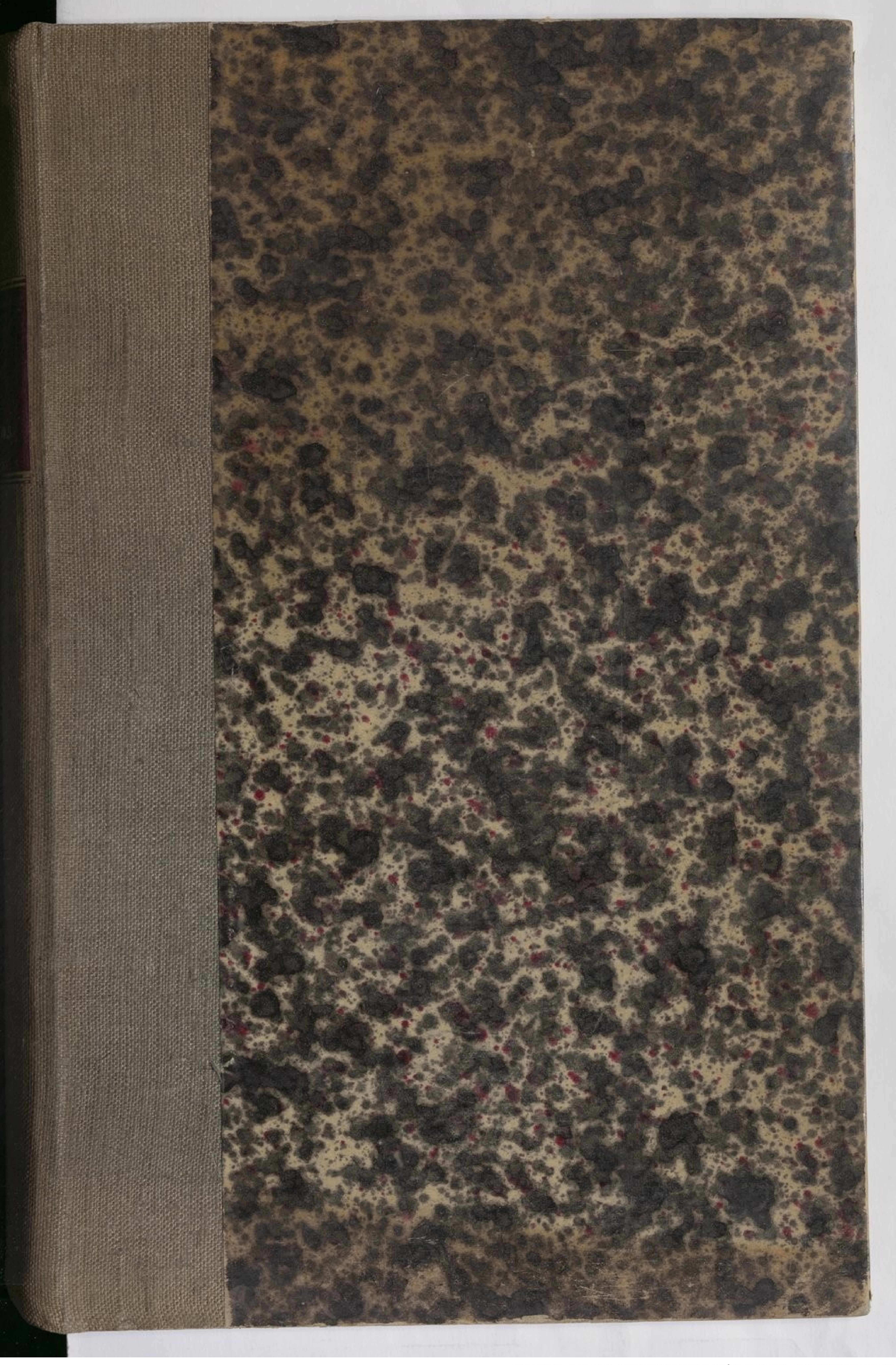
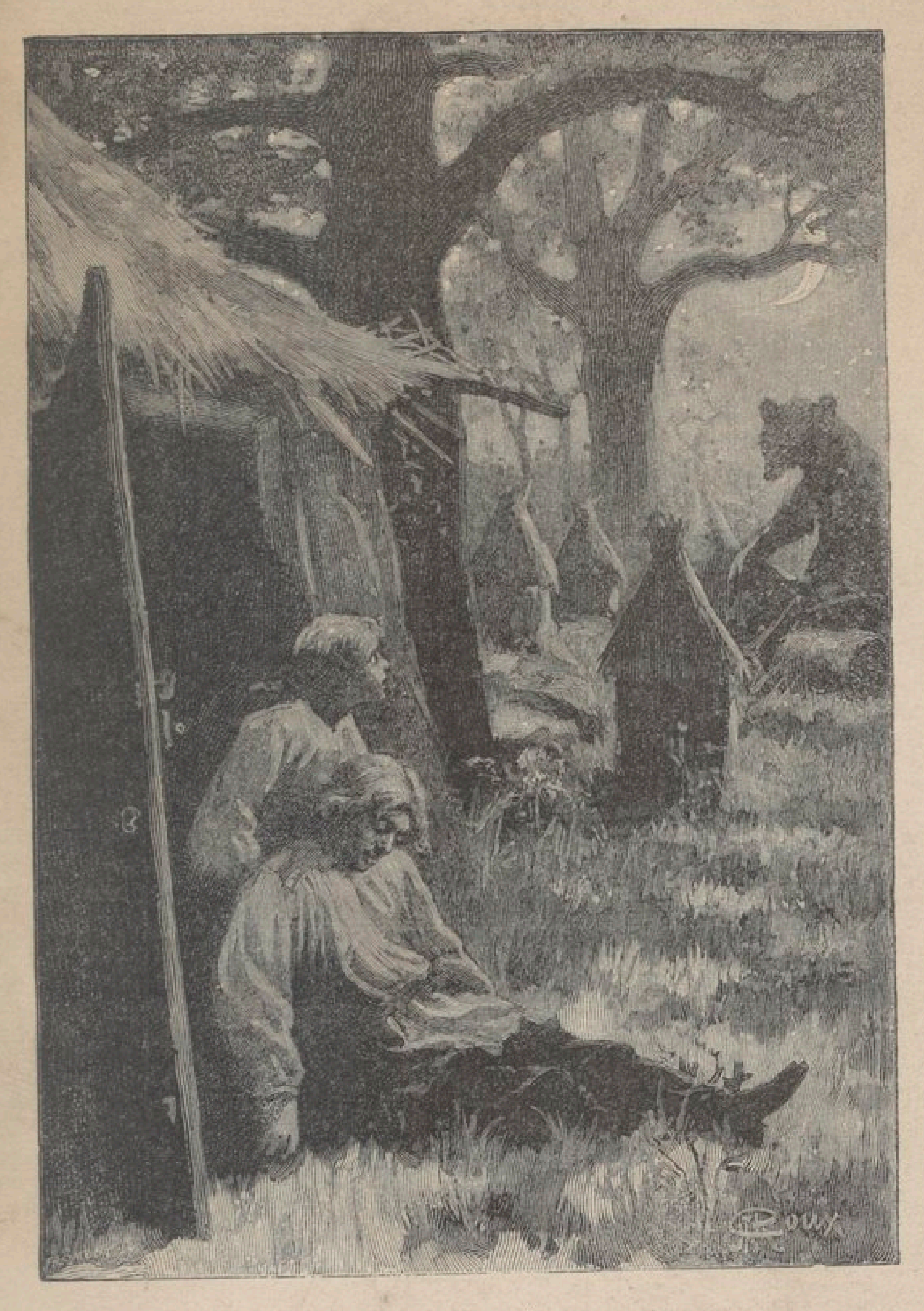


Contes de l'oncle Jacques, par P.-J. Stahl



P.-J. STAHL

CONTES DE L'ONCLE JACQUES



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

CONTES
DE
L'ONCLE JACQUES

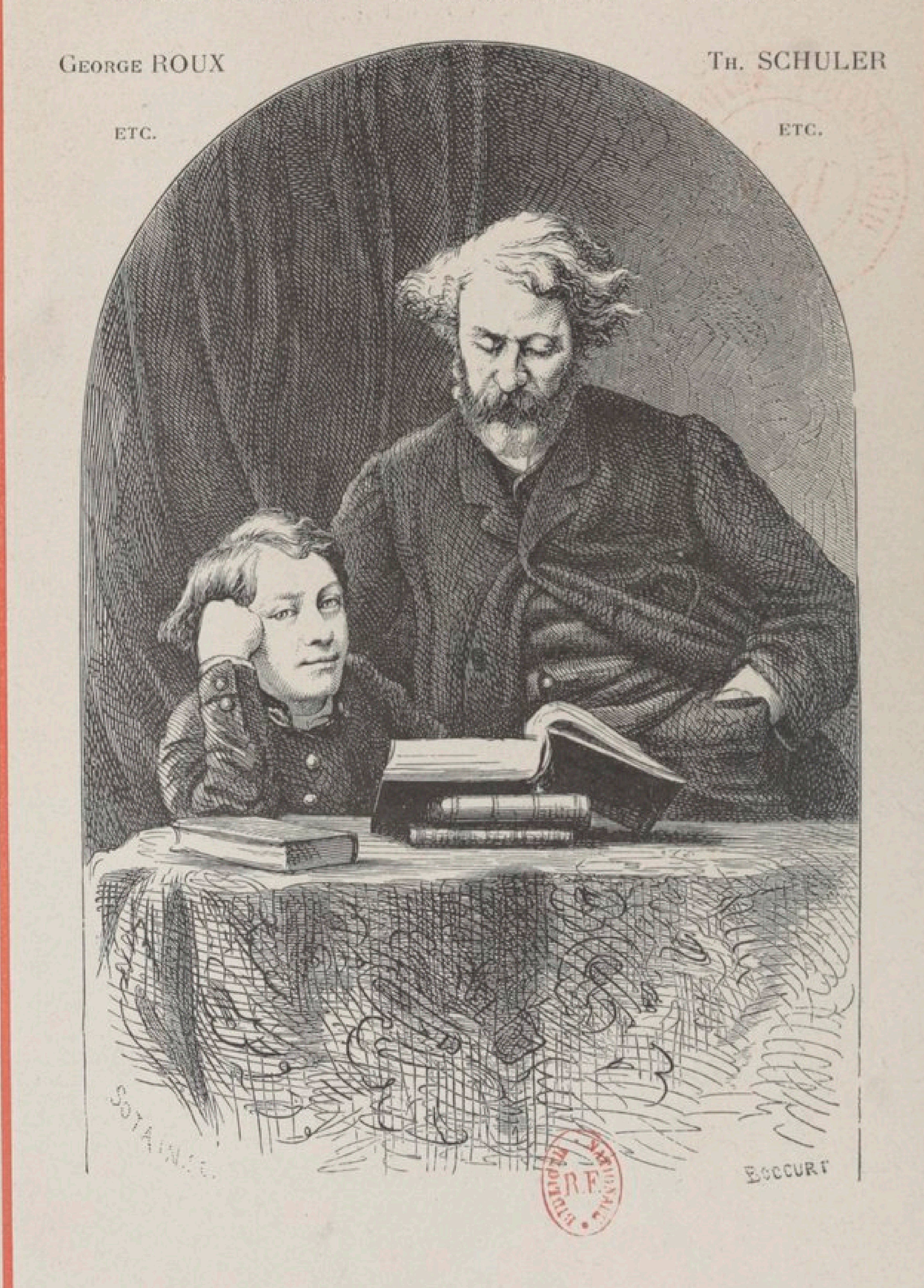
SOIXANTE ILLUSTRATIONS

PAR

Adrien MARIE — J. GEOFFROY — HENRIOT

George ROUX — Th. SCHULER

ETC. — ETC.



COLLECTION HETZEL

CONTES
DE
L'ONCLE JACQUES

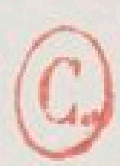
PAR

P.-J. STAHL





BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL & Cie, 18, RUE JACOB
PARIS



Contes de l'Oncle Jacques



LE VRAI MEILLEUR MONDE

(LE MOYEN D'Y VIVRE SANS SORTIR DE CHEZ SOI)

Je ne comprends pas que la lecture à haute voix entre deux personnes, que les circonstances ou leur volonté confinent dans une sorte d'isolement, ne soit pas partout d'un usage plus fréquent.

Au moral, c'est à coup sûr un remède à tous les maux.

Vous voilà tous deux, seuls dans votre maison, dans votre salon, dans votre chambre, mal en train, maussades, condamnés à l'inaction par l'inclémence du temps ou par quelque infirmité. La saison est

mauvaise ; les amis ne sont pas là, ils sont loin, ils ne viennent pas, ils sont indifférents, ils sont morts peut-être.

D'autre part, vous êtes demeurés si souvent en tête-à-tête avec vos souvenirs, que ces souvenirs fatigués sont endormis et comme absents, eux aussi. A leur tour, il vous semble qu'ils vous délaissent, qu'ils vous négligent, ils ne vous font plus compagnie. Vous en êtes réduits à la solitude à deux, qui n'est pas moins monotone souvent, et surtout quand on pense bien à l'unisson, que la solitude complète, la solitude d'un seul. Il vous faudrait un peu de variété, de la diversion. Eh bien, cette variété, cette diversion sont à la portée de tous, à la vôtre par conséquent, pour peu que vous ayez le bon esprit de laisser pénétrer quelques bons livres dans votre maison.

Entendons-nous : je ne vous conseille pas de prendre chacun votre livre, de lire chacun de votre côté quelque chose qui forcément vous sépare. Avoir deux lectures différentes, dont les sujets diffèrent aussi, vous éloignerait l'un de l'autre au lieu de vous réunir. Je vous propose de n'en prendre qu'un à vous deux.

L'un de vous deux le lira tout haut, et vous voilà, du coup, occupés du même objet, en face d'idées nouvelles que vous n'aviez pas tout à l'heure. La soirée était vide, elle va être remplie. Le tête-à-tête est rompu. Quelqu'un vient d'entrer, c'est un homme de grand mérite, car j'imagine que vous n'auriez pas eu le mauvais goût de laisser entrer le premier venu. C'est un écrivain de choix, un auteur distingué, un homme de génie. Il est tout naturellement le bien arrivé ; il parle, il parle très bien, vous l'écoutez, vous

le suivez, il s'empare de vous. Mais ce n'est pas tout, il n'est pas entré seul. Avec lui sont entrés tous les personnages qu'il a créés, qu'il a fait vivre ou revivre dans son livre. Il vous les présente l'un après l'autre : chacun a ses qualités, chacun a ses défauts, mais dans son ensemble la société est agréable.

Votre maison, votre salon, votre chambre sont transformés. C'est tout un monde qui les anime. Le lecteur et vous, vous vous permettez de vous mêler à la conversation ; celui qui lit s'arrête pour communiquer à l'autre ses impressions, son sentiment, ses jugements. Vous lui répondez ; ces interruptions font intermède, et, quand la lecture reprend, vous savez chacun de votre côté l'opinion que vous avez sur ce qui vient de se dire, sur les faits qui viennent de vous être racontés, sur les hôtes que vous venez d'accueillir. Aussi reprend-elle de plus belle.

La soirée finit quand il vous plaît. Elle a passé charmante et rapide ; mais, grâce à Dieu, le livre n'est point arrivé à sa fin, la suite sera pour demain. Pour ce demain vous avez donc des amis sur la planche, pour les jours suivants aussi, car, après cet ouvrage terminé, vous en prendrez un autre, et ce sera un plaisir nouveau.

Connaissez-vous un moyen plus simple de se donner, à deux, des fêtes nombreuses et de tenir, sans tapage, sans fracas et sans frais, maison ouverte à l'heure voulue, pour les plus grands personnages et les plus grands événements de la terre ? Non, n'est-ce pas ? Cette société brillante, qui ne coûte rien que le prix d'un pauvre livre, qui ne boit ni ne mange, qui ne dérange ni ne déplace rien ni personne chez vous, qui vous laisse dans votre fauteuil,

à votre place favorite, qui entre à votre gré, qui sort à votre fantaisie, après vous avoir donné ce qu'elle avait de meilleur, cette société incomparable, dès que vous en aurez essayé, sera toujours pour vous la bienvenue, puisque, obéissant jusqu'à vos caprices, toujours prête à paraître ou à disparaître suivant qu'il vous plaira, elle ne saurait jamais être importune.

Me direz-vous que mon secret ne peut servir que pour deux ? Détrompez-vous.

Si le cercle de la famille est nombreux, les vertus de mon secret s'élargiront, elles se feront élastiques et se mettront à la proportion de ce cercle. Une bonne lecture à haute voix qui peut servir à deux, peut servir à dix, à cent au besoin ; et, plus nombreux sera l'auditoire, plus la communication pourra être électrique, plus l'effet de la lecture sera grand.

Toutefois, où je la préfère, pour mon goût particulier, où je la déclare le plus topique, c'est dans l'intimité de la maison, à l'usage des frères et des sœurs, des parents et des enfants, ou encore dans le tête-à-tête entre la femme et le mari.

Je sais un vieux monsieur et une aimable vieille dame qui, las du monde qu'on ne peut pas toujours choisir, se sont retirés dans une petite maison de campagne, où ils ont découvert ce secret de voir le meilleur monde sans sortir de chez soi. C'est à lui qu'ils doivent d'être devenus vieux sans s'en apercevoir, d'avoir vieilli sans vieillir, et de vivre de longs jours très heureux sans jamais sentir le poids des ans. Je suis persuadé qu'ils me sauront gré de vous faire part de leur découverte, et de vous engager à en tirer un aussi bon parti que celui qu'ils en tirent eux-mêmes.

LES ENFANTS N'OUBLIENT PAS

On parle de la légèreté des enfants, du peu de souvenir qu'ils semblent garder des impressions les plus douloureuses, de la perte d'un frère, d'une sœur, d'un père, d'une mère même. Encore un peu on les taxerait, non de mobilité seulement, mais d'insensibilité, parce que le rire leur revient plus vite sur les lèvres. Mais, en vérité, de ce don heureux qu'ils ont d'être vivement et rapidement frappés d'impressions diverses, doit-on inférer qu'ils oublient, qu'ils ne se souviennent pas et que le fond de leur cœur ne puisse rien conserver de ce qui devrait y rester ? Si l'on avait raison de le prétendre, de quoi seraient donc faits nos souvenirs d'enfance, à nous autres hommes, souvenirs si précis, si opiniâtres, si vivaces, qu'ils demeurent pour nous, en dépit de leur plus grand éloignement, plus précis, plus opiniâtres, plus vivaces que tous nos souvenirs de l'adolescence et de la maturité ?

Tient-on assez compte, aux premières années de l'enfance, de l'incroyable quantité de révélations successivement nouvelles, de sentiments successivement nouveaux qui assiègent à la fois la jeune âme et le jeune esprit de l'enfant, de toutes les sensations qui ont à se classer dans son cerveau pendant le temps si court dont se compose l'enfance et qu'il lui faut débrouiller, comprendre, s'assimiler ? A quelle période de la vie, s'il vous plaît, faisons-nous

preuve d'une plus incroyable faculté d'absorption, d'intuition, de compréhension? et ne serait-il pas plus juste de s'étonner que cet âge, que l'on dit inattentif, suffise à l'énorme travail intellectuel qu'exige de tout enfant son apprentissage de la vie, travail décuple de celui dont nous sommes capables dans les années que l'on considère comme celles de la force et de la réflexion? Non, on n'admire pas assez ce prodigieux développement qui se fait, d'une façon en apparence instantanée, dans l'enfant obligé d'aller en même temps à la découverte de tous les problèmes et de toutes les conditions de sa petite existence.

Qu'on se demande ce que serait pour l'homme un si formidable labeur, où le moral et le physique n'ont pas un instant de répit, où tout est à deviner, tout à distinguer, tout à connaître et à reconnaître presque sans secours extérieur, où les progrès sont à faire sur tous les points à la fois !

On s'étonne que l'œil d'un enfant de six mois soit souvent si pensif, si profond; on s'étonnerait moins si l'on songeait à tout ce que, dès cet âge, l'enfant se trouve déjà avoir à faire.

En vérité, si l'œuvre de Dieu, dans l'homme fait, est bien grande, elle est cent fois plus grande encore dans l'enfant.

Au lieu donc d'imputer à mal dans les enfants leur merveilleuse flexibilité, bénissons-la ! Si le don de récréation soudaine dans la joie, dans la douleur, dans le sérieux, dans l'encombrement des expériences et des travaux qu'il leur faut accomplir, ne venait pas en aide à l'immensité de leur tâche, il n'en serait pas un qui ne pérît à la peine.

Que les pères et les mères trop portés à l'inquiétude se rassurent donc; les enfants ont dès le berceau, pour suffire à leur métier d'enfant, toutes les facultés de la mémoire : les nouveau-nés sont, à l'heure même où ils ouvrent les yeux à la lumière, en proie au travail de la vie, et l'une des plus indispensables de leurs facultés, celle dont ils ont le plus besoin tout de suite, c'est précisément la mémoire. Tout enfant naît armé au complet sur ce point-là, et il n'a pas plutôt atteint trois ou quatre ans qu'il est apte à mesurer l'usage qu'il doit faire de cette arme.

Je connais un père à qui, dès longtemps, il n'est plus permis d'en douter. Si le récit que je vais vous faire du fait touchant qui justifie sa conviction donne à penser à quelques incrédules qu'à aucun moment de la vie une impression — je parle de celles qui ont leur racine dans le cœur — n'est aussi ineffaçable que dans l'enfance, je n'aurai pas perdu mon temps.

Cela remonte à 18.... Nous sommes dans une maison en deuil. Le deuil est d'hier. Le père, seul, dans la maison, a eu la force de conduire sa fille, une exquise enfant de treize ans, à sa dernière demeure. Oui, oui ! Il a suivi son cercueil jusqu'au cimetière. Il l'a vu disparaître dans la terre. C'est là dedans, c'est là-dessous qu'est à jamais enfoui son trésor. Le cœur brisé, il vient de rentrer dans la maison vide. La mère est folle de douleur, on craint pour sa raison. Un gentil petit garçon de quatre ans, à la fois grave et effaré, guette le retour de son père.

« Papa, alors... alors, tu ne ramènes pas Marie?...

— Non, répond le père, non...

— Papa, maman pleure; elle a dit à son Jujules que Marie était partie, partie pour très loin.

— Très loin, répond le père...

— Papa, pourquoi est-elle partie, Marie, puisque maman la soignait, et Jujules aussi, et toi aussi? Faut pas sortir quand on est malade, faut pas aller loin pour revenir bien vite.

— Marie ne reviendra plus, mon enfant; c'est pour toujours qu'elle est partie. »

Le petit frère se taisait, essayant de comprendre, de mesurer ce « pour toujours » et n'y parvenait pas.

Le père le prit entre ses genoux, et, fixant son triste regard sur les grands yeux bleus inquiets de l'enfant, il lui dit :

« Nous ne reverrons plus ta sœur, mon Jules; d'où elle est on ne revient pas. Nous ne la reverrons que quand, à notre tour, nous partirons pour le voyage qu'elle vient de faire.

— Partons, dit le petit Jules, papa, partons ! »

Le père serra l'enfant sur son cœur :

« Nous ne pouvons pas partir, lui dit-il, avant que, comme elle, Dieu nous rappelle. »

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes.

Le père embrassa le pauvre petit. Les regards de l'enfant ne quittaient pas les yeux du père, et, à travers ses larmes, il cherchait sur son visage l'explication de ce terrible mystère qui ne pouvait encore s'éclaircir pour lui.

«Allons voir maman, » dit-il à son père.

Sans doute le pauvre enfant pensait qu'auprès de sa mère la lumière se ferait en lui.

« Tout à l'heure, répondit le père; avant, il faut que

je te parle, et que tu m'écoutes si bien, mon Jules, qu'après tu n'oublies jamais ce que je t'aurai dit. »

L'enfant se plaça bien en face de son père.

« Jujules écoute son papa, lui dit-il.

— Mon Jules chéri, dit le père, ce départ de Marie fait tant de peine à ta maman, tant de peine, qu'il ne faut plus rien lui dire qui le lui rappelle. Tu penseras à ta Marie, à notre Marie qui t'aimait tant, tu y penseras toujours, toujours. Mais tu ne parleras plus d'elle à ta maman, tu ne prononceras jamais son nom devant elle, tu ne la lui redemanderas jamais, car elle ne peut pas te la rendre, et cela redoublerait son chagrin, cela la ferait pleurer encore plus, cela la rendrait encore plus malade.

« Comprends-tu, mon Jules bien-aimé ? Toujours penser à Marie, mais n'en jamais parler ! »

L'enfant fondit en larmes. Il se jeta dans les bras de son père, en lui criant :

« Oh ! papa, ne pleure pas, toi aussi ! »

Et, ayant approché ses petites lèvres de son oreille, il ajouta tout bas, pensant bien que c'était ainsi qu'il faut parler des secrets :

« Jujules sait tout ce que son papa lui a dit. »

Comme beaucoup d'enfants, le petit Jules parlait souvent de lui à la troisième personne.

Le père vit bien que l'accord était fait. Il essuya doucement les yeux et le visage de son fils, lui dit comme il l'aurait fait à un homme : « Je compte sur toi, » et l'ayant pris dans ses bras :

« Maintenant, nous allons voir ta maman. Aime-la, aime-la mieux encore si tu peux, mon chéri, car elle est bien malheureuse ; toi seul pourras avec le temps la consoler. »

Un instant après, le père, la mère et le petit enfant pleuraient tous les trois ensemble. Le nom de Marie n'était pas prononcé, mais c'était elle que tous les trois pleuraient.

Pour fuir la maison où Marie n'était plus, on quitta le pays ; on alla habiter sur le bord de la mer. Pendant des journées entières, le père et la mère regardaient sans parler l'eau sans fin, sans fin comme leur douleur. Le petit garçon, quand il les voyait ainsi muets, absorbés, cherchant au loin celle qui était plus loin encore, interrompait ses jeux, laissait là sa pelle, et son trou de sable commencé, et ses coquillages amassés, puis il allait à eux les bras tendus. Ses bons et tendres regards disaient assez qu'il savait bien ce qu'il faisait en leur portant tant de baisers. Il se rendait compte, bien sûr, qu'il avait à les embrasser non pour lui seulement, mais pour sa Marie qui était trop loin pour venir les embrasser à son tour.

Cependant le temps se passa : « Un an, deux ans même ; et un jour, le père, injuste en cela peut-être, se répéta ce qu'à part lui, ce que malgré lui, mais bien souvent depuis plus d'une année déjà, il se disait : « Notre pauvre petit a suivi trop à la lettre la recommandation que je lui avais faite de ne pas prononcer le nom de sa sœur. Quoi ! pas une fois, pas une seule, ce nom de Marie qu'il répétait tant que durait le jour alors que sa sœur vivait, pas une fois il ne s'est échappé de ses lèvres ! J'ai eu grand tort, je l'ai aidé à oublier sa sœur. Soutenu par ma défense, plus facilement le temps a fait son œuvre. A l'heure qu'il est, hélas ! ce ne sont plus ses lèvres seulement qui se taisent, c'est son cœur lui-même

qui est muet : l'ingrat ne se souvient plus de Marie! »

Le père désolé essayait de se consoler en se disant un triste : « Tant mieux ! » ou encore : « Après tout, c'est ma faute et non la sienne. »

Néanmoins, parfois, du fond de son cœur, montait quelque chose d'amer contre cette puissance d'oubli de son fils. Obsédé par cette pensée, il avait un jour fait part de son chagrin à sa femme et, bien entendu, il lui avait, à la décharge du petit Jules, confessé la scène que j'ai racontée plus haut.

« Que pour ce qui me concernait alors, lui avait répondu sa femme, vous ayez eu tort ou raison, je ne saurais le dire. Pendant trois mois, je ne sais vraiment pas comment j'ai vécu. Je n'avais qu'un désir : c'était d'aller rejoindre Marie ; qu'un étonnement : c'est que la terre ne me fît pas la grâce de s'ouvrir sous mes pieds pour m'engloutir à mon tour. Mais votre intention était si bonne, mon ami, que je ne puis que vous en savoir grand gré.

« Pour ce qui regarde notre Jules, outre que, remarquant son silence, j'ai soupçonné la défense que vous aviez pu lui faire, je me le suis expliqué surtout par son caractère même. De quoi cet enfant s'est-il jamais plaint? Quelle est la douleur physique ou morale qui lui ait jamais arraché plus d'un cri ? Votre fils, mon ami, est un stoïque de six ans. C'est une petite âme très fière, et vous n'êtes pas juste quand vous lui faites un tort des mérites d'un mutisme que vous lui aviez recommandé. Dans l'état de santé où j'étais depuis un an quand nous avons perdu Marie, elle était devenue pour lui une seconde mère. Notre Jules n'a rien oublié ; soyez assuré que dans son cœur il se sent orphelin de sa sœur. »

Le père aurait voulu être convaincu ; sa femme voyait bien que, cependant, il ne l'était pas.

« Mais j'ai des preuves, des preuves morales et même matérielles de ce que je vous affirme, lui dit-elle avec quelque vivacité. Tenez ! Tout ce que sa sœur lui a laissé lui est sacré. Il a tout placé, non en tas pour s'en débarrasser, mais avec un ordre qu'il n'a pas pour le reste, sur les tablettes de son étagère. Il a défendu à sa bonne de jamais y toucher. Il veille lui-même et seul sur tout cela. Il n'est pas de jour qu'il ne l'inspecte.

— Êtes-vous bien sûre, répondit le père, que c'est le frère et non le petit propriétaire qui a soin de ces trésors ?

— N'en doutez pas, dit la mère, c'est le frère pieux qui veut seul être le gardien de ce qu'il considère comme des reliques de sa sœur.

— Dieu vous entende ! répondait le père. Mais que ne donnerais-je pas pour qu'un beau jour il sortît de lui-même de ce cruel silence dont, à mon éternel regret, j'ai eu l'imprudence de lui faire une loi. »

L'obsession devint telle pour le père du petit Jules, sur ce point douloureux, que cela en était arrivé à l'idée fixe, cette idée que l'on voudrait en vain chasser. Tout ce que le père pouvait faire vis-à-vis de son fils, c'était de se contenir et de ne pas provoquer un retour sur Marie qui ne pouvait avoir de prix à ses yeux que s'il provenait d'un mouvement spontané de l'enfant.

Cependant un jour, — un matin, — au moment où la famille se préparait à traverser le grand jardin attenant à leur maison pour gagner la porte qui don-

nait sur la campagne et aller faire une de ces longues promenades à travers bois où les suivait le souvenir de l'absente, le père, toujours prêt le premier, avait devancé la mère, qui avait à mettre la dernière main à la toilette de son fils avant de terminer la sienne. Ce jour, dis-je, tout entier à l'idée qui n'avait pas cessé de l'obséder, le père suivait à pas lents la grande allée qui conduisait à la porte de sortie où il avait coutume de les attendre, et où d'ordinaire l'enfant d'abord, puis la maman, venaient le rejoindre l'un après l'autre. La vue de cette allée sablée de sable fin, que le jardinier avait ratissée le matin même avec soin, lui inspira une idée à laquelle il ne put résister : « Ah ! se dit-il, cette fois j'en aurai le cœur net, et je saurai enfin si le silence de ce malheureux enfant sur sa sœur est de la volonté, c'est-à-dire du souvenir qui se condamne héroïquement à être muet, comme le croit sa mère, ou de l'oubli, comme je le crains. »

Et, du bout de sa canne, en grandes lettres lisibles comme celles des livres dans lesquels son fils lisait déjà très couramment, il traça le nom de

MARIE

Ce nom occupait toute la largeur de l'allée par laquelle le petit Jules, qui précédait toujours un peu sa mère, devait nécessairement passer le premier pour le rejoindre. Cela fait, et très ému de l'épreuve, peut-être dangereuse, qu'il allait tenter, il se cacha derrière un taillis d'où il pouvait tout voir sans être vu.

Comme l'avait prévu le père, l'enfant sortit le premier de la maison. Il était armé d'un cerceau et le

faisait courir dans la longue allée propice à son jeu. Tout à coup, le père le vit d'un geste brusque jeter son bâton, abandonner son cerceau.

L'enfant avait vu, il avait lu avec stupeur, avec une sorte d'effroi ce nom de MARIE qui lui barrait le chemin, et s'était arrêté un instant, hésitant. Mais soudain, prenant son parti, il s'était jeté à genoux, et de ses petites mains, utilisées pour la circonstance comme balai, il s'était mis à effacer avec une agitation fébrile ce nom chéri qu'il ne fallait pas prononcer. Cela fait, et bien sûr que derrière lui on ne pourrait plus rien lire, il s'était relevé le visage bouleversé, avait repris sa course pour retrouver son père qui avait quitté sa retraite, et, arrivé près de lui, il s'était jeté à corps perdu dans ses bras et, le visage inondé de larmes : « Ah ! père, lui dit-il, tu avais donc oublié que maman allait passer là ? »

Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine. Son père le reçut tout palpitant dans ses bras ; les plus tendres caresses eurent de la peine à le calmer ; tout ce trésor de larmes contenues dans ces deux années de silence voulu avait besoin de se faire jour. Son père avait envie de lui demander pardon.

« Quand je pense, dit-il à l'enfant, que je croyais que Jules avait oublié sa Marie !

— Oh ! père ! lui dit l'enfant, répondant par un nouveau déluge de larmes à l'aveu d'une si grande injustice, oh ! père ! »

Le père, à la fois heureux et malheureux, trouva pourtant le moyen de rendre au petit Jules toute sa sérénité : « Maintenant, mon Jules, lui dit-il, nous pourrons parler de Marie.

— Ah ! dit l'enfant, merci, papa ! » Et un instant après : « Est-ce que nous pourrons aussi en parler devant maman ?

— Oui ! oui ! répondit le père, oui, mon enfant. »

Un soupir, un long soupir sortit de la poitrine, du cœur enfin dégagé, enfin desserré de l'enfant. Il fit une fête de caresses charmantes à son père de ce retour si attendu, évidemment tant désiré par lui du nom de sa sœur entre eux, et quand sa mère arriva, voyant le père et l'enfant radieux : « Qu'y a-t-il ? leur dit-elle. Est-ce que c'est un secret ?

— Il y a, répondit le père, que nous allons faire aujourd'hui toute notre promenade avec Marie.

— Oui, dit l'enfant, avec Marie, maman ; tu veux bien, dis ?

— Si je le veux ! » s'écria la mère en serrant son petit garçon dans ses bras.

Cette promenade, qui était la promenade favorite de l'enfant, il ne la nomma plus que la promenade de Marie.

« Ah ! dit la mère avec orgueil à son mari, quand, chemin faisant, il lui eut fait sa confession, je le savais bien, moi, que notre Jules était un cœur fidèle entre tous. » Et, après un instant de silence :

« Tel il est enfant, dit-elle, tel il sera en tout et pour tout, aussi longtemps qu'il vivra. Dieu veuille qu'il ne rencontre jamais d'autres incrédules que son père ! »

Ne défiez pas la mémoire des enfants : tout y reste ; et, si parfois tout s'en échappe, tout y revient.

CONTRE LES MOUCHES

Aimez-vous les mouches en été, — ces petits êtres terribles, opiniâtres et têtus, sots et fantasques, agaçants et insupportables, qui, ayant l'univers entier où poser leurs imperceptibles personnes, s'obstinent à faire du bout de votre nez le siège et le but préféré de leurs attaques ?

Pythagore refusait à l'homme le droit de mort sur tout ce qui vit, depuis le ciron jusqu'à l'hippopotame. Je me suis dit plus d'une fois qu'il fallait donc que, par une exception unique, jamais mouche n'eût choisi le nez de Pythagore pour objectif, car à coup sûr ce n'eût pas été une mouche sur le nez que le grand philosophe eût pu concevoir son beau rêve de clémence universelle. Non, si humain qu'on soit, fût-on un saint, je dis un saint de pierre, il est impossible qu'on se sente capable de charité ou seulement de pitié pour ces misérables insectes qui, cent fois chassés, reviennent cent fois à la charge, que rien ne lasse, pas même la patience, que rien ne désarme ni ne décourage pourvu qu'ils vous excèdent, dont toute la joie est de vous porter sur les nerfs, dont le plaisir est de vous troubler dans vos travaux les plus nécessaires, de vous arracher à vos recueillements les plus intimes, — qui se font une volupté de vos plus cruelles impatiences, des extases de vos seules fureurs, — qui ne chantent victoire et ne sonnent des fanfares que quand ils vous ont mis hors de vous, — qui, à la fois

féroces et étourdis, légers et barbares, mèneraient un sage même à la démence par le chatouillement et l'irritation, si Dieu n'avait fait d'eux des éphémères, — qui, indomptables dans leurs malfaisants caprices, n'entendent rien, ni prières ni imprécations, parce que rien ne les attendrit, et qui, pour tout dire, ne semblent satisfaits que si, prenant enfin leurs attaques au sérieux, vous vous décidez à les considérer, en dépit de leur faiblesse apparente, comme les pires ennemis du genre humain, à lever contre eux toutes vos forces, et à leur déclarer une de ces guerres qui ne peuvent finir que par leur écrasement.

Où est-il, l'être longanime qui, de sa vie, n'a rêvé un massacre général de toutes les mouches, moucherons, cousins et moustiques de la création? Où est-il celui qui n'a jamais souhaité voir toutes ces bêtes maudites pilées et repilées ensemble dans un mortier? J'en demande pardon à Dieu; mais qui pourrait songer à l'indulgence pour une engeance qui gâte à l'homme jusqu'aux joies du beau temps et lui fait regretter décembre en août ?...

J'en étais là de mon imprécation quand un de mes bons amis entra chez moi.

« Qu'avez-vous? me dit-il. Je vous trouve bien surexcité.

— J'ai, lui dis-je, que je deviens enragé, que tout travail m'est impossible, que mon cabinet est plein d'ennemis acharnés, et que je suis tout près d'une de ces colères qui d'un agneau feraient un tigre. Tenez, lisez. Ces pages vous diront la centième partie de ma misère. J'ai essayé d'utiliser mon supplice et de l'écrire, mais cela ne suffit pas à ma vengeance, c'est trop doux. »

Mon ami prit les feuillets que je lui présentais et après les avoir lus se mit à rire.

« Vous riez ! lui dis-je. Quoi ! vous riez !...

— Ma foi oui, me dit-il, et de grand cœur encore; vous êtes à peindre, mon cher Jacques, avec vos colères ! Et d'abord ne blasphémez pas : rien ne peut gâter l'été. L'été, c'est le soleil, c'est la moisson, c'est la vie, rien ne gâte ça ; et quant aux mouches, permettez-moi de les défendre. Elles sont jolies à voir, en somme, ces petites bêtes-là. C'est malice et non pas méchanceté qui les pousse de votre côté. C'est l'ennui de la solitude, l'effroi des grands espaces, le besoin de sociabilité et comme une sorte d'espièglerie maladive qui leur fait préférer le nez de l'homme aux roses mêmes du jardin.

« Vous prenez trop au tragique leurs entreprises folâtres contre certaines parties de votre personne. Votre repos les agace, il ne concorde pas avec leur besoin de mobilité. Quand elles font à votre nez l'honneur d'une visite, qu'est-ce qu'elles veulent? Forcer votre attention, vous arracher un geste qui les mette en gaieté, qui leur montre que vous savez qu'elles sont là, et leur prouve qu'elles ne sont pas seules sur la terre. Votre calme les blesse, il leur paraît indifférence et même dédain. Votre nez perdu dans vos livres, c'est l'oubli de ce qui leur est dû ; elles sont coquettes, elles aiment le monde, elles veulent que le monde les aime et s'occupe d'elles comme elles s'occupent de lui.

« C'est un spectacle presque burlesque que de voir le roi de la création, l'homme, ne pouvoir supporter les inoffensives plaisanteries de ces faibles insectes ; leur trompe n'est pas un aiguillon, que je sache, elle

n'a jamais tué personne. Ce ne sont ni guêpes ni frelons, vos mouches. Chatouiller le nez des gens, ce n'est pas vouloir leur mort, et vos fureurs ne sauraient s'expliquer que si, au lieu d'être devant une demi-douzaine de mouches, vous aviez devant vous une armée de rhinocéros et de panthères.

« Quoi ! vous alliez dormir sur votre encrier ; une bonne petite mouche étourdie vous a fait une farce, elle a voulu jouer avec vous, elle vous a gratté délicatement le nez de l'extrémité de ses petites pattes innocentes, elle vous a rendu le service de vous éveiller en douceur, et vous criez à l'assassin, et vous voulez la tuer, et rien ne vous apaiserait que d'exterminer sa race tout entière !.. Mais c'est vous qui êtes féroce, mon ami.

« Puisque je vous trouve sur le chapitre des mouches, je m'en vais vous conter une petite histoire qui n'est pas vieille, car elle n'est que d'hier, et qui viendra à point à la fin de votre chapitre pour en corriger les excès.

« Vous connaissez la petite Marie, ma filleule ? Celle qui dit si bien : « Parrain », que cela vous va au cœur, comme si elle vous appelait sa grand'mère.

— Si je la connais ! lui dis-je. C'est un amour d'enfant.

— Comme vous le dites, fit mon ami en se rengorgeant. (Les vieux garçons, c'est les meilleurs parrains.)

« Eh bien, reprit-il, voilà. Ma petite Marie était hier, comme vous aujourd'hui, en proie aux mouches, mais elle ne prenait pas pour cela, ainsi que vous, des attitudes de martyr et de gladiateur. Elle était fort calme au milieu de ses mouches. Elle avait une

énorme leçon à apprendre, la pauvre mignonne, tout un verbe, et pas plus de temps qu'il n'en fallait pour absorber cette grosse tâche. Afin de ne pas la gêner dans son étude, je m'étais retiré discrètement au fond de la chambre, sur le canapé. J'avais emporté un journal, mais je ne le lisais pas. Je regardais par-dessus pour admirer cette jolie chose : une aimable enfant qui travaille. C'était charmant d'entendre le gentil murmure qui sortait des lèvres roses de ma petite Marie : « J'aime, tu aimes, il aime, nous aimons », quand elle lisait et relisait à mi-voix pour les bien faire entrer dans sa mémoire les temps de son verbe; et c'était amusant lorsque, croyant tenir un de ses temps, ses grands yeux se fermaient pour ne pas tricher en regardant sur le livre pendant qu'elle se récitait tout bas à elle-même et comme en dedans ce qu'elle venait d'apprendre.

« Cela allait très bien. Nous en étions au subjonctif : que j'aimasse, que tu aimasses, etc. (je n'aime pas ce temps-là), quand je m'aperçus que Marie était inquiète et comme agitée.

« Qu'est-ce qu'il t'arrive, ma fillette? lui dis-je.

— C'est une mouche, dit-elle, une mouche qui n'a pas de subjonctif à apprendre, et qui vient toujours sur mon verbe et même sur mon nez pour m'empêcher d'étudier.

— Chasse-la...

— Elle est très obstinée, dit Marie, elle n'est pas contente quand je la renvoie, et... »

« Marie s'était interrompue... Sa petite main avait attrapé la mouche.

« Qu'est-ce que tu crois qu'elle en fit, de sa mouche?

— Je n'en sais rien, répondis-je, mais si la mouche de ta petite Marie eût été ma mouche, je sais bien ce que j'en aurais fait. Je l'aurais attachée à la gueule d'un canon, et, sans broncher, j'y aurais mis le feu.

— Je crois que Marie a trouvé mieux, reprit Jacques. D'une main délicate, elle avait saisi sa petite prisonnière par les deux ailes, et ouvrant de l'autre la fenêtre, elle allait pour toute punition lui donner la clef des champs, quand elle s'aperçut qu'il pleuvait. C'était une grosse pluie d'orage. C'eût été grave pour une mouche qui n'avait pas de parapluie. Marie le comprit, elle eut un moment d'embarras; mais bientôt, prenant son parti, elle referma la fenêtre et réintégra son ennemie dans la place « en attendant qu'il fît beau, » me dit-elle.

« Après quoi elle se remit tranquillement à sa leçon.

« Qu'est-ce que vous auriez dit de son action à Marie, vous, monsieur l'ennemi des mouches? Vous lui auriez dit, car vous êtes rude quand vous vous y mettez, qu'elle venait d'être une petite bête pour en sauver une autre, et ci, et ça; vous auriez plaidé en faveur de la peine de mort et même contre les circonstances atténuantes. Vous n'auriez pas manqué de rappeler le mot d'Alphonse Karr : Que Messieurs les assassins commencent!...

« Eh bien, je ne lui ai rien dit du tout, moi, car j'étais tout juste assez attendri pour ne pas avoir envie de bavarder.

« Mais j'ai pensé : « Marie, ma chérie, s'il y a une superbe poupée et un livre splendide dans Paris, je connais un parrain qui te les offrira, et sans te dire

pourquoi encore, car il est des petites choses de bon cœur qu'il ne faut pas gâter par des récompenses. »

« La morale de mon histoire, mon cher Jacques, c'est que l'exemple de l'enfant est quelquefois bon pour l'homme.

« Ergo : soyons patients, tâchons-y du moins.

— Soyons patients, répondis-je à mon ami, c'est à quoi on doit viser en effet ; mais il me semble que la tâche des patients deviendrait plus facile si de leur côté les êtres impatientants s'efforçaient de l'être moins à l'encontre de ceux qu'ils impatientent. Karr n'a pas tort, au fond, avec sa recommandation aux assassins.

« Les prêcheurs de patience en parlent vraiment trop à leur aise. Il n'y a peut-être pas de mouches dans leur maison. Si, au lieu de mon nez, c'étaient les leurs, leurs nez à eux, qu'elles poursuivissent, mes mouches, à moi, celles dont je parle, celles dont j'ai à me défendre, je voudrais bien les y voir ! Non, qu'on ne me parle pas de l'innocence de ces êtres pervers qui semblent n'avoir d'autre fonction que de harceler l'humanité ; je ne crois pas à l'innocence de ceux qui se plaisent au mal.

« Si le plus grand éloge qu'on puisse faire de la bonté et de la douceur d'un homme est de dire qu'il ne tuerait pas « une mouche », c'est donc qu'on reconnaît que la mouche est une créature si odieuse que ce qu'il y a de plus magnanime au monde c'est de lui faire grâce de la mort qu'elle mérite si souvent.

« Voyons : si au lieu d'une mouche c'eût été un tigre qui se fût jeté sur le nez de votre petite Marie, lui auriez-vous conseillé de le prendre délicatement

par les deux ailes, de le mettre à la porte par la croisée, et de le faire rentrer poliment en cas de pluie?

— Non.

— Eh bien, est-ce que l'action de la mouche n'est pas la même qu'eût été celle du tigre? Pour être moins grosse et moins forte, est-elle moins coupable? Devons-nous lui savoir gré de sa faiblesse, de son impuissance relative? Le crime est-il moindre dans l'intention de la petite bête ou de la grosse? Tout bien considéré, je dis que la mouche hargneuse n'est pas plus digne de pitié que le tigre terrible, et que ni devant Dieu ni devant les hommes elle n'a droit à l'indulgence que ses avocats réclament pour elle. »

Mon ami venait de hausser les épaules.

« Le paradoxe ne sera jamais la vérité, dit-il. Toute peine doit être proportionnée au délit. Avoir le bout du nez chatouillé n'étant pas l'équivalent de l'avoir mangé et la tête avec, — non, non, Jacques, je ne comprends pas que devant l'attaque d'une mouche aussi bien que devant celle d'un tigre on ait le droit de s'écrier : « Où est mon fusil ? »

Après cette jolie conclusion, d'où il résultait que deux braves gens obstinés dans une discussion pouvaient en arriver, chacun à son tour, à l'absurde, mon ami se mit à rire.

Quand sa gaieté se fut calmée :

« Revenons-en cependant à nos mouches, mon cher Raymond, reprit-il.

« Votre diatribe contre elles contient un germe de vérité qui vaut de n'être pas perdu. Sans doute, la mouche ne mérite pas la colère d'un homme sensé

parce qu'elle est une pauvre petite bête inconsciente de ses actes, et que, par suite, elle n'en peut être responsable. Mais supposons qu'il y ait parmi les hommes et les enfants, à qui Dieu a donné mieux que l'instinct des bêtes, « la raison pour se conduire », supposons, dis-je, qu'il y ait parmi eux des êtres aussi insupportables que la mouche; je dis que tout ce qui est exagéré s'il ne s'agit que de la mouche, dans le début de votre chapitre, ne serait que juste contre eux.

« Eh bien, et très malheureusement, la mouche a son analogue dans l'homme et plus souvent encore dans l'enfant. Le taquin, c'est votre mouche. C'est donc contre le taquin qu'il convient de retourner tout ce que vous avez dit contre l'insecte, parce que, mis par la poste à l'adresse du taquin, tout en est vrai. Mais au fait, je suis peut-être naïf, moi, s'écria mon ami. C'est le taquin que vous aviez en vue dans ce chapitre... et non la mouche, et vous venez, comme on dit, de faire poser votre ami. »

Ce fut à mon tour de sourire.

« Vraiment! m'écriai-je, vraiment, vieil ami, ce n'est qu'après une demi-heure de discussion en règle que vous en êtes arrivé à me faire l'honneur de soupçonner que ce n'était peut-être pas pour de bon que j'avais livré bataille aux mouches, et que, sous la taquinerie des mouches, je visais celle des hommes! — Ma foi, c'est bien heureux!

« Eh bien oui, je crois en effet, comme vous et comme la petite Marie, qu'on peut être clément pour les mouches. Mais pour les taquins, pour la taquinerie, ce défaut affreux qui a comme un ongle au bout de la langue, qui, armé de cet ongle, se met à

la recherche de l'endroit le plus sensible du cœur, de l'esprit, ou de la personne de celui qu'il taquine, celui-là fût-il son meilleur ami, et qui, une fois cet endroit découvert, en fait sa cible, pour la taquinerie, je reste inexorable, et je crierai jusqu'à mon dernier souffle : « Guerre au taquin, sinon aux mouches. » Ce qu'on peut dire en effet de moins dur du taquin, c'est qu'il est un de ces insectes malfaisants que tout le monde n'écrase pas, mais que tout le monde abhorre et a envie d'écraser, et dont les plus longanimes ont à cœur de purger leur maison. »

Nous étions d'accord. Le procès que je voulais faire aux taquins se trouvait complété par ma discussion avec mon ami. Je me contentai d'en écrire l'analyse, et c'est à cette analyse, que je renvoie toutes les mouches, moucherons, cousins et moustiques de la création, sans oublier le pire de tous ces insectes : « le taquin ! »

MELASIA

CONTE UKRAINIEN

Dans un champ près de la forêt se trouvait le rucher d'un certain Cosaque. Il faut supposer que vous connaissez bien ce que veut dire le mot *rucher*. Peut-être parfois avez-vous tenté de découvrir le miel parfumé et n'avez-vous attrapé que les piqûres des abeilles; peut-être, plus heureux, quelquefois êtes-vous parvenu à goûter le doux miel. Le rucher, dont nous parlons à présent, était entouré d'une

haie de branches entre-croisées qui formaient une grande enceinte, au milieu de laquelle s'élevaient sept grands chênes au tronc séculaire, au feuillage épais.

A côté de ces chênes verdoyait, hiver comme été, un grand buis touffu.

Quand on voyait le buis, chacun se disait : « Quelle idée a-t-il eue, lui si simple et si gai, de rechercher la société de ces chênes majestueux ? »

Le buis semblait répondre qu'il s'y plaisait très bien. A chaque printemps il donnait de ses nouvelles, croissant librement et sans effort, sans s'inquiéter de la hauteur de ses voisins.

Il croissait plus rapidement encore que Michel, le petit-fils du Cosaque. J'ai soin de dire Michel et de bien prononcer son nom, car il n'aime pas qu'on l'appelle petit Michel.

Quand cela arrive à quelque mauvais plaisant, il n'entend pas cet appel-là; le criât-on dix fois et à tue-tête, il reste muet. Mais, si vous l'appelez avec déférence « Michel », il apparaît tout de suite comme s'il sortait de dessous la terre; il apparaît devant vous avec sa blanche chemise aux vastes manches, en pantalon large illimité, en ceinture rouge, cette même ceinture qu'il s'est achetée à la foire de Krolevetz. C'est là aussi qu'il a fait emplette de ses magnifiques bottes aux revers écarlates et de ce chapeau sombre, pour lequel il se passionna si fort et qu'il porte avec tant de précaution. Quand il le met, ce chapeau-là, le père-grand rit toujours un peu, en disant :

« Prends donc garde, Michel ! prends donc garde à ton beau chapeau : les abeilles industrieuses vont

te l'emporter pour y faire le miel. Ce serait une ruche toute trouvée pour elles, Michel. »

La blanche, la blonde petite fille aux pieds nus, la sœur de Michel, Mélasia, dès qu'elle voit le père-grand en humeur de plaisanter, se met à rire de si bon cœur, que sa gaieté fait vibrer sa voix argentine.

Mais Michel est philosophe; il ne s'émeut pas de l'inoffensive raillerie; il enfonce de plus belle son chapeau noir sur ses sourcils noirs, et il se promène sans broncher de long en large, comme un hetman en vue du camp ennemi... J'ai dit, que dès qu'on appelle Michel avec déférence, tout de suite il apparaît comme s'il sortait de terre. Secouant alors sa chevelure brune et bouclée, il vous regarde de son bon regard, et vous demande avec civilité : « Que désirez-vous ? » Et si vous désirez voir le père-grand, il court à l'instant et vous amène le vieux, toujours très occupé dans son rucher. Si c'est sa petite sœur Mélasia que vous voulez voir, il vous présentera bien vite aussi la petite sœur Mélasia. Parfois Mélasia, qui est timide avec les étrangers et même un peu sauvage, au lieu de se montrer, se cache dans l'herbe ou bien derrière une ruche.

Mélasia est mignonne, petite comme un tout petit nœud de ruban rose; elle peut se cacher partout; ajoutez encore à cela que Mélasia croit fermement, si elle ferme un œil, que personne ne la trouvera jamais. Pour les deux yeux, jamais de la vie elle ne voudrait les fermer à la fois; il faut bien qu'elle en garde un ouvert pour voir ce qui se passe.

Mais Michel, qui connaît toutes les cachettes, la déniche toujours, et s'il ne parvient pas à lui per-

suader de venir se présenter de bonne volonté (Mélasia a *sa volonté* à elle), eh bien ! il la prend sans façon dans ses bras, en riant, quoique peut-être Mélasia le pince malicieusement en route... Vous êtes étonné ? Ah ! tout est possible.

Une douce et charmante petite fille m'a mordu un jour jusqu'au vif, parce que je l'avais soulevée dans mes bras sans lui en demander la permission. C'est mal de mordre, il n'y a pas à dire, c'est mal et peu gentil, mais il n'est pas non plus gracieux ni bon d'obliger quelqu'un à faire ce qu'il ne veut pas sans lui donner de bonnes petites raisons.

Michel ne contrarierait pas sa petite sœur, bien sûr, si elle pouvait s'offenser ou se fâcher sérieusement. Non, Mélasia ne se défend pas ainsi par colère, mais par confusion, car c'est terrible comme Mélasia devient facilement confuse et honteuse. Dès qu'elle aperçoit un étranger, eh bien ! je ne dis pas seulement son visage frais, mais ses pieds mignons même paraissent se colorer vivement d'une rougeur subite, et elle s'enfuit, et vous, vous ne pouvez pas préciser ce qui s'est enfui à votre approche. Était-ce le petit lièvre qui bondit ? Était-ce un oiseau qui s'envole, ou la petite fille qui s'enfuit et disparaît ? Vous ne pouvez pas vous représenter son image exacte ni distincte à vous-même, ni la décrire aux autres. Et si vous entendiez comme, *vous*, vous êtes dessiné et dépeint par Mélasia ! Et votre habillement, et votre démarche, et votre air, et votre regard !

Elle, elle réussit à vous voir et à vous examiner, avec un demi-regard, et elle vous décrira si bien après par ses paroles, qu'une autre fois tout le monde de la maison vous reconnaîtra dès que vous

entrerez, sans vous avoir jamais vu : « Ah ! voilà ce monsieur ou cette dame dont Mélasia nous a parlé ! »

Quoique cela soit très difficile d'après ce que vous voyez, je vais vous conseiller de faire connaissance avec Mélasia, parce que c'est une petite fille très intelligente, qui sait beaucoup de choses et qui est si caressante et si affable, qu'elle vous apprendra volontiers tout ce qu'elle sait. Que de belles chansons elle chante ! Que de contes amusants elle raconte ! Et ce n'est pas assez qu'elle connaisse le chemin menant à Kiew, elle peut aussi vous indiquer la route qu'on prend pour aller à Cherson.

Voilà que le vieux Cosaque, il s'appelait Zahayny, ayant donc fait une haie de branches entortillées, mit dans l'enceinte un grand nombre de ruches. Je crois qu'il y avait là des ruches, autant que sur un champ fertile il y a des gerbes. Et maintenant, je pense qu'on ne pourrait même les compter, tant il y en a. Il doit y en avoir une multitude, parce que les essaims s'essaiment là si bien, que je crains seulement de le dire dans un moment où vous n'aimeriez pas à me croire.

Je me souviens que ce n'était qu'un cri continuel : « L'essaim ! l'essaim ! De la forêt, des champs, voilà qu'il approche ! » Tantôt, c'est Michel qui s'écrie : « L'essaim ! » et Mélasia le répète mille fois de sa voix claire ; on croirait entendre sonner dans des petites clochettes ce mot répété par elle : « L'essaim ! l'essaim ! l'essaim ! » Tantôt c'est Mélasia qui avertit et fait entendre son mot d'ordre : « Approche ! approche ! » et Michel accourt pour vérifier si cela est bien vrai ainsi. Tantôt c'est le père-grand qui, en fai-

sant ses paniers de paille, soudain aura vent, comme inspiré, que l'essaim n'est pas loin, et il s'empresse d'aller le couvrir. Il y avait terriblement d'occupation dans le rucher, et quelle attention il fallait avoir !

Dans un coin du rucher le père-grand avait tressé une hutte de branches vertes, et Michel la couvrit de paille, et je vous assure que Michel le fit en maître habile. Et Mélasia balaya devant la porte, minutieusement, et dit avec contentement : « Voilà ! c'est fait, et tout est prêt maintenant ! »

Le père-grand et Michel plantèrent dans le rucher l'aubier, et le sureau, et les belles roses, et Mélasia sema toute chose en fait de fleurs et légumes, et tout prit racine, poussa, fleurit pêle-mêle, comme le font des gens pendant la fête. Cela étonnait grandement Mélasia, car, assurait-elle, elle semait tout à sa place, avec une régularité rigoureuse, et voilà que pareille mêlée avait pu croître ! Oh ! que c'est étonnant !

Michel reste silencieux et ne dit mot en réponse à ce discours de la petite sœur, parce qu'il ne veut pas engager une discussion avec une petite fille; il reste silencieux et ne fait que regarder, parfois très ironiquement, comment la rose, se penchant sur sa tige, a l'air de demander à quel propos l'humble mauve devient sa proche voisine, à elle, si belle et si splendide; et l'humble mauve, sans faire attention à cette question, épanouit hardiment son armée de petites fleurs, sans perdre courage et sans s'inquiéter des autres mauves, ses parentes, que sépare d'elle une barrière de mille-feuilles insolentes. La livèche aux larges feuilles fait amitié avec une touffe de chanvre, et le chanvre pénètre entre les pavots superbes, et le

pavot se précipite dans les pois de senteur, et partout se glissent les épis de blé, un ici, là deux, et plus loin toute une famille. Et où il y a une famille d'épis, on est sûr qu'elle entraîne avec elle la rouge ivraie et les bleus bluets.

Et d'herbes, de plantes qui n'étaient ni semées, ni invitées, ni soignées, et qui pénétrèrent dans le rucher du père-grand en envahisseurs, quelle quantité, bon Dieu! Et au-dessus de tout cela les abeilles qui sortent et bourdonnent, les oiseaux qui gazouillent...

Qu'il fait bon dans ce rucher! On y respire avec une telle ivresse, un tel bonheur! On y est si libre! On s'y sent si léger! Portez vos regards où il vous plaira : de tous côtés vous voyez les champs vastes, immenses, et dans les champs vous apercevez par-ci par-là des chênes qui s'élèvent à distance l'un de l'autre comme des tentes dressées contre les rayons ardents du soleil. Vous voyez un chemin qui serpente, c'est le chemin du village, mais on n'aperçoit pas du tout le village lui-même derrière le grand *tombeau* au sommet pointu. De l'ouest on voit la grande forêt si sombre et si massive.

Que c'était agréable pour Michel de passer l'été dans le rucher du père-grand! Et la petite Mélasia, abandonnant sa mère avec la sœur aînée, et les laissant mener la maison comme elles veulent, s'installe, cajolante, chez le père-grand, pour mettre ordre, elle aussi, dans le rucher. Elle s'occupait à sa façon du ménage! Cela veut dire qu'elle chantait toute espèce de chansons, allait aux champs pour chercher des fraises, sans compter qu'un jour elle brisa deux pots au lait, très fragiles, disait-elle, et

une soupière, fragile aussi. Mais bah!... Elle soignait si bien les abeilles ! Elle les soignait à tel point que ces abeilles ingrates la piquaient quelquefois et transformaient même son visage charmant de telle sorte que, si on la regardait d'un côté, c'était Mélasia qu'on voyait, c'était sa joue rosée, son œil pétillant; mais, si vous regardiez de l'autre côté, vous voyiez je ne sais quoi de bouffi, qui ne lui ressemblait plus du tout. Mélasia se levait le matin avant tout le monde et elle se couchait après tout le monde, puisque, comme je l'ai déjà dit, tout en soignant le ménage du père-grand, elle avait encore une telle quantité d'affaires que... Aïe ! aïe! aïe ! que d'affaires elle avait !

Voilà qu'un soir Michel, fatigué, était couché sur l'herbe, dans le rucher, et regardait le ciel. Déjà les étoiles luisaient et brillaient, et un mince croissant scintillait au-dessus d'un chêne. On l'eût dit accroché à la cime. Mélasia, fatiguée aussi, était couchée non loin de son frère, et se tournant et se retournant, elle sommeillait et se demandait : Pourquoi donc le père-grand tarde-t-il tant à revenir? Quelle raison pouvait le retenir si tard? Et le père-grand ne revenait pas, non, il ne revenait pas ! Et dans le lointain on ne pouvait le voir !

Le père-grand est allé ce soir-là au village, et cette fois il était en retard ! Voilà qu'il fait déjà nuit close et noire; les étoiles étincellent, le croissant monte bien haut, Michel s'est endormi et le père-grand n'est pas de retour ! On ne l'entend même pas, tout est tranquille !

Soudain la terre parut rendre un son prolongé du côté de la forêt profonde, et quelque chose d'énorme

et de lourd s'approche du rucher... Tellement lourd, tellement lourd, qu'on n'aurait pu le peser sur aucune balance ! Le voilà ! le voilà ! Voilà que cette chose extraordinaire fait tomber la haie, se jette à travers les ruches et les renverse ! Voilà que cette masse sombre écrase les fleurs suaves, brise et casse les rosiers et les aubiers, et secoue en passant le chêne lui-même, si vigoureux et si puissant ! Oh ! Dieu des dieux !

Et que pensez-vous que c'était?

Un ours ! un ours énorme, velu, ébouriffé, terrible ! Un ours qui vient épouvanter le rucher de sa visite nocturne !

Que doit faire Mélasia ? Le sommeil s'est envolé comme un oiseau effrayé, et ses mains mignonnes se joignent dans la terreur et dans le désespoir. Oh ! le terrible, le terrible visiteur ! Pas de salut ! Cher frère bien-aimé ! Comment sauver le frère chéri ? Oh ! comment ?

Michel dormait d'un doux sommeil tout près de la hutte, tout près de la porte, et voilà qu'il sent des bras, des petits bras tremblants qui l'entourent comme une branche de houblon, et une douce voix qui balbutie tout bas, tout bas :

« Frère ! frère !

— Eh quoi? demanda-t-il sans ouvrir ses yeux appesantis par le doux sommeil.

— Viens ! viens ici, frère ! Oh ! mais viens donc ! Viens dans la hutte ! Je suis seule ici... J'ai peur... Viens, frère ! Oh, viens ! viens ici ! »

Et les bras mignons le tiraient tout sommeillant, encore endormi, et l'entraînaient de toute leur petite force, et de chaudes larmes de terreur et d'émotion

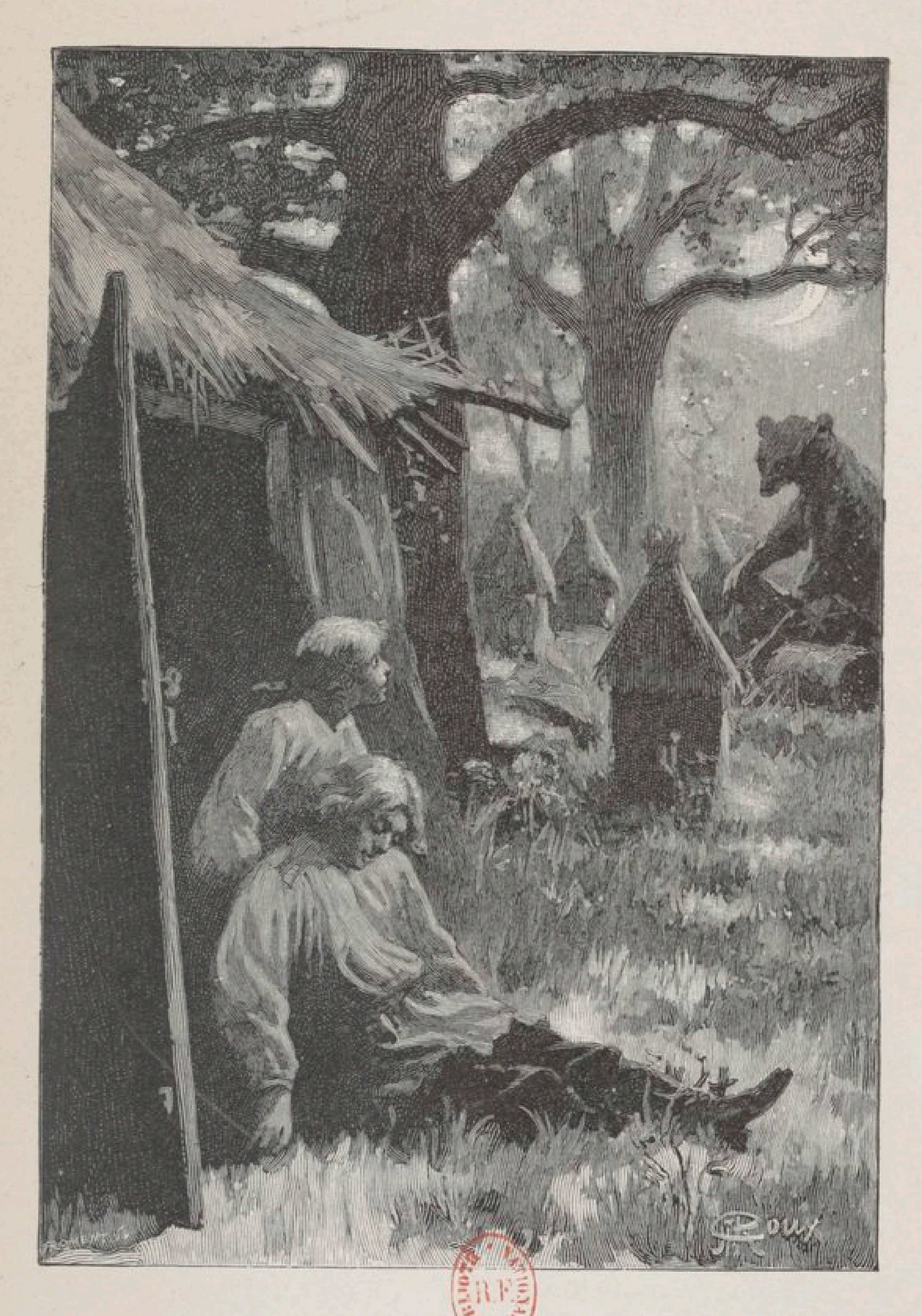
cruelle tombaient sur la tête nonchalamment penchée du dormeur, et le petit cœur, le petit cœur fidèle et dévoué palpitait près de lui. Et lui, dans son sommeil, fit deux pas vers la hutte, sans conscience, machinalement, puis se laissa retomber de nouveau sur la terre, accablé par le calme et délicieux sommeil. Il ne sentait même pas comme les petits bras tremblants se martyrisaient en vain et craquaient douloureusement en voulant le soulever, et il n'entendait pas les sanglots étouffés de Mélasia épuisée.

Et l'ours? En vrai maître gourmand il s'avance et jette ses regards de tous côtés, comme s'il cherchait la meilleure ruche, le miel le plus friand, et dès qu'une ruche digne de son choix lui saute aux yeux, tout de suite il tend sa patte velue, il enlève le miel, et il le déguste en se dandinant.

Oh Dieu ! oh Dieu ! si maintenant Michel pouvait rester endormi ! Qu'arriverait-il s'il se réveillait ? Il ne voudrait pas écouter la petite sœur, il irait lutter avec l'ours ! Depuis longtemps il désire ardemment rencontrer un ours, il l'a dit maintes fois ! Les hommes sont si hardis !

Oh Dieu! oh Dieu! voilà que l'ours regarde de son côté, c'est elle qu'il va dévorer..., la pauvre Mélasia..., il va la dévorer, oui ! oui ! Sera-t-il content après, du moins ? Sera-t-il rassasié? Oh! fasse le bon Dieu qu'elle lui suffise et qu'il ne touche pas au frère chéri ! Eh bien ! oui, qu'il la dévore, pourvu qu'il ne touche pas au frère !

Les petits bras se joignaient toujours plus étroitement, et les pleurs coulaient et ruisselaient toujours plus chauds et plus abondants des doux yeux de la petite fille.



« EH QUOI? » DEMANDA-T-IL SANS OUVRIR SES YEUX APPESANTIS PAR LE DOUX SOMMEIL.

Et le terrible gourmet velu revenu à son souper dévorait le miel tout à son aise et avec bonheur. Parfois il interrompt son repas; parfois, il jette un regard sur le croissant brillant, comme pour dire : « Tu éclaires bien, petit croissant, je suis content de toi! » Parfois il semble écouter comme s'il pensait : « Je crois entendre quelque part ici une petite fille qui pleure! » Malheur! malheur! comment ne se brisa-t-il pas en éclats, le petit cœur, ayant battu et tremblé si longtemps et si vite dans ces horribles angoisses!

Voilà que l'ours se mit à tousser. On n'a qu'à se préparer à entendre son rugissement. Mais non, il se laisse tomber par terre et puis il commence à se rouler et à se vautrer dans l'herbe épaisse; le monstre perfide a ses heures de gaieté!

Alors les petits bras de nouveau s'emparèrent du frère endormi, et le saisirent avec force. Ce fut à grand'peine que les pauvres petits bras, tendus à se rompre, parvinrent par un effort démesuré à soulever le corps alourdi et à le traîner dans la hutte pour l'y mettre, lui du moins, en sûreté!

« Mais qu'y a-t-il donc? » s'écria Michel en s'éveillant enfin et en se trouvant prisonnier sans savoir comment cela était arrivé dans l'obscurité complète. Il secoue la porte de la hutte : « Ouvrez donc! Qu'y a-t-il? Mais ouvrez donc!

— Frère! frère chéri...,c'est moi!... c'est moi!... » lui répondit du dehors une petite voix tremblante. Mélasia dans son trouble était restée dehors. Dans son empressement à mettre son frère à l'abri, elle s'était oubliée elle-même.

« Ouvre donc, Mélasia! s'écria Michel de nou-

veau. Pourquoi m'as-tu enfermé? Veux-tu que j'enfonce la porte? Ouvre-moi donc! »

Et de nouveau il ébranle violemment la porte.

« Frère! lui dit du dehors la petite sœur, frère!... » Mais sa voix se meurt dans son gosier, elle a vu l'ours se lever. Il écoute, il épie et suit ses mouvements. Il fait claquer ses blanches dents... comme une personne qui rit du mal qu'elle va faire.

Cependant:

« Laisse-moi sortir d'ici! » cria encore Michel, inquiet et impatient, et la porte sauta sous son effort puissant.

La petite sœur, qui était devant, tomba du choc à la renverse, comme une gerbe frappée de la foudre. L'ours fit claquer de nouveau ses dents blanches...

En ce moment elle jeta un cri tellement sonore, si perçant et aigu, que Michel, quoiqu'il n'eût rien vu, recula en arrière. « Pourquoi criait-elle? » L'ours, entendant ce cri surhumain, s'arrête, regarde, flaire indécis, inquiet à son tour, puis soudain, pris à son tour d'une subite épouvante, il fait volte-face, il prend la fuite et se met à courir vers la forêt, enfonçant la terre sous sa fuite lourde et pourtant rapide.

Quand Michel rassembla ses esprits et releva sa petite sœur, quand il apprit d'elle enfin ce qui était arrivé, on ne voyait, on n'entendait plus rien. C'était en vain que tous deux retenaient leur respiration et tendaient leurs oreilles, écoutant et se tenant tout près l'un de l'autre. Tout était tranquille. La lune luisait et les étoiles brillaient.

Le cri suprême de Mélasia les avait sauvés l'un et l'autre.

« Conte-moi, Mélasia, conte-moi donc tous les détails de ce qui est arrivé, dit Michel à sa petite sœur.

— Non! non! oh! pas encore! J'ai encore trop peur! Je suis toute saisie encore, répondait Mélasia.

— Que tu es donc poltronne, Mélasia! disait Michel en souriant.

— Tais-toi, tais-toi! » répondait Mélasia, et elle se pressait contre l'épaule de son frère toujours plus fortement et plus étroitement, comme on se presse contre un trésor retrouvé.

« Chère petite sœur, disait Michel, quel dur sommeil! Je ne veux plus dormir. Mais toi, petite sœur, n'aurais-tu pas rêvé?

— Rêvé! » s'écria Mélasia!

La lune ne projetait qu'une lumière faible et les étoiles luisaient à peine, quand ils entendirent une chanson cosaque, qui vibrait comme une cloche fêlée, et ils virent au loin une figure humaine. C'était le père-grand qui revenait en chantant.

Ils se précipitèrent à sa rencontre, et le père-grand de rire et de leur demander :

« Eh bien, petits! vous vous êtes ennuyés sans le vieux père? Bien sûr, hein? Il m'a été impossible de revenir plus tôt! Impossible! J'ai rencontré un ancien ami et... et... et je suis en retard... »

Et le père-grand se remet à fredonner de nouveau la chanson cosaque :

« Quand nous étions, nous autres, en pleine mer, quand nous étions en pleine liberté, nous avions l'habitude de visiter le Turc infidèle. »

Tout en allant le père-grand branlait sa tête avec une dignité tant soit peu chancelante, et de sa voix

fêlée, sa chanson tantôt renversait les Cosaques dans la pleine mer, tantôt les laissait en liberté, pour les envoyer après à la rencontre des Turcs infidèles.

« Père-grand! père-grand! lui dit Mélasia, l'ours est venu chez nous !

— Voilà, père-grand, dit Michel. Mélasia assure que l'ours est venu dans notre rucher... Je dormais si profondément quand elle m'a saisi que ne pouvant me réveiller elle m'a jeté dans la hutte et enfermé... J'ai crié : « Ouvre-moi ! laisse-moi sortir ! » Elle ne m'a pas obéi. J'ai été obligé d'enfoncer la porte. Je me suis alors élancé. Mélasia alors a jeté un cri, mais quel cri, père-grand ! un cri qui me fit voir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... C'était comme un coup de poignard enfoncé dans mon oreille ! J'ai alors rassemblé mes idées, et j'ai vu la pauvre Mélasia étendue à mes pieds. L'ours n'était plus là, mais les ruches sont renversées, l'herbe toute foulée, les arbrisseaux brisés et écrasés... Mélasia affirme, jure que l'ours est venu... A-t-elle rêvé? Cependant un ennemi est venu. Le dégât le prouve... »

Le père-grand avait commencé par écouter en fredonnant et en souriant, ne prêtant qu'une légère attention au récit et tout entier encore probablement au souvenir de sa rencontre avec l'ancien ami ; mais quand le récit aboutit aux « ruches roulées par terre » et aux « arbrisseaux écrasés », le père-grand murmura : « Aïe ! aïe ! » et il alla d'un pas plus rapide vers le rucher. Quand il vit le désastre :

« Fusses-tu mort sans jamais goûter au miel, monstre velu ! murmurait le père-grand, en relevant les ruches et en les remettant à leur place. Quelle misère et quel dommage ! »

Michel, en aidant le père-grand, donnait le conseil de se pourvoir d'un bon fusil pour l'avenir, et dans son idée il visait déjà le terrible ours et le punissait de son méfait.

Le petite Mélasia, en marchant derrière eux, contait pour la dixième fois comme le velu avait tout brisé et foulé, tout écrasé, comme il s'était roulé et vautré par terre, comme il faisait claquer ses blanches dents, comme il avait dévoré le bon miel et comme il s'approchait, s'approchait toujours plus près, toujours plus près...

Et Mélasia avait les yeux qui brillaient et étincelaient d'une lumière plus vive que les étoiles du ciel, dont la lumière commençait à faiblir et à s'éteindre, parce que le jour allait poindre. Bientôt une bande rose flamboya au levant.

« Vive Mélasia ! vive la petite fille ! vive la plus délicieuse merveille du bon Dieu ! dit le père-grand souriant et regardant le frais visage de sa bien-aimée Mélasia illuminé par la joie triomphante et par l'angoisse soufferte. Quoique tu sois pâle encore, tu es une vraie fille des héros ! N'est-il pas surprenant qu'un tel bouton de rose ait eu la hardiesse de défendre et de délivrer son frère des pattes et des dents d'un ours ? N'est-il pas merveilleux qu'une si faible et si frêle petite fille ait chassé et effrayé le terrible ours ? »

La première chose ne semblait pas une merveille à Mélasia, tant le frère lui était cher et précieux. Comment ne pas le défendre, comment ne pas mourir pour lui avec joie ? Quant à la seconde chose, Mélasia la mettait aussi au nombre des miracles du bon Dieu, car en se souvenant de la fuite subite

de l'ours, après son grand cri, elle se prenait à rire de bon cœur, non sans un peu de fierté bien permise.

« Petite sœur Mélasia ! quand donc pourrai-je te défendre, moi ? » demandait parfois Michel, sentant frémir en lui son courage trompé. Il se tournait de tout côté, cherchant quelque chose de terrible à affronter et de difficile à faire. « Quand trouverai-je une occasion de te délivrer, à mon tour, d'un danger ? »

Et maintes fois Michel se coucha avec un vague espoir de voir revenir l'ours, et alors il ne dormait pas de la nuit, et il touchait au fusil qu'il s'était acheté, mais jusqu'à présent il n'a pas eu la satisfaction de revoir le visiteur velu et ébouriffé !

« Oh, s'il revenait ! s'il revenait ! » demande Michel avec passion et véhémence.

« Frère ! frère ! que le bon Dieu nous garde ! que la bonne Vierge nous protège ! dit la petite sœur Mélasia quand elle entend de telles paroles ? Que le bon Dieu te tienne sous son regard, frère chéri et bien-aimé ! »

Et la petite sœur Mélasia se sent, rien que par la pensée, si alarmée, qu'elle pâlit et tremble de terreur.

Et voilà la fin. Ce qui arriva plus tard ou ce qui doit arriver, je ne le sais pas, donc je ne puis le conter ne le sachant pas, ni vous inventer des choses à mon plaisir. Excusez mon impuissance, je ne puis pas mentir pour ajouter à la vérité, mais acceptez un souhait sincère : Que le bon Dieu vous fasse la grâce de vous donner une brave petite sœur telle que Mélasia, prête à mourir pour vous défendre et

assez fine dans sa faiblesse pour vous délivrer, sans coup férir, de l'ours terrible et affamé.

(*D'après* Marko Wovczok.)

S'AGITER N'EST PAS AVANCER

Rien de plus vrai que le joli vers d'une des fables de S. Lavallette qui sert de titre à ce chapitre. Il ne faut pas plus confondre le mouvement avec la marche, l'agitation avec l'activité, que le bruit avec la besogne, que le tapage avec la musique.

On peut remuer beaucoup sans avancer d'un pas; le pauvre écureuil tournant, toujours captif, dans sa cage en est l'exemple. La turbulence n'a jamais mené personne à aucun but. Quand on remue avec trop de précipitation les bras et les jambes en nageant, savez-vous ce qui arrive? On enfonce. Le bon nageur est celui qui mesure ses mouvements et laisse à chacun d'eux le temps de produire son effet.

Le cheval qui piaffe le plus n'est pas celui qui gagne le prix de la course; de même l'enfant qui piétine au moral et au matériel devant sa tâche n'est pas celui qui l'accomplit le plus vite et le mieux; être affairé, être effaré, n'est pas être laborieux.

Il ne manque pas de gens qui, tant que dure le jour, sont en l'air. Ils n'ont pas pris une minute de repos: le soir venu, ils n'ont rien fait. Le chaos est toujours autour d'eux et dans leurs têtes, leur seul ouvrage est

le désordre. Ils ne réussissent à rien, sinon à être les mouches de leur propre coche.

Quand on parle trop vite, on bredouille. Celui qui ne dirige pas sa course, qui la précipite trop, qui, comme le lièvre de la fable, court, s'arrête ou se détourne oublieux du but, la tortue elle-même le devance. La patience arrive où l'impatience échoue.

Se croire des bottes de sept lieues parce qu'on a du vif-argent dans les pieds, c'est croire aux fictions des contes de fées, sans les comprendre.

Il ne faut pas viser à tous les résultats à la fois; en chercher un, et puis un autre après, c'est déjà bien faire. Celui-là n'excelle en rien qui dépense ses forces sur toutes choses. Chasser deux lièvres à la fois, c'est s'exposer à rentrer capot. L'abeille qui ne choisit pas sa fleur n'a jamais fait de bon miel; dans un grand dîner vouloir manger de tout, c'est se gâter l'estomac. Il faut toujours en revenir au vieux dicton : « Qui trop embrasse mal étreint. »

L'économie des forces peut donc seule en assurer l'effet; tout effort est récompensé qui est proportionné avec le but à atteindre; tout effort démesuré, au contraire, est stérile.

Dans les combats de l'esprit comme dans tous autres, il n'est pas sage de lutter un contre tous. Il faut s'arranger pour défaire ses ennemis un à un, comme fit le dernier Horace avec les trois Curiaces. Mettre de l'ordre, mettre de la méthode dans l'attaque, c'est s'assurer la victoire. Mais se précipiter comme un fou sur l'ennemi, c'est perdre la tête, c'est lui livrer le gain du combat.

Vous avez tant à faire, dites-vous ? Raison de plus pour ne pas entreprendre de faire tout à la fois. Quand

un ingénieur est chargé de supprimer une montagne, d'en faire une plaine, croyez-vous qu'il doive se proposer d'enlever la montagne tout d'un bloc? Non. Vous savez bien que c'est pelletée à pelletée, coup de pioche à coup de pioche seulement qu'il y parviendra. Faites donc comme lui et vous verrez sous vos efforts constants et répétés la montagne de vos travaux disparaître. De même que vous ne pouvez lire toutes les pages d'un livre à fois, que vous savez du reste que vous n'y parviendrez que ligne à ligne et feuillet par feuillet, de même vous ne viendrez à bout de la multiplicité de vos diverses études qu'en les coordonnant.

Il n'est œuvre si menue que le défaut de plan ne puisse faire avorter. Il n'est œuvre si gigantesque que l'effort persévérant et bien réglé ne puisse mener à fin. La dent d'un rat suffirait à mettre en poussière le cèdre du Jardin des plantes, si la longueur de sa vie pouvait égaler la durée de la tâche.

L'esprit de l'homme est une sorte d'estomac moral. Le gros morceau qui, avalé tout d'un coup, le suffoquerait, l'étoufferait, le mènerait à la mort par l'indigestion, ce morceau absorbé bouchée par bouchée le mène à la vie; où le glouton succombe, celui qui sait manger reprend force et vigueur.

Non, cette tâche, non, cette leçon n'est pas trop longue; non, ces devoirs ne dépassent vos forces ni par leur multiplicité ni par leur étendue, si, au lieu de les aborder avec impatience, avec trouble, avec furie et sans méthode, vous les abordez tranquillement, c'est-à-dire patiemment. La patience dans l'ordre c'est la force invincible.

La première ligne de votre leçon est-elle plus longue

que les autres? Non. Vous ferait-elle peur, cette ligne-là, si elle était toute seule? Non; eh bien, supposez qu'elle est toute votre ieçon, apprenez-la, c'est bientôt fait, et voilà déjà votre leçon diminuée. Après la première viendra la seconde, puis la troisième, puis succcessivement toutes les autres; et quand vous en serez à la dernière, vous verrez bien que cette terrible dernière ligne n'était ni si éloignée de la première qu'elle vous avait semblé tout d'abord, ni plus difficile à retenir.

Résumons-nous : pour un paresseux, pour un étourdi, pour un turbulent, pour un impatient, toute tâche est énorme. Mais l'élève studieux, qui ne s'exagère aucune difficulté, celui-là ne s'effraye de rien, il commence par examiner sa tâche. Il veut la connaître d'abord dans son ensemble pour s'en donner l'intelligence générale, et, ce premier travail fait, il la divise. La sage division d'un travail, c'est le procédé qui mène les plus faibles eux-mêmes à l'accomplir.

L'ORDRE ET LA MÉMOIRE

C'est mal comprendre l'utilité de la mémoire que de croire qu'elle peut remplacer l'ordre. Quand on compte trop sur sa mémoire, on en arrive forcément à produire le contraire de l'ordre et à mettre à la place ou la confusion elle-même, ou, ce qui relativement est déjà du désordre, l'apparence de

la confusion. Il faut que l'ordre soit matériel aussi bien que moral ; il faut qu'il soit visible. Il ne suffit pas que vos livres, vos propos, vos affaires, que vos idées même soient bien rangés dans votre cerveau, il faut que tout cela soit bien rangé sur votre table, dans votre bibliothèque, dans votre bureau, dans vos discours et dans vos actions ; il faut, en un mot, que l'ordre soit en vous et autour de vous, évident, non pas seulement pour vous-même, mais pour les autres.

Que diriez-vous d'un écrivain dont les pensées, se tenant bien dans son esprit, seraient présentées au public sans suite, sans méthode et pêle-mêle ? — « Mais je m'y retrouve ! » répondrait cet écrivain. Qu'il s'y retrouve, c'est bon pour lui, mais non pour nous ; et encore ! — Se retrouver dans un fouillis, c'est en somme s'être perdu. N'avoir point à se retrouver, n'avoir pu s'égarer, n'avoir pu se perdre, n'avoir point à rechercher sa voie, c'est là l'ordre. D'ailleurs, la mémoire toute seule, comme la boussole, peut être un guide trompeur ; aux jours de tempête elle peut avoir ses heures d'affolement. Il ne suffit donc pas de savoir où l'on va, il faut encore que chacun puisse vous suivre de l'œil sur la route, pour vous rejoindre, pour vous remettre dans le bon chemin si vous vous trompez, et vous remplacer au besoin si vous êtes hors d'état d'achever votre course. Il faut que l'ordre que vous avez mis dans vos travaux, dans la direction imprimée par vous soit à vos affaires, soit à celles des autres, soit tel que, si vous êtes un jour interrompu, fût-ce subitement, dans votre emploi, un autre puisse, en le reprenant, reprendre sans difficulté, sans embarras,

votre tâche commencée, la trouver claire et bien réglée et la parfaire. Le savant, l'inventeur, le chef d'État, le chef de maison qui emportent le secret de leurs affaires avec eux, qui laissent une tâche impossible à leurs successeurs, ceux-là ont été de mauvais administrateurs, d'exécrables gérants soit de leurs propres affaires, soit de celles d'autrui. Le meilleur administrateur, en un mot, est celui qui, par l'ordre qu'il laisse dans son administration, a rendu la tâche plus facile à son successeur. Si donc vous entendez dire d'un homme : « C'est un administrateur admirable, c'est un chef sans pareil ; il a tout dans sa tête, son cerveau contient tout et ne perd rien ; s'il mourait, personne ne pourrait le remplacer : ce serait la fin de tout ce qu'il a fondé, » dites-vous que celui-là n'a pas mérité les éloges que vous en avez entendu faire et que ce qu'on loue en lui est ce qu'il faudrait au contraire blâmer. Qu'il soit maudit, celui qui, dans son égoïsme, et pour se rendre indispensable, fait son secret personnel de l'ordre nécessaire à la bonne gestion des affaires qui lui ont été confiées.



BIOGRAPHIE D'UN MERLE

C'était un aimable petit être qui ne fit jamais de mal à personne. Comme il passa l'une des deux années dont se composa sa vie enfermé dans une cage, il ne trouva guère l'occasion de se distinguer, si ce n'est en devenant le plus apprivoisé et le plus affectueux des oiseaux de son espèce. Tous, tant que vous êtes, vous connaissez bien les merles, ces jolis oiseaux au plumage noir, le bec et les pattes d'un jaune orangé, qui ont une tournure si svelte, des allures si vives, qui comptent parmi les plus

remarquables de nos virtuoses ailés? Vous avez pu en voir plus d'une fois dans les jardins où vous alliez, se promenant le long des allées comme de petites poules et y picorant les vermisseaux sans s'inquiéter de votre présence, car ce ne sont point des oiseaux farouches. Ils nichent volontiers aux environs des habitations, sur des arbustes peu élevés ou dans les touffes du lierre. Toutefois, il ne faut pas regarder leur nid de trop près; cela suffirait souvent pour le leur faire abandonner.

Le nom français de *merle* vient tout directement du latin *merula;* mais d'où vient *merula?* Peut-être de *merum* (vin), parce que, comme les grives dont ils sont les proches parents, les merles auraient eu la réputation d'aimer le vin, ou du moins le fruit qui le produit. Nous n'insistons pas sur cette étymologie, et quant à l'imputation qu'elle impliquerait, nous ne nous sommes jamais aperçu qu'elle ait été justifiée par notre petit individu.

Pline, dans son *Histoire naturelle*, parle très brièvement des merles. « En vieillissant, dit-il, le merle de noir devient roux. Il chante en été. En hiver il ne fait entendre que quelques sons et se tait complètement à l'époque du solstice. Avec l'âge aussi la couleur de son bec se change par anneaux en celle de l'ivoire, mais cela n'a lieu que chez les mâles. » Et voilà tout. Dans un autre chapitre il nous apprend seulement que l'on trouve des merles blancs dans les environs de Cyllène en Arcadie et nulle part ailleurs. Nous doutons que, même en Arcadie, on en trouvât encore aujourd'hui. Ce serait plutôt en Sibérie qu'il faudrait en chercher, ou bien en Australie, dans ce pays où les cygnes sont noirs.

En anglais, le merle est appelé *black bird* (oiseau noir), de la couleur de sa robe. Dans le pays de Galles on le désigne par le nom de *yellow bill* (bec jaune), à cause de l'or dont son bec est orné.

Le nôtre, quand on nous l'apporta, n'avait ni robe noire, ni bec doré. Toute sa petite personne était couverte d'un duvet chiné et de taches brunes, comme est le plumage des grives.

Les merles ne sont en réalité que des grives en habit noir et en pantoufles jaunes, mais, pendant les premières semaines de leur existence, on serait bien embarrassé de dire si ce sont de jeunes grives ou de jeunes merles.

Notre oiseau s'accoutuma tout de suite à nous. Pendant le jour, sa cage se balançait parmi les arbres devant la maison, et, la nuit, on la rentrait dans la cuisine ou dans le vestibule. Malheureusement, il y avait alors parmi les hôtes du logis un terrible chat, habitué à chasser aux oiseaux tout autant qu'aux souris. Il accorda tout d'abord au petit merle une attention des plus inquiétantes, si bien qu'on ne vit plus d'abri pour mettre la cage en sûreté que dans une chambre à coucher dont Minet savait très bien que l'entrée lui était interdite sous les peines les plus sévères.

La personne qui habitait cette chambre fut, à partir de ce moment, tirée de son sommeil chaque matin aux premiers rayons du jour par une *aubade* de doux chants. Si la porte de la cage était restée entr'ouverte, un léger frôlement de plumes ne tardait pas à se faire sentir sur l'oreiller. Le merle, tête haute et laissant tomber ses jolies ailes noires, entonnait, tout frémissant du plaisir que lui donnait

sa propre musique, une vive et fraîche chanson matinale; la chambre tout entière était remplie de la gaieté de ses accords. Impossible de les entendre sans en être soi-même réjoui.

Faisait-on semblant de dormir et gardait-on les yeux fermés, c'était un simulacre qui ne pouvait longtemps lui faire illusion. L'oiseau ne s'y trompait qu'à demi. Il suspendait un instant sa chanson pour donner deux ou trois coups de son bec doré sur la tête du dormeur. Dès que, par cette démonstration, il avait décidé les paupières à s'ouvrir et que le regard s'était enfin fixé sur lui, il reprenait son chant, gonflant son gosier, agitant ses ailes et vivifiant l'air par ses notes joyeuses et multipliées.

Ce ne fut toutefois qu'au second printemps de sa courte existence que se développa chez lui un pareil talent. Pendant toute la première année, il ne nous fit entendre que quelques notes qu'il répétait sans variations, comme un enfant qui s'apprend à parler. Il était évident qu'il étudiait beaucoup, avec suite et avec le plus grand soin. Ces quelques notes, claires et douces, n'offraient qu'un bien faible prélude des chants qu'il devait nous faire entendre l'été suivant.

Certainement ce cher petit oiseau n'était pas malheureux dans la condition qui lui était faite; mais il n'avait pas été créé pour passer sa vie dans une cage ou dans une chambre, et nous aurions trouvé cruel de lui imposer une telle contrainte à perpétuité. Aussi n'avions-nous pas dessein de le retenir quand il manifesterait le désir de reprendre sa liberté, et que nous le saurions capable de pourvoir par lui-même à ses besoins. Il était notre hôte et notre élève et non pas notre prisonnier.

Il eût été en danger de mourir de faim si nous lui avions donné la volée en hiver. Quand vint le printemps, il était tout à fait élevé; il avait appris à se servir de ses ailes en volant librement à travers les chambres. La cage fut alors suspendue au milieu des arbres avec la porte ouverte. Il ne s'aventura tout d'abord à en sortir qu'avec circonspection. Ce vaste espace qui se présentait tout autour de lui l'étonnait et l'effrayait visiblement; mais il s'y fit assez vite, et, dès lors, il sortit et rentra sans plus d'hésitation que lorsqu'il avait sa cage à l'intérieur de la maison. Aux premières clartés de l'aube, il allait s'installer dans les arbres et saluait le retour de la lumière des plus belles notes de sa voix, arrivée alors à l'apogée de sa puissance. Une fenêtre venait-elle à s'ouvrir, il s'y dirigeait aussitôt, se perchait sur le doigt de la personne qui se trouvait là, lui souhaitait le bonjour en musique et prenait tranquillement de sa main ce qu'elle lui offrait. Il agissait de même quand on l'appelait de la porte du vestibule. Jamais il ne témoigna la moindre défiance des personnes qui lui avaient donné leurs soins. Il savait bien qu'elles ne cherchaient pas à le prendre ni à le retenir plus longtemps qu'il ne lui convenait. L'eussent-elles fait d'ailleurs, il ne s'en serait probablement pas inquiété; il aurait pensé que c'était pour son bien.

Rien de plus charmant que d'avoir ainsi autour de soi des créatures de Dieu ramenées, par le bienfait, à ce sentiment de tranquillité et de confiance primitives et ne voyant plus dans l'homme un ennemi, mais un protecteur. Cela fait rêver de l'âge d'or et de l'Éden.

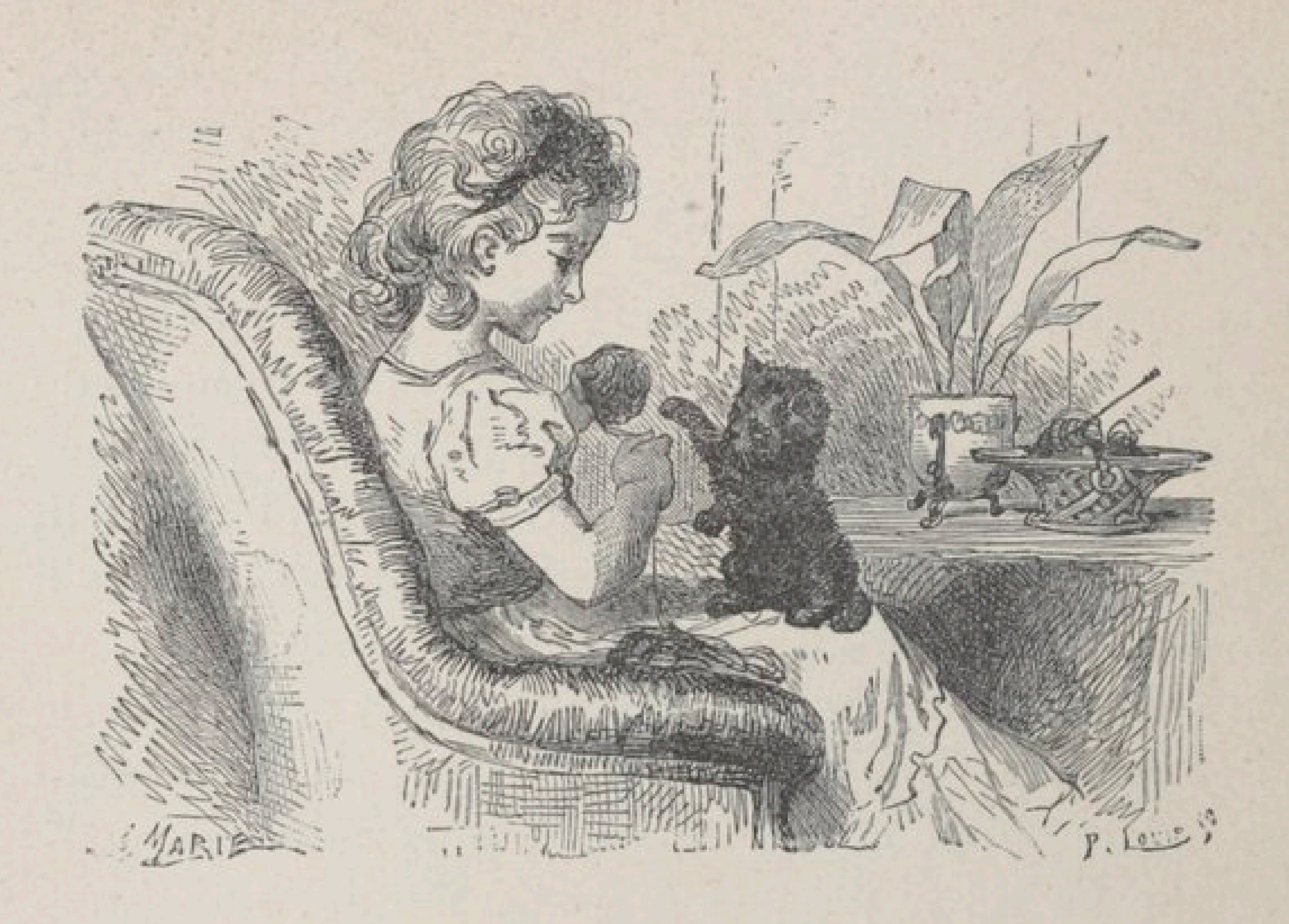
Le chat, cependant, n'avait pas renoncé à s'occuper sournoisement du merle. Plus d'une fois on l'avait aperçu guettant l'oiseau de dessous quelque buisson pendant que celui-ci picorait sur le gazon, ou bien grimpant derrière lui dans les arbres quand il croyait n'avoir pas de témoins. Tout agile qu'était Minet, on ne supposait pas que le merle, avec ses ailes, eût rien à redouter de lui. L'événement prouva qu'on avait tort. Du moins y eut-il à cet égard de très fortes présomptions.

Une nuit, comme le temps était à la pluie, on avait suspendu la cage près de ma fenêtre, pour qu'elle fût abritée par la corniche de la maison. Le merle, ainsi qu'il en avait l'habitude, y était rentré à la brune, et sans doute, comme à l'ordinaire aussi, il en sortit au point du jour. Je me souviens de l'avoir entendu, au milieu du demi-sommeil du matin, chanter sous ma fenêtre, tout en cherchant sur le gazon son déjeuner de vers et de grains. Tout à coup, un cri aigu de frayeur m'éveilla complètement. Je connaissais cette étrange note métallique que jette un merle sous la menace d'un danger subit; mais, en me penchant à la fenêtre, je ne découvris aucun indice du malheur qui devait être arrivé. Tout était déjà fini. Je sortis bientôt après; il n'y avait point d'oiseau dans le gazon ni dans les arbres. J'eus beau l'appeler, il ne vint point, il ne répondit point à ma voix, et jamais plus nous n'entendîmes le frôlement soyeux de ses ailes, ni sa douce et joyeuse chanson.

Je ne saurais dire à quel point nous regrettâmes notre favori. Nous voulûmes cependant conserver quelque espoir de le retrouver, et, dans ce but, nous parcourûmes tous les bois aux environs; mais ce fut

en vain, et quoique pas une de ses plumes n'eût été découverte, aucun doute ne nous resta sur sa mort. S'il avait été en vie, il serait revenu! Les preuves de la culpabilité de Minet n'étaient pas assez positives pour amener sa condamnation; toutefois, il ressortit clairement de l'enquête à laquelle on se livra qu'il avait été vu rôdant d'un air de tigre sur le devant de la maison et autour de la pelouse où le pauvre merle déjeunait en chantant. Ce n'était donc pas sans motif qu'on le soupçonnait. Aussi, depuis ce temps, personne ne lui fit plus la moindre amitié. Lui-même parut comprendre ce que cela signifiait. On ne le vit pour ainsi dire plus à la maison, et il finit par vivre entièrement dans le bois, comme un chat sauvage. Il est probable qu'il ajouta alors de nombreux méfaits à celui que nous étions fondés à lui reprocher, car beaucoup de poussins disparurent, sans qu'on sût comment, des habitations du voisinage.

Un jour on trouva dans un sombre sentier du bois voisin le terrible chat étranglé dans un collet qu'un braconnier avait tendu pour prendre des lapins. Les ravages dont on se plaignait cessèrent immédiatement, ce qui prouve qu'ils étaient bien de son fait, et que sa triste fin n'était qu'une juste punition de ses crimes.



LA MATINÉE DE LUCILE

I

La maman de Lucile avait été obligée de sortir ce matin-là. C'était la première fois qu'elle se trouvait obligée de la laisser toute seule : « Sois bien sage pendant mon absence, dit-elle à sa fille; ta tâche n'est pas grosse : cet écheveau à dévider et à pelotonner. C'est l'affaire d'un quart d'heure. Sera-ce fait quand je reviendrai ?

— Oh ! oui, maman, avait répondu Lucile, et j'aurai encore bien le temps de jouer.

— Fais d'abord ta tâche, avait dit la maman. Je vais avec ta petite sœur Suzanne chez le dentiste. Tu es une grande fille, et tu vas me montrer que tu es de force à être très sage, même quand personne n'est là pour te surveiller.

— Sois tranquille, petite mère ! s'était écriée Lucile; l'écheveau sera dévidé et tu trouveras la pelote toute faite en rentrant et bien ronde et bien serrée. »

Pour montrer à sa maman qu'elle pouvait compter sur elle, elle s'empara de l'écheveau et se mit tout de suite, avant même qu'elle fût sortie, à l'ouvrage.

C'était une bonne petite fille que Lucile et pleine de bonnes intentions. Si elle n'avait pas eu la tête toujours assaillie de mille idées accessoires qui lui faisaient oublier le principal, il n'y aurait eu que du bien à dire d'elle, certainement; mais...

II

Était-ce la faute du petit chat noir ou celle du petit chat blanc, ou bien encore celle de Lucile? On ne peut pas savoir au juste. J'inclinerais cependant pour la dernière hypothèse. Quant au pauvre petit Perce-Neige, il était bien innocent du fait, attendu que sa maman Dinah lui lavait la figure depuis un grand quart d'heure.

Voici comment la chatte s'y prenait pour faire la toilette de ses enfants; elle commençait pour coucher la petite créature sur le sol, et par l'y fixer pour l'empêcher de bouger, en lui posant doucement une de ses pattes sur l'oreille; puis elle lui frottait, avec l'autre, toute la face au rebours, à partir du nez, de façon à bien écarter tous les poils, et à faire prendre une bonne direction à ses naissantes moustaches.

Perce-Neige subissait l'opération d'assez bonne grâce; il essayait même de faire ronron, comme s'il sentait que tout cela était pour son bien, cherchant seulement de temps en temps à se distraire par quelque jeu innocent, compatible avec sa position peu commode; comme par exemple d'attraper la queue de sa maman avec ses pattes de derrière

quand elle passait à leur portée. Un petit soufflet bien appliqué par celle-ci le rappelait alors bien vite au respect dû aux parents, et l'opération continuait.

III

Négro, qui avait été expédié le premier, courait à travers le salon. Lucile, déjà à moitié endormie par la monotonie de la besogne à laquelle elle était condamnée, et toute pelotonnée dans une grande bergère, l'aperçut tout à coup. Il jouait avec l'écheveau de laine qu'elle avait à dévider et qu'elle ne dévidait pas, puisqu'elle l'avait laissé tomber. Négro l'avait si bien promené de côté et d'autre que l'écheveau s'étalait sur le tapis en toutes sortes de zigzags embrouillés. Il était déjà plein de nœuds. C'est tôt fait pour un petit chat que d'embrouiller un écheveau. Placé au centre, M. Négro s'en donnait à cœur joie d'achever son œuvre d'emmêlement. Sans doute c'était bien la faute de Négro, mais n'était-ce pas avant tout celle de Lucile? Si elle eût, comme sa maman le lui avait recommandé, dévidé tout de suite son écheveau, il est clair que le petit Négro n'eût pas eu la fantaisie de prendre cette opération à son compte.

« Oh! le vilain! » s'écria Lucile en sautant à bas du fauteuil et s'emparant du coupable auquel elle ne donna qu'un tout petit baiser pour lui montrer qu'il était en disgrâce. « Le vilain! Votre mère aurait dû vous instruire un peu mieux que cela! Certainement, Dinah, ajouta-t-elle en se tournant vers la chatte et fronçant le sourcil pour se donner un air fâché, vos enfants sont très mal élevés! Vous les nettoyez,

vous les débarbouillez avec beaucoup de soin, c'est vrai, mais vous ne songez pas assez à leur moral. »

IV

Elle remonta sur le fauteuil tenant Négro d'une main et l'écheveau de l'autre, avec la louable intention de réparer le mal causé par le petit étourdi; mais comme elle parlait et regardait en l'air presque à chaque mot qu'elle prononçait, la besogne n'avançait pas beaucoup. Négro, assis gravement sur les genoux de sa jeune maîtresse, suivait des yeux les évolutions de ses mains paresseuses, répétant consciencieusement chaque mouvement par un mouvement de tête dans le même sens. Il posait même, de temps à autre, sur la pelote de laine une patte veloutée, comme pour dire qu'il aiderait volontiers Mlle Lucile si elle consentait à le laisser faire, et qu'à eux deux ils iraient peut-être un peu plus vite. Mais la petite fille ne comprenait pas cette muette pantomime; elle aimait bien mieux bavarder, s'adressant tantôt au petit chat et tantôt à elle-même :

« Négro, sais-tu quel jour ce sera demain? lui demanda-t-elle. Tu l'aurais deviné, car tu n'es pas bête, si tu étais venu avec moi dans la chambre de maman pour mettre mes bottines dans la cheminée; tu n'as pas pu venir parce que ta maman, à toi, faisait ta toilette! Veux-tu que je te dise ce que je crois que Noël m'apportera cette année? Approche, que les autres n'entendent pas : *Une poupée qui parle !* »

Était-ce pour montrer qu'il appréciait la confidence à sa juste valeur? Était-ce parce que Lucile l'avait chatouillé en la lui soufflant dans l'oreille?

Toujours est-il que Négro secoua la tête et passa énergiquement la patte à plusieurs reprises sur l'oreille qu'avait frôlée la bouche de Lucile. Ce petit geste fit beaucoup rire la petite.

V

« Tu n'es pas venu, non plus, à la fenêtre, reprit-elle, regarder avec moi les petits garçons qui ramassaient du bois mort dans le petit bois d'en face; tu n'as pas vu qu'il faisait si froid et que la neige tombait tellement qu'ils ont été obligés de s'en aller. Tu ne regardes rien, toi; cela t'est bien égal, n'est-ce pas, vilain petit égoïste ? Tu avais chaud, pendant qu'ils grelottaient, eux! Écoute! Nous irons tantôt, maman, ma sœur Suzanne et moi, visiter les pauvres gens du village; nous leur porterons des provisions pour qu'ils puissent se réjouir aussi demain, et fêter la Noël. Maman m'a promis que je porterais le gros paquet de bas, de souliers, de jupons, de robes, qui sont tous devenus trop petits pour moi cette année, parce que j'ai tant grandi que je suis presque une demoiselle maintenant, et nous distribuerons chaque chose aux enfants de la veuve Michel, suivant leur taille. Nous aurons aussi du bouillon pour la vieille grand'mère. Si tu promets de n'en rien dire à personne, je vais te confier un grand secret. »

Comme elle se penchait vers Négro pour lui parler tout bas, il posa sa petite patte noire sur le bout du nez de Lucile, qui eut toutes les peines du monde à garder son sérieux. « Voyons, dit-elle en pinçant la bouche pour ne pas éclater, laisse-moi parler. Tu sais que j'ai cinq francs dans ma bourse? Je les gar-

dais pour acheter un joli livre rempli d'images appelé : *Voyage de Mlle Lili autour du Monde*. Mais je vais les donner à la mère du petit Joseph pour acheter du bois. Je n'aurai pas le beau livre et ses belles images, mais elle n'aura plus froid. »

VI

Ici l'idée vint à Lucile d'enrouler l'écheveau de laine deux ou trois fois autour du cou de Négro, pour juger de l'effet que produirait ce collier de laine rouge sur l'habit de velours noir du petit chat. Cette fantaisie donna lieu à une espèce de lutte entre Mlle Lucile et M. Négro, pendant laquelle la pelote commencée reçut un coup de patte et roula de nouveau sur le parquet, si bien que Lucile fut obligée de se déranger encore une fois pour la ramasser.

« T'es-tu aperçu que je venais de me mettre très en colère contre toi, tout à l'heure? reprit-elle lorsque la paix fut faite et l'ordre rétabli. J'ai été sur le point d'ouvrir la fenêtre et de te mettre dehors dans la neige, et tu l'aurais bien mérité! Voyons..., qu'as-tu à dire pour ta défense? Silence encore! Ne m'interromps pas! ajouta-t-elle vivement en le menaçant du doigt; je vais t'énumérer toutes tes fautes : premièrement, tu as crié deux fois pendant que ta mère te débarbouillait ce matin! Comment? Elle t'aurait mis la patte dans l'œil? C'était ta faute; pourquoi ne l'avoir pas fermé, ton œil? Ainsi pas d'excuses et écoute! Deuxièmement, tu as tiré Perce-Neige par la queue lorsque j'ai posé le bol de lait devant lui! Tu avais soif? Qui te dit qu'il n'avait pas plus soif que toi? Tu n'es qu'un jaloux et qu'un

gourmand, et c'est très vilain la jalousie et la gourmandise; troisièmement, tu as tout emmêlé ma laine pendant que je tournais la tête! Qu'est-ce que tu oses me répondre? — C'était très amusant? — Tu n'es qu'un petit chat très ignorant de tes devoirs, tu devrais savoir qu'on ne peut pas faire tout ce qui paraît amusant. Ainsi donc, voici trois fautes pour lesquelles tu n'as pas encore été puni! N'importe, je remets toutes tes punitions à demain en huit, au jour de l'an! Si d'ici là tu es plus sage, je tâcherai qu'elles soient légères.

VII

« Supposons, continua-t-elle, que l'on mît de côté toutes les miennes, mes fautes, jusqu'à la fin de l'année prochaine; combien cela en ferait-il? — Beaucoup! — Tu dis beaucoup? Je sais mon compte mieux que toi. — On m'enverrait bien sûr en pénitence quand le jour de la rétribution serait venu! Ou bien, voyons, supposons encore qu'on me prive d'un dîner par chaque faute! L'époque fatale arrivée, il me faudrait me passer de cinquante dîners à la file tout au moins. Ah bah! j'aimerais peut-être encore mieux cela que d'être condamnée à les manger tous le même jour! Mais je préférerais, je l'avoue, n'avoir pas mérité d'être punie du tout. Ce n'est pas gai d'avoir à se dire qu'on a été si souvent coupable! »

Après quelques minutes de réflexions motivées sur l'examen qu'elle faisait sans doute de son passé, Mlle Lucile reprit :

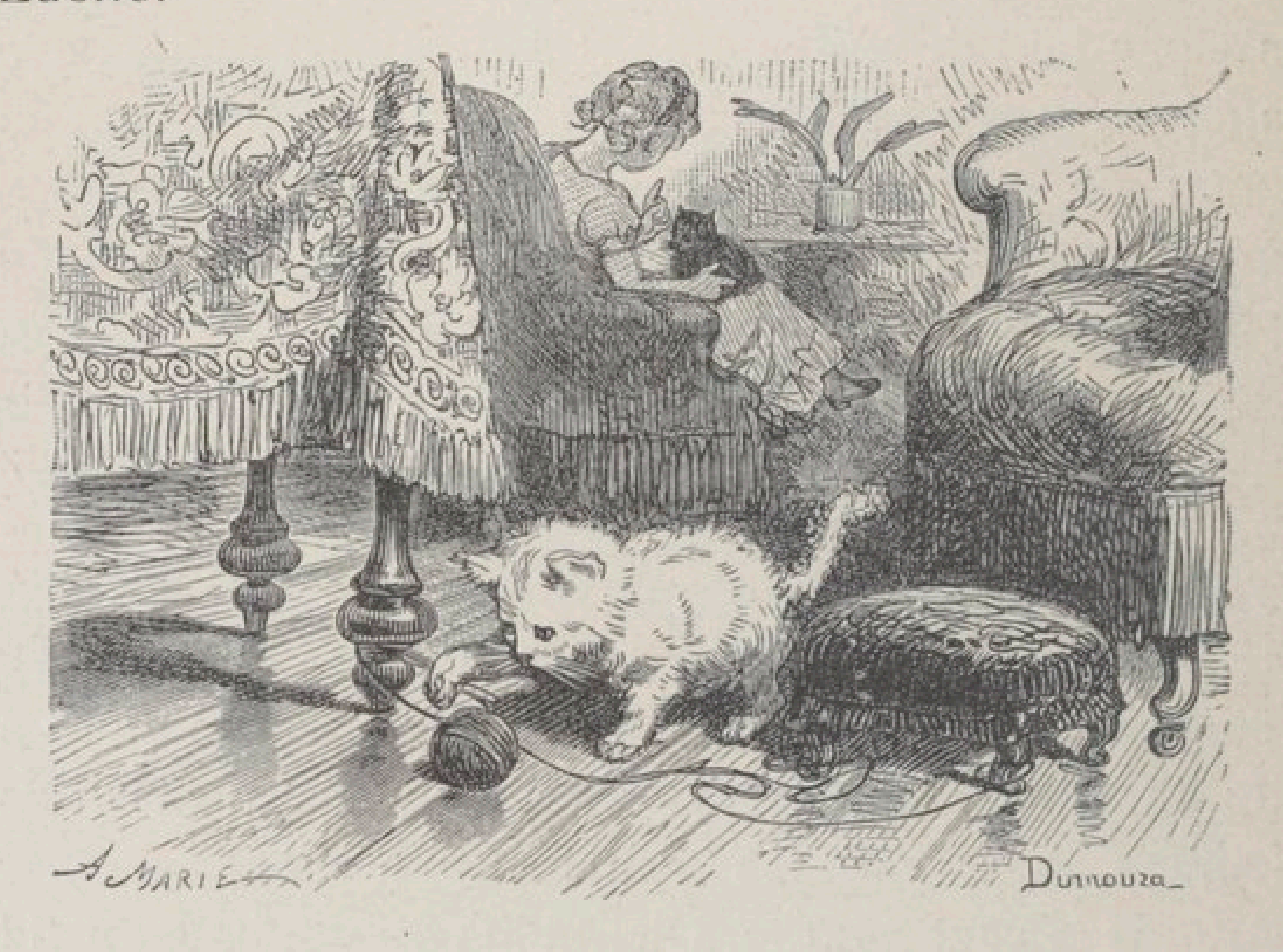
« Entends-tu la neige tomber sur les vitres, mon

petit Négro? N'est-ce pas qu'on dirait qu'elle les caresse plutôt qu'elle ne les frappe, tant elle fait peu de bruit en s'en approchant? Elle a peur de les casser sans doute, et c'est très bien à elle. La grêle n'a pas tant de précaution. La neige est douce, elle aime sans doute les champs pour leur faire un si beau couvre-pied, et les arbres puisqu'elle les emmaillote ainsi dans une bonne couverture ouatée pour que la gelée ne leur fasse pas trop de mal. Après qu'elle les a si bien accommodés, elle doit leur dire de sa voix tranquille : « Bonne nuit, dormez bien jusqu'à ce que les beaux jours reviennent! » Tu ne les as pas encore vus lorsqu'ils se réveillent au printemps et qu'ils mettent leur belle robe verte? Tu es encore trop jeune pour cela; mais ta mère a dû te dire combien ils sont joyeux alors! Les feuilles chantent et les branches se mettent à danser lorsque le vent souffle. Oh! qu'ils sont jolis en mai! Je voudrais déjà les voir reverdir! » s'écria Lucile, et elle laissa encore une fois échapper sa laine pour battre ses mains l'une contre l'autre.

VIII

Perce-Neige, dont la toilette était terminée, s'imaginant que Lucile lui envoyait cette aubaine pour le consoler d'être resté si longtemps immobile, se mit incontinent à la poursuite de la pelote, et l'enroula avec beaucoup d'adresse autour des pieds de la table et des fauteuils. Lucile, absorbée par l'image du printemps qu'elle venait d'évoquer, ne s'aperçut pas de l'intervention inconvenante de ce nouvel auxiliaire. Elle continua de parler à Négro; confor-

tablement roulé sur les genoux de sa jeune maîtresse, le petit sybarite clignait des yeux et ronronnait approbativement sous la main distraite de Lucile.



« Les bois ont vraiment l'air trop endormis en automne, disait Mlle Lucile. D'abord ils deviennent rouges, et ça c'est très joli encore; mais, après, les feuilles sèchent et se ratatinent, elles prennent un air malheureux; puis elles tombent et le vent les emporte. Il leur donne la chasse et les fait tournoyer absolument comme toi, lorsque tu veux attraper ta queue. Ça, c'est triste! Les branches souffrent, j'en suis sûre, de se voir ainsi dépouillées; je les entends parler entre elles quand le vent mugit, et que j'écoute bien; elles se plaignent, se racontent leur chagrin. Veux-tu savoir ce qu'elles se disent? »

Négro éternua en signe d'assentiment.

« Elles se disent: « Il fait bien froid, mes sœurs, et nous sommes toutes nues! L'automne nous a enlevé

notre jolie robe d'été, et l'hiver n'est pas encore venu nous recouvrir de son manteau blanc. Les petits oiseaux ne se posent plus sur nous pour entonner leurs joyeuses chansons; leurs nids étaient si bien cachés dans notre épais feuillage! Quel plaisir nous éprouvions à les y abriter! Que nous étions heureuses de voir la jeune mère couver si patiemment ses jolis œufs mouchetés! Quels soins touchants! Quelle tendresse inépuisable! Quels cris charmants! Quels battements d'ailes lorsque la petite famille éclose de la veille était enfin au complet!

— Vous souvenez-vous, mes sœurs, du jour où ce méchant garçon a grimpé après nous pour dénicher ces pauvres petits rouges-gorges à peine couverts de plumes?

— Oui, dit l'une, je l'ai accroché par sa blouse pour l'empêcher de monter.

— Moi, reprend l'autre, je me suis enlacée à ses jambes, espérant l'arrêter en chemin.

— Et moi, ajoute une troisième, je l'ai frappé au visage pour le punir de sa mauvaise action. Pourtant, nous avons été impuissantes, et il l'a accomplie malgré nous.

— Mais moi, dit tout à coup un petit bout de branche inutile, qui n'avait encore rien dit, je me suis cassée au moment où il mettait le pied sur moi pour descendre; il est tombé sur le sol et s'est blessé grièvement. Je crois qu'il s'est repenti depuis lors; car je l'ai vu passer pendant toute une année appuyé sur des béquilles, et il nous regardait d'un air bien confus. Il n'y a pas longtemps qu'il a retrouvé l'usage de ses jambes.

— En voilà un qui ne dénichera plus les oiseaux! »

IX

« C'est vrai, cette histoire-là, entends-tu, Négro? dit sérieusement Lucile. Je le connaissais aussi, ce malheureux petit garçon; il a été bien coupable, mais il a été bien puni !

« Les branches en racontent bien d'autres, car elles sont très bavardes et n'en finissent pas lorsqu'une fois elles commencent, — surtout quand le vent les agite; — elles parlent des insectes, qu'elles n'aiment pas beaucoup parce qu'ils dévorent leurs feuilles, quelquefois leurs racines, et leur font grand mal : les chenilles, par exemple, qui deviennent de si jolis papillons. J'ai demandé une fois au bon Dieu de les faire toutes mourir; il ne m'a pas écoutée, et j'en ai été bien aise ensuite, car il paraît que les chenilles elles-mêmes ont leur utilité. Sais-tu cela, toi, Négro? ajouta-t-elle en le grattant doucement entre les deux oreilles.

« Écoute encore, si tu n'es pas trop fatigué. »

Négro, qui ne demandait pas mieux, se mit à ronronner plus fort.

« Je vais te raconter quelque chose que j'ai lu, mais qui est aussi la vérité même, attendu que les branches m'ont assuré qu'elles l'avaient vu.

« Il y avait une fois deux beaux merles; le mâle avait le tour du bec jaune comme de l'or, les ailes et le reste du corps noirs et brillants comme de la soie. C'étaient le mari et la femme. Ils s'aimaient tendrement et ne se querellaient jamais. Quand vinrent les premiers beaux jours, ils se bâtirent un joli nid bien douillet et bien chaud pour y élever en paix leur petite famille.

« La merlette, comme c'était son devoir, couvait assidûment ses œufs, et son mari prenait sa place de temps en temps pour qu'elle pût aller se dégourdir les pattes. Les petits finirent par éclore; mais, comme ils étaient encore tout nus, la mère continuait à coucher sur eux pour les préserver du froid. Le père se levait à trois heures du matin et courait de tous côtés pour chercher des baies, des graines, des insectes, qu'il rapportait à la maison. Puis, lorsque la mère et les enfants étaient rassasiés, il se posait non loin d'eux sur une branche et leur chantait ses plus beaux airs pour les amuser. En parlant de cela, Négro, je dois te dire que je l'ai entendu siffler bien des fois, et il répétait à chaque instant : « Pommes de reinette! pommes de reinette! » Sans doute qu'il promettait de leur en rapporter s'ils étaient sages. »

X

Lucile continua : « Un jour que le jeune papa merle était resté dehors un peu plus longtemps que de coutume, non parce qu'il avait flâné, ce qui ne lui arrivait jamais, mais parce qu'il n'avait pas été heureux dans ses chasses, il entendit, en approchant de l'arbre où il demeurait, un grand battement d'ailes, des cris de colère et même de désespoir. Les branches s'agitaient et s'entrechoquaient avec un bruit sinistre. Il se précipita! La merlette était aux prises avec un chat sauvage qui s'efforçait de saisir les pauvres petits, aussi impuissants à se défendre qu'à s'envoler. La mère, posée sur le bord du nid, déployait un courage étonnant! Elle essayait d'effrayer son ennemi par ses cris menaçants et lui piquait la face

de grands coups de bec. Mais la lutte était trop inégale, la victoire allait rester au plus fort. Heureusement le père arriva. Voyant ce qui se passait, il ne calcula pas le danger, sauta hardiment sur la tête du pirate et l'aveugla de coups de bec si furibonds qu'il le força à la retraite. Il connaissait son affaire et visait aux yeux, le seul endroit vulnérable de son adversaire.

« C'est joli, cela. Négro, n'est-ce pas? Ce papa merle était un brave. Avoue que c'était bien mal de la part de ce vilain chat sauvage de vouloir dévorer ces pauvres petits merles! Ce n'est pas un bon petit chat civilisé comme toi qui ferait une action pareille. Promets-moi, Négro, que tu ne mangeras jamais d'oiseaux! » ajouta la petite en lui chatouillant le nez d'un brin de laine. Cette action empêcha Négro de faire la promesse qu'on exigeait de lui, et il se mit, de plus, à jouer des pattes d'une manière si fantastique et avec de si drôles de mines que Lucile se prit à rire aux grands éclats.

XI

« Sais-tu parler anglais? lui demanda-t-elle tout à coup. — Non? — Allons, ne mens pas, car c'est très laid. J'ai bien vu que tu nous écoutais sérieusement, hier, pendant que nous prenions notre leçon; on voyait que tu comprenais, et quand la maîtresse m'a fait avancer la langue pour prononcer le *th*, tu as montré le bout de la tienne et tu as dis : « Miss! » très distinctement, à preuve que j'ai ri et qu'on m'a grondée.

« Supposons, mon chéri... » Lucile aimait beau-

coup à supposer; elle avait fait une fois une peur atroce à sa nourrice en lui criant de toutes ses forces dans l'oreille : « Ma bonne, prends garde! Je suis une hyène affamée et toi une côtelette! » Elle avait eu la veille une discussion avec sa sœur, qui était la précision en personne, parce qu'elle lui avait dit : « Supposons que tu es un sucre de pommes vivant; j'essayerai de te manger; tu te sauveras dans le jardin, je courrai après toi, je te rattraperai et je croquerai le bout de ton nez, qui repoussera toujours.

— Non! non! ça ne repousserait pas, s'était écriée la petite Suzanne. Les nez, même ceux en sucre, ça n'est pas comme les cheveux; bien sûr, ça ne repousse pas. »



« Supposons, disait-elle donc à Négro, supposons que tu es ma tante Barbara. Attends, je vais te coiffer comme elle! » Et Lucile roula son mouchoir de poche en fanchon autour de la tête du petit chat, qui se prêta d'assez bonne grâce à la céré-

monie. « Si tu pouvais seulement rester assis comme cela, les bras croisés, et prendre un air sévère, je t'assure que tu lui ressemblerais beaucoup. Ses moustaches sont plus longues que les tiennes; mais c'est égal, c'est bien ça tout de même. Allons, Négro, essaye de te bien tenir, mon chéri, sois gentil! Fais-moi ce plaisir-là. »

XII

Négro, resté sourd à ces supplications, échappa aux mains de Lucile, qui, voulant le retenir, roula avec lui au bas du fauteuil. Elle aperçut alors la jolie toile d'araignée que M. Perce-Neige avait fabriquée avec sa laine pendant qu'elle donnait une leçon de maintien au petit frère.

« Voilà de bel ouvrage! s'écria-t-elle levant les bras au ciel d'un air consterné. On n'a jamais fini avec ces petits chats-là; il faudrait avoir constamment les yeux sur eux. Si l'on cesse un instant de les surveiller, on est sûr qu'ils font quelque chose de mal! »

Lucile ne s'apercevait pas qu'elle passait condamnation sur elle-même. Sa maman avait eu confiance en elle, elle l'avait laissée seule avec une bien petite tâche et bien facile, et vous voyez ce qu'elle avait fait jusque-là de cette heure de solitude pendant laquelle on ne la surveillait pas.

XIII

« Venez! s'écria-t-elle tout à coup, en s'adressant à la famille de chats tout entière; nous allons jouer à l'école. Dinah sera Mme Pince-sans-rire; il lui faut

des lunettes! » Lucile prit des ciseaux et se mit à découper dans du papier une magnifique paire de besicles qu'elle fixa, à l'aide de deux bouts de laine, autour des yeux de la chatte. Mais Dinah, qui n'avait pas besoin de lunettes pour voir clair, fit glisser d'un coup de patte les besicles, qui lui restèrent autour du cou comme une collerette. « N'importe, dit Lucile; assieds-toi là et fais lire Perce-Neige, pendant que je donnerai une leçon d'écriture à Négro. » L'installation ne marcha pas toute seule; elle fut compliquée d'incidents si variés et si imprévus que Lucile, un peu découragée de l'inutilité de ses efforts pour ramener une apparence d'ordre et de décence dans la classe, finit par consentir à ce que Mme Pince-sans-rire, oublieuse de toute dignité et de tout décorum, donnât la leçon de lecture par terre à son élève. Quant à elle, elle prit Négro et se mit en devoir de lui donner sa leçon d'écriture.

XIV

Elle disposa tout ce qu'il fallait sur la table : le cahier, la plume et l'encre. Elle avait malheureusement affaire à un écolier fort indocile, et elle fut bientôt obligée de jeter la plume en désespoir de cause. Cependant elle n'abandonna pas la partie; s'emparant de la petite patte de maître Négro et la lui trempant dans l'encrier, elle essaya de lui faire écrire son nom sur le cahier (son propre cahier de dictée, par parenthèse). Cela allait bien et elle était assez contente, lorsqu'un mouvement désordonné de l'élève renversa l'encrier. Tout le contenu se répandit immédiatement sur le cahier et de là sur le

tapis de table, puis enfin sur la robe de Mlle Lucile. Jugez de sa consternation !



Elle resta un instant tout atterrée; mais, comme c'était une petite fille assez résolue, elle se remit bien vite, courut chercher de l'eau, une éponge, des chiffons, et se mit à éponger l'encre de son mieux, lavant, frottant les taches, et s'imaginant avoir réparé le mal « irréparable » causé à tout ce qui avait été touché par l'encre, de l'encre indélébile de Mathieu Plessis ! Mais l'encre l'est toujours, s'il faut en croire les blanchisseuses.

Que de mal on peut faire avec l'encre, quand on ne sait pas s'en servir ou qu'on s'en sert mal à propos ! Demandez aux mamans et à MM. les auteurs.

XV

Toujours est-il que Lucile, persuadée qu'elle avait fait tout ce qu'il fallait pour réparer ses torts, au lieu

de penser à son écheveau, s'était remise à jouer avec ses chats. « Vous êtes mes deux enfants, dit-elle aux petits, c'est l'heure de la promenade, nous allons sortir; venez ici que je vous chausse. » Et elle leur attacha, en guise de bottines, un morceau de chiffon à chaque patte de derrière. « J'emmènerais bien votre maman Dinah, ajouta-t-elle, mais elle a la migraine et le froid pourrait aggraver son mal. » Se baissant alors sur le parquet pour être plus près de sa jeune famille, elle prit la patte gauche de Négro d'une main, la patte droite de Perce-Neige de l'autre, et avança ainsi en sautillant et les entraînant avec elle. Je n'ai pas besoin de vous dire que les chats goûtaient fort peu cette manière de se promener; ils miaulaient piteusement et faisaient tous leurs efforts pour échapper à leur guide. Mais Lucile tenait bon : « Quels désagréables enfants! disait-elle. Peut-on pleurer comme ça dans la rue! Vous devriez avoir honte. Je vous punirai certainement en rentrant à la maison. Attention! s'écria-t-elle tout à coup, en s'apercevant seulement alors que l'eau qu'elle avait versée à profusion sur la table pour la laver avait coulé par terre et formait une rigole noirâtre sur le parquet, voici un ruisseau; prenez garde de mettre les pieds dedans! Bon! M. Perce-Neige a sali ses bottines blanches; il n'en fait jamais d'autres! Sautez, monsieur Négro, et montrez à votre nigaud de petit frère que vous êtes plus adroit que lui. »

XVI

Soit que M. Négro, à bout de patience, eût assez de cette promenade forcée; soit que Lucile le serrât

un peu trop fort dans la crainte de le laisser échapper, toujours est-il qu'il entra en pleine révolte, se laissa choir résolument sur le dos au beau milieu du ruisseau et, une fois là, il joua si bien des trois pattes qu'il avait de libre qu'il s'accrocha à la main de son bourreau et la griffa cruellement.

Lucile, toute saisie de cette violence, lâcha bien vite son favori et regarda piteusement sa main, d'où le sang coulait. « Le méchant! s'écria-t-elle en pleurant. Je ne l'aime plus ! »

Cependant, Lucile était sincère; elle sentait bien qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait. Elle avait conscience qu'elle avait tourmenté outre mesure ses amis Négro et Perce-Neige. Sa colère contre Négro lui-même ne fut pas de longue durée, et, son bon naturel reprenant le dessus, elle lui pardonna ses représailles et, se baissant, elle alla jusqu'à le caresser pour opérer une réconciliation.

M. Négro était évidemment de très mauvaise humeur. Il nettoyait sa belle robe de velours, qui s'était mouillée et salie dans le ruisseau, et ne répondit pas aux avances de sa jeune maîtresse.

« Fi ! que c'est vilain de bouder ! lui dit-elle en le portant devant la glace. Regardez comme vous avez l'air maussade et comme vous êtes laid ! Si vous n'êtes pas sage, tout de suite, je vous fais passer de l'autre côté et je vous enferme dans la chambre du miroir. Seriez-vous content d'être en prison là-dedans tout seul ? Qu'est-ce qui vous donnerait du lait, hein, petit gourmand, si vous restiez brouillé avec votre amie Lucile?

« Je vous conseille de faire le renchéri ! Est-ce que je vous ai égratigné, moi ? Est-ce que j'ai fait couler

votre sang? Allons, avouez que je suis encore bien bonne de ne pas vous garder rancune. »



XVII

Et comme elle tenait Négro à distance : « Tenez, lui dit-elle, faites la révérence à Mme la Pendule. Savez-vous qu'elle est vivante? Savez-vous seulement qu'elle respire? Écoutez comme son cœur bat. »

La pendule partit d'un petit éclat de rire sec comme le bruit que font toutes les horloges quelques minutes avant de sonner. « Écoutez, reprit Lucile, elle va parler. Je suis sûre qu'elle va vous gronder, car vous vous êtes très mal conduit ce matin, monsieur Négro.

— Certainement que je suis vivante, répondit tout à coup une petite voix saccadée qui sortait de la pendule.

— Ah! fit Lucile sans trop s'étonner, j'en suis bien aise, car j'ai beaucoup de choses à vous deman-

der. Je voudrais bien savoir, par exemple, si vous ne vous ennuyez pas trop de faire tic tac comme un moulin du matin au soir et du soir au matin ?

— Certainement non, mademoiselle, car c'est ma besogne, et je m'en acquitte avec plaisir.

— Eh bien, moi, vous m'ennuyez très souvent! reprit naïvement Lucile. Il n'y a pas moyen d'oublier les heures de leçon avec vous; il me semble que vous répétez toute la journée : « Tra-vail-lez ! tra-vail-lez ! » C'est insupportable ! Et puis, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi vous courez la poste pendant la récréation, tandis que vous ne finissez pas d'arriver à la fin des heures d'études ? »

La pendule ne répondit pas et se mit à sonner. Les dernières vibrations du timbre résonnaient encore qu'elle reprit sentencieusement.

« L'exactitude avant tout, mademoiselle Lucile : le plaisir de votre conversation ne pouvait me faire négliger mon devoir. A présent, je suis à vous pour une demi-heure, d'autant plus que je pourrai causer tout en faisant ma besogne. J'ai pour principe qu'on ne doit jamais faire deux choses à la fois si la moins importante doit nuire à l'accomplissement de l'autre. Je voyais tout à l'heure une petite fille qui ne me ressemble guère sous ce rapport; elle bavardait avec son chat au lieu de dévider son écheveau de laine; mais, comme elle ne pouvait dire une parole sans lever le nez en l'air, son travail n'avançait pas du tout.

— Bon ! pensa Lucile; il ne manquait plus que cela ! Voici qu'elle me critique, à présent !

« Madame, dit-elle vivement pour couper court à

ce sermon, seriez-vous assez bonne pour m'expliquer comment...

— Oui, oui, je sais, interrompit la pendule, j'ai entendu votre question. Vous désirez savoir pourquoi les heures d'étude sont plus longues que les heures de récréation. Vous m'intéressez, petite, car je vous ai vue naître. Je veux bien vous indiquer le moyen de trouver les unes aussi courtes que les autres. C'est un secret que peu d'enfants connaissent; je vous ferai part de ma recette si vous me promettez de vous en servir. »

XVIII

Lucile fit un signe d'assentiment, et la pendule continua :

« Vous jouez de tout votre cœur et je vous approuve; le jeu est agréable et sain après qu'on a travaillé. Eh bien, essayez d'apporter à vous acquitter de vos devoirs l'ardeur que vous mettez à faire une partie de volants; ne regardez pas à chaque instant de mon côté pour voir si j'avance, ce qui est un très mauvais moyen de faire passer le temps. Tâchez d'oublier que j'existe, et vous serez toute surprise de m'entendre sonner. Ne vous dites pas : « L'ennuyeuse leçon ! Qu'elle est difficile; je n'en viendrai jamais à bout ! » Ne jetez pas votre livre, ou votre ourlet, ou votre écheveau, pour courir après Perce-Neige; mais appliquez-vous de toutes vos forces à ce que vous faites, travail aussi bien que jeu, et vous verrez qu'aucune heure du jour ne vous paraîtra longue ou ennuyeuse.

— Madame, dit Lucile, pour tâcher de détourner

la conversation sur un sujet moins personnel, est-ce que vous n'êtes pas fatiguée de rester toujours à la même place et de ne jamais parler ?

— Pas le moins du monde, répondit la pendule, j'accomplis rigoureusement mon devoir, et cela me procure un très grand plaisir, je vous assure. D'ailleurs, je ne suis pas sans distractions; je vois et j'entends tout ce qui se passe autour de moi; non pas que je sois curieuse, je voudrais même souvent être sourde et aveugle, car il est des choses qui me font beaucoup de peine à entendre ou à voir. J'ai assisté, ce matin, par exemple, à une leçon de lecture donnée à certain petit chat, qui n'en profitera pas plus que son frère de la leçon d'écriture qu'une petite étourdie s'obstinait à leur donner. J'ai pu voir de grosses taches d'encre gâter le tapis de votre maman et le cahier de dictées de votre maîtresse. »

Lucile jeta un coup d'œil vers la table qui était vraiment en piteux état et rougit jusque dans les cheveux.

XIX

« Ces choses ne me regardent pas et elles devraient m'être indifférentes; mais que voulez-vous? ce qui n'est pas régulier ne peut que choquer une pendule. Si je voulais me plaindre pour mon compte, les sujets ne me manqueraient pas. Ainsi je ne puis pas souffrir que des enfants me touchent. Une pendule n'est pas un joujou; leurs mains ignorantes et maladroites me font un mal extrême. Si je n'étais pas discrète, je pourrais vous apprendre qu'ils ne se

gênent pas pour arrêter mon balancier. Ils s'imaginent sottement éloigner par là l'heure de l'étude. J'en ai senti plus d'un, par contre, pousser sournoisement mes aiguilles pour avancer l'heure de la récréation. Il y a une petite fille, dans cette maison même, qui a la rage de vouloir me remonter : comme elle n'y entend rien, elle a deux fois déjà cassé mon grand ressort. Cela, c'est de la cruauté, car une pendule dont le grand ressort est cassé, c'est une pendule morte, jusqu'à ce que, après des opérations très douloureuses, l'horloger, qui n'est autre que le médecin des pendules, l'ait ressuscitée. En outre, si j'étais moins connue, ma réputation aurait souffert de toutes ces atteintes ; mais on a trop d'estime pour ma régularité et ma bonne conduite pour mettre sur mon compte les méfaits dont les autres se rendent coupables. En agissant ainsi, les enfants ne réussissent jamais qu'à se faire punir, et j'ai encore la faiblesse de m'en affliger. Cependant, à qui la faute ? Ces punitions, si sévères qu'elles soient, ne sont que trop motivées.

« Un dernier avis, petite, avant de terminer : vous parlez trop, parlez moins ; les bavards disent forcément beaucoup de sottises. Écoutez et réfléchissez davantage ; c'est en écoutant et non en bavardant qu'on s'instruit. »

XX

« Ouf ! fit Lucile, voyant que la pendule, comme épuisée par cette longue tirade, restait définitivement muette ; c'est égal, je n'y toucherai plus jamais à la pendule ; elle sait tout, je le vois bien... »

Elle aperçut tout à coup la lorgnette de son papa, laissée imprudemment par lui sur la cheminée. Oubliant soudain ses bonnes résolutions et les défenses que son père lui avait faites de jamais porter la main en son absence sur cet objet fragile, elle la retira de l'étui, l'ouvrit, la ferma, l'allongea, la raccourcit, la mit successivement à tous les foyers; puis, sans abandonner Négro, qu'elle tenait toujours sous son bras, remonta avec lui sur son fauteuil. Une idée folle lui traversant la tête, elle fit asseoir le petit chat sur sa queue et, lui mettant la lorgnette entre les pattes de devant, elle lui appliqua les verres sur les yeux pour le forcer à regarder à travers.



« Vois, lui dit-elle, comme tout est petit et éloigné par ce bout-là, Négro, et comme tout est gros et rapproché, au contraire, par ce bout-ci. Maman accuse les lorgnettes de tromper toujours. Elles font tout ce qu'on regarde trop petit ou trop gros, trop proche

ou trop éloigné. Avec elles, on n'a jamais la juste mesure, la vraie vue des choses. Je l'ai entendue l'autre jour qui disait à ma sœur : « Écoute bien, Suzanne; il faut tâcher de voir les choses comme elles sont réellement, ni plus grosses, ni plus petites. Il ne faut faire ni une montagne d'une souris, ni une souris d'une montagne. »

XXI

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ce mot « souris » que Négro, emporté par l'instinct, s'agita violemment dans l'intention évidente de partir pour la chasse aux souris. Son geste fut si brusque que la lorgnette échappa aux mains de la petite fille, tomba sur le parquet et s'y brisa. Les verres, sortis de leurs rainures, roulèrent de côté et d'autre, comme de petites roues de voitures détachées de leur essieu. Lucile, affolée, dégringola du fauteuil et se mit à leur poursuite ; mais la mère chatte et ses deux enfants, désireux sans doute de lui venir en aide, avaient entrepris, eux aussi, de rattraper tous ces petits cerceaux brillants qui couraient dans la chambre. Au lieu de les arrêter dans leur course, leurs petites pattes accéléraient leur mouvement et les lançaient sous tous les meubles. Ils ne s'étaient jamais tant amusés. Quant à Lucile, elle ne s'amusait pas du tout. Elle ne put venir à bout de réunir les morceaux épars de la lorgnette; l'un s'était caché derrière le piano, l'autre sous le pied d'une table et un troisième dans les cendres du foyer. Jugeant, avec raison, qu'elle s'acquitterait mieux de la besogne toute seule, elle enferma les chats trop officieux dans un cabinet, et, se mettant à

quatre pattes, elle finit par rentrer en possession des différentes parties de la malheureuse lorgnette. Hélas! hélas! plusieurs des verres étaient ébréchés ou même cassés, et le canon, qui était d'ivoire, avait une grande fêlure d'un bout à l'autre! Que dirait son père, et comment réparer le mal? Une mauvaise pensée traversa la tête de Lucile. « Je vais remettre tout cela sur la cheminée, pensa-t-elle, et je dirai que ce n'est pas moi. » Tout à coup, une petite voix qui semblait sortir de la lorgnette, mais qui n'était autre que celle de la conscience bourrelée de la coupable, lui dit :

« La désobéissance est une faute grave, sans doute; mais le mensonge et la dissimulation sont bien plus haïssables. Repens-toi, avoue ta faute, et tâche de te corriger. »

La mère et la sœur de Lucile rentraient en ce moment de la promenade; la petite fille alla délivrer les prisonniers du cabinet, prit Négro sous un bras et Perce-Neige sous l'autre, puis, les morceaux de la lorgnette à la main et Dinah sur les talons, elle se dirigea résolument vers la chambre de sa mère et confessa humblement et sincèrement toutes les fautes de la matinée.

XXII

Elle fut punie, comme elle s'y attendait et comme elle savait bien l'avoir mérité; le bonhomme Noël se garda bien de mettre quoi que ce soit, cette année-là, dans ses bottines, mais elle était en voie de regagner, par sa franchise et son repentir, la confiance de ses parents, qu'elle eût à jamais perdue sans cela.

« Vois-tu, maman, lui dit-elle en pleurant, c'est bien malheureux, mais je crois bien que je ne suis pas encore assez sage pour rester seule pendant si longtemps. Je ne suis pas méchante au fond, je ne pense pas de mauvaises choses, mais j'en fais par étourderie. Je veux me corriger et je me corrigerai ; mais ne me gâte plus, sois bien sévère pour moi. Je ne veux pas être une petite fille capable de faire si souvent de la peine à une si bonne maman que toi. »

C'était bien parler, et bien parler, on l'a vu, n'est pas ce qui manquait à Lucile. Heureusement qu'à partir de ce jour, faisant un grand effort sur elle-même, elle en vint à savoir bien agir. Aujourd'hui, c'est une bonne fille tout à fait, qui ne donne que de bons exemples à sa petite sœur Suzanne. Ses écheveaux sont toujours dévidés ; elle ne joue avec ses chats que quand toutes ses tâches sont faites et parfaites.

L'ŒUVRE ET L'OUVRIER

« La terre est ingrate, disait un jour un citadin à un laboureur : pourquoi la laboures-tu ? Tu l'arroses de tes sueurs, mais elle n'aura pas plus tôt fructifié qu'elle oubliera la main qui l'aura rendue féconde.

— Qu'importe, répondit le sage laboureur, si celui qui sème est oublié ? Ce qui importe, c'est que, le germe confié par lui à la terre ayant levé, la moisson mûrisse pour ceux qui auront faim. L'homme en tout n'est que l'instrument. C'est le sillon ense-

mencé qui donne la récolte. Celui qui sème le bon grain, que ce soit par la parole ou autrement, que ce soit les âmes qu'il ensemence ou la terre, si la parole reste, si son grain a levé, il importe peu qu'il soit ou non ignoré; l'auteur, l'ouvrier n'est rien : c'est l'œuvre qui est tout. »

* * *

Quand tu ressens un secret plaisir à trouver ton prochain en faute, tu n'es pas meilleur que lui.

C'EST UNE BONNE BÊTE

Je trouvai un jour un de mes petits amis tout en larmes.

Cinq ou six petites filles, des amies de sa grande sœur, une demoiselle de bientôt onze ans, il n'en avait que sept, étaient venues la voir. Lucie était en train de lire à son petit frère l'*Histoire du Chemin glissant*, qui l'amusait beaucoup. La lecture avait été interrompue. Les demoiselles s'étaient mises à jouer à des jeux très difficiles; mon gros Charles, qui ne connaissait pas tous ces jeux-là, n'avait pas réussi à y faire sa partie, et Mlle Lucie venait de lui dire : « Va jouer tout seul; tu n'es qu'une bonne bête, on ne peut rien faire de toi dans les jeux. »

Le cœur de Charles était sous le coup de ce gros mot. J'essayai en vain de le consoler :

« Non, non, disait-il, c'est fini, je suis une bonne bête! Ça veut dire que je suis bête. Lucie a dit : bonne, pour ne pas dire : bête tout seul; et elle ne l'aurait pas dit si ça n'était pas vrai. Lucie est une petite fille de beaucoup d'esprit, tout le monde le trouve, mais elle n'est pas méchante. Quand nous ne sommes que nous deux, elle m'aime bien et, quoique je sois bête, elle s'amuse tout de même avec moi; mais, vois-tu, quand ses amies viennent, elle est fâchée que je sois bête; alors personne ne joue avec moi. Ah! ah! ah! hi! hi! hi! » Et il éclata en sanglots.

« Lucie est tout ce que tu voudras, lui dis-je; elle a peut-être beaucoup d'esprit... »

Charles m'interrompit : « Tu l'as dit toi-même un jour à ma maman. Alors elle peut savoir si les autres sont bêtes.

— Je ne dis pas non, mais elle peut se tromper. Ainsi elle voudrait n'être jamais méchante; mais elle l'est quelquefois, et je t'assure, mon gros Charlot : 1° qu'elle n'a pas toujours d'esprit; et 2° que, parce qu'elle n'est pas patiente, elle n'est pas toujours bonne. Elle vient de prouver ces deux choses-là avec toi tout à l'heure.

— Oh non! oh non! s'écria Charlot, prenant subitement la défense de sa sœur. Lucie n'est jamais méchante. Elle a raison; mais moi, je suis bête...

— Mais, lui dis-je, si tu faisais, un jour, pleurer Lucie sans qu'elle ait rien fait pour te faire de la peine, est-ce que tu trouverais ce jour-là que tu as de l'esprit et que tu es bon?

— Non, me répondit-il en essayant de se moucher, car il pleurait toujours, non. Il faudrait être

bien méchant pour faire pleurer Lucie, et bête aussi.

— C'est pourtant ce qu'elle a été en te faisant pleurer, toi. Car enfin, en ne sachant pas les jeux de ses petites amies, qui n'étaient peut-être pas très clairs...

— Oh! ils n'étaient pas clairs du tout; même j'ai vu qu'elles ne pouvaient pas seulement s'y reconnaître.

— Eh bien, en ne sachant pas leurs jeux, dans lesquels elles s'embrouillaient les premières, tu ne voulais pas lui faire de chagrin?

— Non, bien sûr.

— Elle a donc eu tort de t'en faire à toi. »

Le pauvre Charles n'était pas encore avocat. A bout d'arguments, il se taisait.

Cependant, ramenée par son bon cœur, et se reprochant sans doute sa vivacité envers son bon petit frère, son compagnon de jeux de tous les jours et de tous les instants, Lucie avait quitté pour un instant la chambre d'à côté et ses amies, et déjà elle était derrière moi. Elle avait tout entendu.

C'est une très honnête petite fille que ma filleule Lucie, et très franche.

« Parrain a raison, dit-elle en se montrant tout à coup à son petit frère et en l'aidant à essuyer la trace de ses larmes. C'est moi qui ai été méchante, mon Charlot; et bête aussi, et pas toi. Tu m'as défendue quand je venais de te faire de la peine; tu as bien plus d'esprit et de bon cœur que moi.

— Oh! non, oh! non, disait le bon Charles réconforté, oh! non, Lucie, c'est moi qui suis bête d'avoir pas compris les jeux et méchant d'avoir pleuré.

— Est-il assez bon, mon Charlot ! » me dit Lucie en l'embrassant comme une bonne petite maman qu'elle était; et, le tenant par le cou, elle lui fit une douce violence et le ramena ravi dans la chambre où l'on jouait.

La vérité est que ni l'un ni l'autre de mes petits amis n'était bête, qu'ils étaient bons tous les deux ; mais que Mlle Lucie est une petite personne un peu vive et bien trop prompte en ses propos.

Je crois qu'il n'est personne qui ne soit plus ou moins destiné dans sa vie à s'entendre dire par quelque ami en veine de franchise qu'il est bête. C'est un mot qui peut se dire de mille façons, aimables ou non, dont peut-être aucune n'est très bonne, mais qu'on justifierait bien vite si on avait la sottise de s'en fâcher. Je dirai plus : il faudrait qu'on le fût pour tout de bon pour ne pas sentir, et souvent, qu'on mériterait qu'il vous fût appliqué, et je ne sais pas s'il est un être au monde assez dénué d'esprit pour ne pas se l'être jamais dit à lui-même.

Il en résulte que ce mot devrait de bonne foi ne jamais être pris pour une grosse injure. C'est un mot désobligeant dans la bouche d'une personne avec qui l'on n'est pas dans des rapports de bonne affection, sans doute, mais je ne me ferai de querelle avec personne en affirmant que s'armer en guerre contre quelqu'un qui vous aurait trouvé plus bête que lui ne serait pas un moyen infaillible de prouver, soit à lui, soit à tous, le contraire.

Entre deux interlocuteurs, celui qui est bête est souvent celui qui ne sait pas donner à l'autre l'esprit de le comprendre, c'est-à-dire qu'il lui a mal

expliqué ce qu'il voulait lui faire entendre, et l'impatience de s'être mal exprimé se traduit alors par le mot « bête », qui naturellement n'éclaircit rien et se retourne du côté du moins patient des deux.

Je tombe d'accord qu'on se sert trop facilement, entre frères et sœurs, de ce vilain mot, dont le moindre tort dans le plus aimable discours, dicté par la meilleure des intentions, est d'être toujours un mot de trop.

Ces mots-là ne sont pas des raisons. Ils ne remédient à rien et concluent au plus mal dans une discussion. Ils irritent ou chagrinent les susceptibles, et quelquefois ils laissent un sentiment de dépit ou de rancune, et ont, en tous cas, l'inconvénient de ne pouvoir jamais faire de bien.

Il est donc bon de l'exclure de son vocabulaire, avec tous, mais surtout, qu'on ne l'oublie pas, avec ceux vis-à-vis desquels il pourrait paraître juste. Car, pour ceux-là, il n'est pas seulement désobligeant : il est cruel. Reprocher une infirmité morale ou une infirmité physique à quelqu'un n'est plus une étourderie, c'est une méchanceté.

De toutes les façons de mal appliquer le mot bête, qu'il est aussi bon d'infliger aux choses qui le méritent qu'il est mauvais de l'appliquer aux gens, qu'ils le méritent ou non, la pire, celle qui me paraît le plus injustifiable, c'est celle qu'avait choisie ma petite Lucie à l'égard du petit Charles en lui disant : « Tu n'es qu'une bonne bête. »

S'il est deux mots qui ne devraient jamais être accolés, ce sont ces deux-là. Ils sont incompatibles et, comme on dit, ils jurent d'être réunis. Car, enfin, la bonté ne peut pas s'allier avec la bêtise. Si tu es

bon, c'est que ton cœur, ta raison ont su faire un choix intelligent entre la bonne et la mauvaise voie, entre le bien et le mal; c'est que ta conscience voit clair, qu'elle sait faire acte de jugement et de discernement. Donc tu n'es pas bête. Fusses-tu peu habile à montrer, à faire voir tes qualités, sitôt que tu es bon, non, mon enfant, tu n'es pas bête, et de ceci, sois-en bien sûr. Il n'y a d'absolument bête que le méchant : excellât-il à cacher sous des apparences d'esprit sa méchanceté, le méchant est bête. Car, enfin, c'est être bête que de manquer de goût, de bon sens, de justesse d'esprit, de cœur, que de préférer ce qui ne vaut rien, le mal, à ce qui est bon, le bien.

« Heureux les simples d'esprit. » Je ne sais pas de meilleure et de plus belle parole. Dieu lui-même dit par elle au bon : « Quand bien même tu aurais été méconnu sur la terre, justice te sera rendue dans le ciel. » Dieu sait ce qu'il faut de qualités aux simples d'esprit pour demeurer bons en dépit de leur faiblesse apparente. Les qualités dont se compose la bonté l'emportent devant sa justice sur toutes les autres.

Je me résume : il n'y a rien de moins bête que la bonté; il n'y a rien de plus bête que la méchanceté.

LA DISTRACTION ET SAINT BERNARD

Dans un de ces voyages apostoliques que saint Bernard faisait toujours à cheval, il fit la rencontre d'un voyageur qui suivait à pied la même route que lui. Ils cheminèrent longtemps ensemble sans se parler, le voyageur se contentant d'admirer, en silence, et avec un air d'envie qu'il ne prenait pas la peine de cacher, le cheval que montait saint Bernard.

Puis, tout à coup, et comme n'y pouvant plus tenir, il s'écria :

« Quel cheval vous montez là, monsieur le cavalier, et comme il est bien harnaché! Voudriez-vous le vendre?

— Non, répondit saint Bernard; il est le fidèle compagnon de mes courses les plus lointaines; je ne songe pas à m'en séparer. »

La conversation n'en resta pas là, et on vint à parler de choses et d'autres.

Saint Bernard, qui avait un grand fond d'humilité et qui s'accusait volontiers du mal qu'il faisait, même involontairement, raconta au voyageur qu'il avait un grand défaut dont il ne pouvait se corriger : c'était d'avoir d'invincibles distractions dans ses prières; il demandait toujours à Dieu de permettre qu'il pût laisser ses distractions en dehors du temple où il entrait pour le prier, quitte à les reprendre en sortant, mais Dieu ne l'exauçait pas. Le voyageur, qui

ne manquait pas d'assurance, l'interrompit et lui dit :

« Eh bien, moi, je n'ai jamais de distractions en priant, et je défie qu'on me prenne en défaut à ce sujet.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là? lui demanda saint Bernard avec un sourire d'incrédulité. Voulez-vous que nous fassions un pari et que mon cheval, que vous semblez admirer, soit l'enjeu de ce pari?

— Tope là, j'y consens, dit le voyageur.

— Je parie donc, dit saint Bernard, qu'avant d'avoir fini votre *Pater noster*, que vous allez dire à haute voix, vous aurez une distraction. Commencez-le. »

Le voyageur commença la prière avec une assurance qui semblait prouver qu'il se croyait déjà possesseur d'une si belle bête :

« *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie...* » (S'interrompant et se tournant vers saint Bernard :)

« Monsieur le cavalier, est-ce que j'aurai la bride avec? ... »

L'orgueilleux était puni et saint Bernard garda son cheval.

LE SULTAN DE TANGUIK

ET LE NEZ D'ALI LE MENDIANT

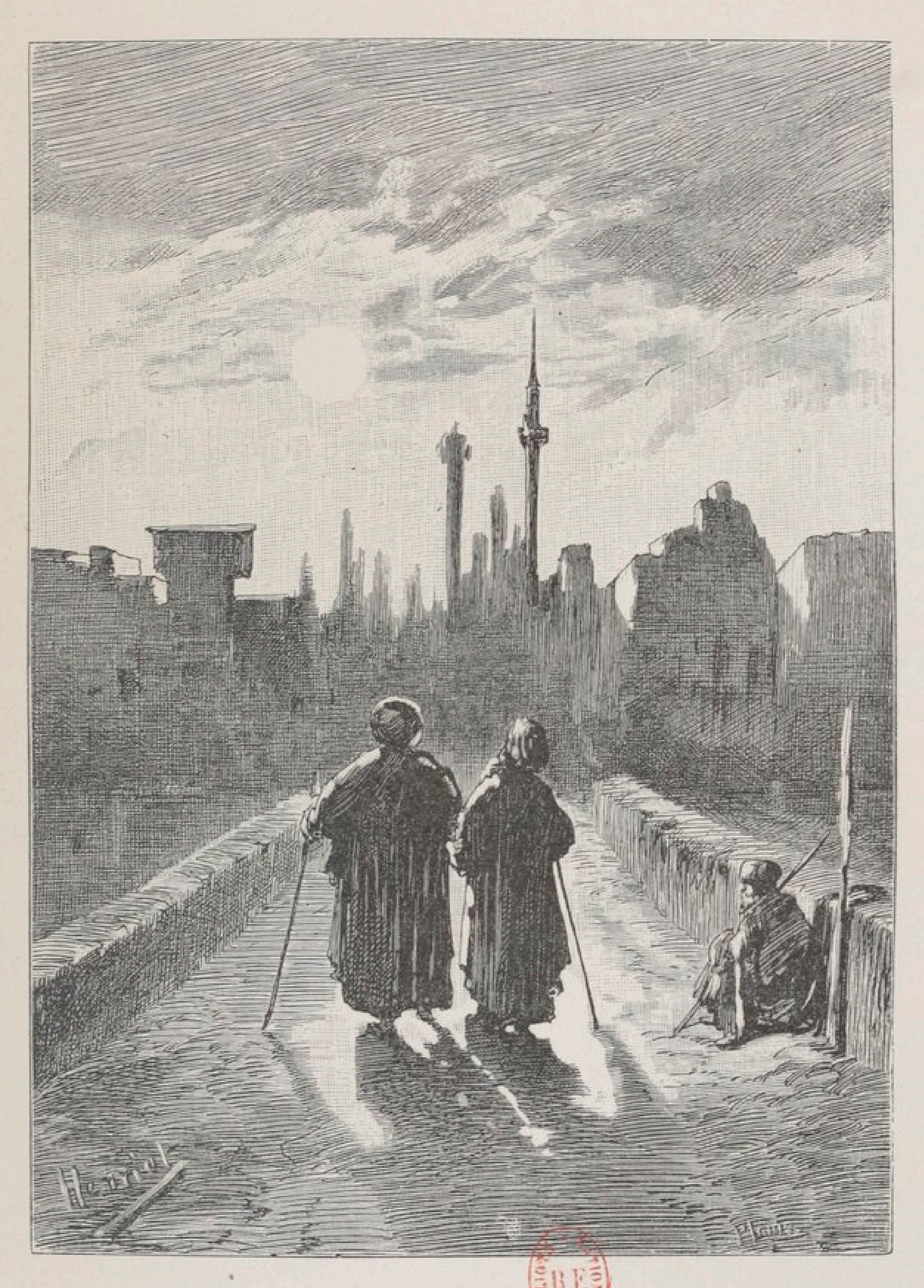


I

Le sultan de Tanguik pouvait passer pour un bon prince. Monarque absolu, ayant droit de vie et de mort sur chacun de ses sujets, ce n'était que de loin en loin qu'il en faisait bâtonner quelques douzaines ; encore lui fallait-il pour motiver cet accès d'humeur quelque raison grave : une digestion mal faite, une mauvaise nuit, un pli de rose dans son existence.

Les gens profonds de son empire en avaient conclu que, s'il avait été élevé comme le premier venu, c'est-à-dire loin du trône et des flatteurs de sa toute-puissance, il n'eût pas été pire qu'un autre.

La vérité est que ce grand prince avait parfois des



UN JOUR CE GRAND MONARQUE APERÇUT UN PAUVRE DIABLE DE MENDIANT

caprices de bonté, et que cela suffisait à sa gloire et au bonheur de son peuple.

Le sultan de Tanguik était un arrière-cousin des fameux sultans des *Mille et une Nuits*. Il avait de leur naïveté.

C'est dire en deux mots qu'ainsi que ses aïeux, quand il était las de sa cour, il endossait un costume quelconque et s'en allait, suivi de son vizir (que ces promenades n'amusaient pas), chercher incognito des distractions dans les rues de sa capitale.

Quand il était parvenu ainsi à saisir au vol les propos en l'air de deux ou trois badauds, à jeter un regard furtif dans une ou deux boutiques et à se mêler un peu de ce qui ne le regardait pas, rien au monde n'aurait pu lui ôter de l'esprit qu'il connaissait à fond les secrets de son empire. Ces jours-là, Sidi-Bey, son préfet de police, n'avait qu'à bien se tenir. Le sultan, son maître, avait vite fait de le remettre à sa place, lui et ses rapports. Les mieux imaginés n'obtenaient de lui qu'un sourire de dédain. Il en avait toujours vu bien d'autres.

II

Un jour que ce grand monarque faisait une de ses promenades dans un des quartiers les moins favorisés de sa capitale, il aperçut un pauvre diable de mendiant qui, las de mendier sans succès, s'était laissé tomber au pied d'un mur.

Ce que faisait là le misérable n'est que trop facile à deviner. Il prenait le ciel à témoin que le cœur des pachas est plus difficile à amollir que la pierre, et ne se gênait pas pour donner à entendre que le

métier de mendiant ne vaut pas, à Tanguik, le métier de sultan.

Ce n'était pourtant pas un ennemi de la société que ce mendiant, mais la faim exaspère les plus doux. On dit qu'elle chasse les loups du bois; j'imagine que les agneaux eux-mêmes en sortiraient enragés s'ils n'y trouvaient point de pâture. Au fond, les pauvres sont surtout ennemis de leur misère.

Le bon sultan fut frappé du désespoir empreint sur les traits de ce malheureux et de l'évidente détresse que révélaient et sa maigreur et l'état pitoyable du burnous de toile décoloré qui le recouvrait.



« Voilà un de mes sujets, dit-il tout bas à son vizir, qui ne paraît pas convaincu que je sois le représentant de Mahomet sur cette terre, ou, comme disent ces chiens de chrétiens, que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, ainsi que tu essayes tous les jours de me le persuader.

— Peuh! répondit le vizir, quelque paresseux qui aime mieux mendier que travailler!

— En es-tu sûr, dit le sultan, et crois-tu que, dans un royaume aussi admirablement gouverné que le mien, il puisse se rencontrer un être assez dépourvu de fierté pour préférer la mendicité au travail?



— Si ce n'est pas un paresseux, répondit le vizir, qui ne goûtait pas le tour sérieux que prenait la conversation, c'est tout au moins un ivrogne. Ce nez rouge, au milieu de ce visage pâle, ne le montre que trop.

— Monsieur mon grand vizir, reprit le sultan, vous me disiez ce matin encore que le dernier de mes sujets ne se permettait jamais d'ouvrir la bouche, si ce n'est pour bénir le ciel de lui avoir donné un monarque tel que moi, et vous ne prétendez pas, je suppose, que les lamentations de ce mendiant puissent passer pour un *hosanna!*

— Qu'est-ce que la plainte isolée d'un ivrogne cuvant son vin au coin d'une borne, répondit le vizir, à côté du silence enthousiaste de la nation entière?

— Je sais ce qu'en vaut l'aune de ce silence, dit le sultan d'une voix sèche: il m'a paru commode au début de mon règne, mais il commence à m'agacer. N'a-t-on pas écrit quelque part que le silence des peuples est la leçon des rois?

— Ah! sire, comment faites-vous à ce propos d'un Français l'honneur de le citer? Comparerez-vous ce peuple de bavards, qui trouve le moyen de parler alors même qu'il se tait, au noble peuple de Tanguik dont le silence fait toute la joie?

— Tout cela est bel et bon, dit le sultan, mais il m'importe de savoir si la plainte de ce mendiant est celle d'un ivrogne ou d'un homme trop à jeun se permettant d'être tout haut mécontent. Par Allah, si ce mendiant n'a pas le nez rouge, gare à ta tête! »

III

Le sultan de Tanguik n'était pas, on le voit, de ceux à qui l'on en donne à croire. Comme il avait la vue basse, il prit son lorgnon et tenta de s'assurer par ses yeux de l'accusation qu'osait porter son vizir contre le nez de l'un de ses sujets.

Mais il en fut pour sa bonne volonté. Il se trouva qu'en ce moment même le mendiant avait fait trêve à ses lamentations pour se gratter le bout du nez. J'aurais omis ce détail s'il n'importait à cette histoire.

« Attendons, » dit le prince magnanime.



LE DRÔLE N'A PAS FINI DE SE GRATTER LE NEZ

La patience d'un sultan a des bornes. Au bout de quelques secondes, le souverain seigneur de Tanguik avait repris son lorgnon.

« Par Allah, s'écria-t-il, voilà qui est désobligeant ; le drôle n'a pas fini de se gratter le nez.

— Sire, dit le vizir, laissons là ce mendiant et son nez, les précieux regards de Votre Majesté ont mieux à faire que de descendre à de pareilles contemplations.

— Non pas, répliqua le sultan ; il ne sera pas dit que j'aurai, une fois dans ma vie, voulu considérer le nez d'un pauvre homme et que je n'y serai pas parvenu. »

Un quart d'heure se passa pendant lequel trois fois, avec une persévérance que l'histoire admirera, le prince prit, reprit encore et laissa retomber son lorgnon, et trois fois ses efforts demeurèrent infructueux. La main malencontreuse du mendiant faisait toujours obstacle au rayon visuel de son souverain. On eût dit un fait exprès.

« Lumière du ciel ! dit le vizir, qui craignait que le petit désappointement de son maître ne prît de grosses proportions, daignez vous en rapporter à votre serviteur : le nez de ce misérable est rouge comme une carotte.

— Je tiens de mon père, répliqua le sultan d'une voix brève, qu'un prince doit tout voir par lui-même. Je verrai le nez de ce mendiant ou j'y perdrai mon Coran. Ce que j'entends savoir, et tout à l'heure, ce n'est pas seulement si le pauvre diable a le nez rouge comme tu oses le prétendre, mais encore pourquoi il l'a rouge.

— Si Votre Hautesse daignait me l'ordonner,

répondit le ministre qui tremblait de s'enferrer à la recherche de cet important problème, j'irais m'en enquérir auprès de ce pauvre homme.

— Au fait, dit le sultan... Mais, non ! »

Et, comme le sultan de Tanguik ne manquait pas de résolution dans les circonstances qui importaient à son renom, il daigna enjamber lui-même le ruisseau qui séparait sa personne sacrée de celle d'Ali, le mendiant.

Ali, tout à son affaire, ne l'avait pas vu venir..

« Mouches maudites ! s'écriait-il, mouches enragées, ne pouvez-vous attendre que je sois mort tout à fait ? »

En entendant ces paroles d'Ali, le sultan fut pris d'un de ces fous rires qui font oublier aux sultans et aux dieux leur propre majesté.

Quand un monarque rit, le devoir de son ministre est d'en faire autant. Le vizir suivit de



confiance l'exemple de son maître; il eût ri plus fort s'il eût pu.

Cependant quelques passants, auxquels se mêla bientôt une troupe d'écoliers au sortir de leur classe, s'étaient arrêtés devant le sultan et son vizir. En voyant deux hommes d'une figure majestueuse en proie à une si grande hilarité, ils s'étaient mis à rire, à rire.

La contagion de ce rire gagna, de proche en proche, tout le quartier, et après le quartier la ville entière, qui ne sut jamais pourquoi elle avait été si gaie.

IV

Le mendiant seul n'avait pas ri.

Son nez, pour avoir été trop frotté, brillait au soleil comme une flamme, et toutes les mouches de la ville, attirées par son éclat, tournoyaient alentour.

« Par ma barbe, se dit le sultan, ce mendiant m'intéresse, et puisqu'il m'a fait passer un bon quart d'heure, il est juste qu'il en soit récompensé. »

Allant alors tout droit à lui, il lui donna son éventail en l'invitant à s'en servir comme d'un chasse-mouche.

« Grand merci, seigneur, dit le mendiant, votre secours vient à propos ; encore un peu, et je serais devenu fou. Je n'aurais jamais cru qu'une piqûre de mouche par-dessus un coup de soleil pût paraître pire à un homme que la faim, la soif et le plus complet dénûment.

— Dieu est grand, dit le sultan, qui a voulu t'apprendre qu'une douleur chasse l'autre.

— Seigneur, dit le mendiant, j'aurais pensé que le seul remède au mal c'était le bien... »

Comme il ne s'agissait pas de politique, cette réponse ne déplut pas trop au sultan.

« Ne désespère pas, répondit-il au mendiant avec une bonhomie charmante. Je vois avec plaisir que mon vizir, qui rit là-bas comme un sot, sans savoir ce qui l'attend, t'avait calomnié. Il me soutenait, il n'y a qu'un instant, que c'était le vin qui t'avait rougi le nez.

— Le vin, répondit le mendiant, le vin! Votre ami se moque de ma misère, seigneur. Si je n'avais pas été forcé de vendre mon parasol pour acheter mon dernier morceau de pain, mon nez serait comme le vôtre et le sien. Quant au vin, jamais il n'a approché des lèvres d'Ali, au temps même où, ayant de bons bras, il gagnait honnêtement sa vie; je suis un vrai croyant, mais c'est notre sort à nous autres, que, quand le travail nous a... »

Ali, je crois, allait dire quelque chose que le sultan eût pris pour une sottise. Un incident heureux l'empêcha d'achever sa phrase et de gâter ses affaires : une mouche, plus effrontée que les autres, avait saisi le moment où, pour répondre au sultan, il avait cessé de jouer de l'éventail, et, fondant à l'improviste sur son nez, lui avait fait une si atroce piqûre, qu'elle avait en une seule résumé toutes ses douleurs.

Le pauvre diable affolé n'avait eu que le temps de laisser choir son éventail, et, se prenant le nez à deux mains avec une frénésie nouvelle, il semblait qu'il eût résolu de se l'arracher.

« Mon ami, lui dit le sage sultan, plus tu te gratteras, plus cela te démangera. Si tu veux m'en croire, mets tes mains dans tes poches, pense à autre chose, et peu à peu ton mal s'apaisera.

— Cela vous est facile à dire, seigneur, s'écria le mendiant hors de lui ; mais, si nous pouvions changer de nez pendant seulement cinq minutes, vous changeriez d'opinion.

— Avec l'aide d'Allah, l'homme peut tout ce qu'il veut, répliqua le sultan, et tu ne me feras pas croire que, si tu le voulais fermement, tu ne parviendrais pas à laisser ton nez en repos. »

Le vizir s'était peu à peu rapproché ; il avait toujours pensé qu'il était de l'intérêt de son maître qu'aucune parole n'entrât dans son oreille sans qu'il fût à portée de la contrôler, et il se préparait à intervenir dans la conversation, quand, à un éclair soudain qui traversa le regard du sultan, il entrevit que le moment eût été mal choisi.

La vérité est que son seigneur et maître venait de concevoir une de ces idées qui ne peuvent tomber que dans le cerveau des gens qui n'ont rien à se refuser.

Un secret pressentiment avertit l'infortuné vizir qu'il pourrait bien se repentir un jour d'avoir médit du nez d'un fellah sans ouvrage.

V

Il ne se trompait pas.

Le sultan de Tanguik, se tournant vers le mendiant, lui dit :

« Te plairait-il, Ali, d'échanger les loques sor-

dides qui te recouvrent contre de bons habits, et la faim contre l'abondance? Ne te réjouirais-tu pas d'avoir pour demeure le palais même du sultan, d'être chez lui comme chez toi, et de disposer d'autant de pièces d'or qu'il t'en faudrait pour être riche entre les plus riches? Tout cela, tu peux l'obtenir et sur l'heure.

— Ah! sire, dit le mendiant stupéfait, car il avait reconnu que le sultan seul pouvait tenir un pareil langage; ah! sire, que faut-il faire pour mériter un si merveilleux changement dans ma destinée? Parlez; rien, non, rien ne me sera impossible pour me rendre digne de vos bontés! »

Et, se prosternant le front dans la poussière, il baisait en pleurant de joie les franges de la robe de son maître vénéré.

« Rien, et moins que rien, répondit le sultan. Il faut me faire une promesse, et la tenir! Mais, sache-

le : si tu venais à y manquer, ma conscience me forcerait à te faire empaler. J'ai horreur des parjures, et malheureusement rien n'est plus rare ici-bas qu'un serment bien tenu.

— Je promets, je promets, répondit Ali palpitant. Je jure tout ce que voudra Votre Hautesse. Ne plus avoir faim, ne plus avoir soif, ne plus avoir trop chaud ni trop froid, connaître les délicatesses de la vie, oublier ses rigueurs, sentir la paix et la bienveillance rentrer dans mon cœur, vivre enfin et mourir sans avoir à maudire l'existence, sans avoir à blasphémer comme je l'ai fait trop souvent, ah! sire, ce sont des biens que je ne saurais acheter trop chèrement. Dites ce que vous daignez exiger de moi, et d'avance j'y souscris.

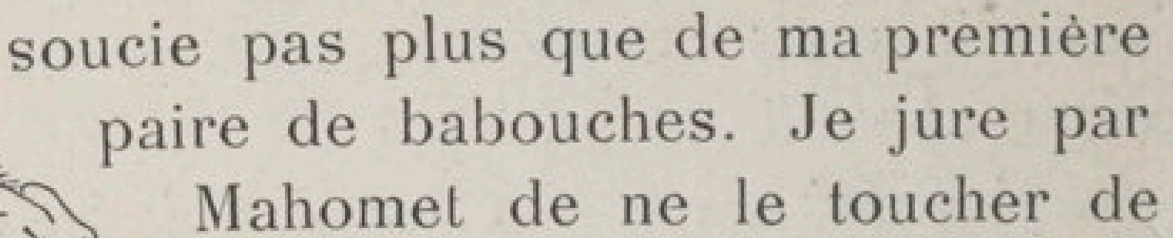
— Ce que je veux de toi, dit le sultan, c'est que tu t'engages, à partir de l'heure même où tu seras mon hôte, à ne pas plus penser à ton nez que si tu n'en avais jamais eu et à n'y porter la main qu'après six mois accomplis.



— N'est-ce que cela? dit le mendiant confondu. C'est affaire faite, c'est marché conclu, sire. Quoi! vous n'avez pas d'autres conditions à faire à votre esclave? Pour si peu, pour rien, — car ce n'est rien, car ce n'est qu'un jeu, ce que vous me demandez, — de gueux mourant à la peine que je suis, de gueux n'ayant

jamais mangé que la moitié de sa faim, je serais tout à l'heure un homme repu, fortuné, heureux?...

— Mon Dieu, oui, répondit le sultan, et j'ajoute même, dit-il en regardant son vizir avec un sourire qui glaça dans ses veines tout le sang du malheureux ministre, j'ajoute, que comme je tiens à ce qu'on soit propre à ma cour et qu'il me déplairait d'y voir un nez négligé, mon vizir que voici aura la charge spéciale de te tenir le visage net : toute faute mérite un châtiment; il t'avait calomnié, ce sera sa punition.



— Eh quoi! sire, s'écria le vizir, moi, moi-même?...

— J'ai dit, » répondit le sultan de Tanguik, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Cependant Ali ressuscité sautait de joie. « Mon nez! s'écriait-il; mais je ne m'en soucie pas plus que de ma première paire de babouches. Je jure par Mahomet de ne le toucher de ma vie! six mois, ce n'est point assez... »

Deux heures après cet entretien mémorable, le mendiant Ali était installé dans un des plus beaux appartements du palais.

La transforma-



ALI JOUIT DU SPECTACLE DES SPLENDEURS QUI L'ENVIRONNAIENT...

tion était complète : on l'avait baigné et parfumé, on lui avait frisé la barbe, il était superbe.

Couvert de splendides habits de drap d'or et de soie, il avait si grand air, ma foi, malgré son nez rouge, que tous les courtisans se demandaient à l'oreille quel pouvait être ce haut personnage. Ceux qui savent tout affirmèrent que c'était un monarque en visite auprès du sultan. Quand on vit qu'à son moindre signe le hautain vizir s'approchait de lui, soit pour bassiner son nez avec de l'eau de guimauve, soit pour lui rendre l'humble office que l'on sait, cela ne fit doute pour personne.

VI

Tout alla bien pendant huit jours, et c'était à croire qu'Ali avait trouvé le bonheur. Il nageait dans la joie : il buvait, mangeait et dormait en homme pour qui l'accomplissement de ces trois fonctions aurait résumé toutes les félicités humaines. La seconde semaine, s'oubliant un peu lui-même, il jouit du spectacle des splendeurs qui l'environnaient. Il regardait, il examinait, il admirait, il blâmait aussi, et ce n'était pas le moindre de ses plaisirs. C'était un homme qui ne manquait pas de sens qu'Ali : la misère est une école qui profite à ceux qu'elle ne tue pas. Il arrivait parfois à Ali, dans les entretiens aux-

quels le conviait son maître, de l'étonner par l'indépendance de ses remarques. Les hommes et les choses de la cour, après le premier éblouissement passé, se montrèrent à lui avec une netteté singulière. C'est une erreur trop commune de croire que les apparences jettent longtemps de la poussière aux yeux des petites gens. Il est plus aisé de prendre la juste mesure des choses de bas en haut que de haut en bas; on n'y est point sujet au vertige. Le sultan de Tanguik n'en revenait pas.

« Qui est-ce qui t'a appris tout cela? disait-il parfois à Ali.

— Est-ce une science de voir ce qu'on voit? répondait le mendiant. Tous les gens qui vous entourent, à l'exception de deux ou trois, n'ont qu'une idée : garder leurs places et puiser dans vos coffres. La chose est si simple qu'elle serait claire pour un aveugle. Pourquoi tout ce monde serait-il plus occupé de vos affaires que des siennes? Bouchez-vous les oreilles, tournez le dos à votre cour, regardez par vos fenêtres : c'est parmi ces foules qui grouillent sous vos terrasses que passe et repasse la vérité. Que voudriez-vous qu'elle fît sur vos tapis? Croyez-vous que ces messieurs l'y laisseraient courir dans le costume dont elle se contente?

— Les pauvres pensent, se disait le sultan, et il y a beaucoup de pauvres! »

Ces deux découvertes ne laissaient pas que de le rendre songeur.

« Écoute, dit-il un jour à Ali. J'ai prié pas mal de gens de se taire... Je te prie, toi, de parler; parle tant que tu voudras, dis-moi la vérité absolument comme tu la penses; seulement ne la dis qu'à moi, et tout

bas. Il ne serait pas bon que d'autres pussent l'entendre. »

Le sultan était de bonne foi. Ali ne se gêna pas, en quoi il fut naïf: il ne tarda pas à le reconnaître.

Après une discussion en règle, où de part et d'autre chacun s'était animé, le mendiant avait émis l'idée hardie qu'il importe à la bonne santé d'un État qu'on y soit quelquefois en joie ailleurs qu'à la cour, et que le peuple lui-même ne soit pas trop mécontent. Le sultan lui avait répondu par un mot qui court les trônes depuis qu'il y a des trônes, et qui s'est usé sur les lèvres de tous les sultans depuis qu'il y a des sultans. Je veux parler de ce fameux mot : « L'État, c'est moi », qui paraîtra mythologique ou bête aux âges futurs.



« Non, avait répliqué Ali ; l'État ce n'est pas vous, et la preuve, c'est que quand vous mourrez, l'État ne mourra pas avec vous. Je dis plus : il ne s'en portera que mieux, si vous avez mal régné. »

Ali ne prit point garde que le sultan avait pâli en entendant cette énormité, et, poussant sa pointe, il avait ajouté :

« Car enfin, s'il n'y avait plus de sultans, il y aurait encore des peuples, tandis que, s'il n'y avait plus de peuples, il n'y aurait plus de sultans. »

Cette riposte d'Ali aurait fait dresser les cheveux sur la tête du sultan de Tanguik, s'il n'eût été chauve.

« Maître Ali, lui dit-il, si une autre oreille que la mienne avait entendu ton propos, je t'aurais fait étrangler sur place. »



Ali se le tint pour dit, mais la cour perdit de son charme à ses yeux. Il commença à comprendre qu'il n'y était guère plus maître de sa langue que de son nez. Au lieu de courir au-devant du sultan, comme il en avait l'habitude, il eut soin de l'éviter, et il crut remarquer que de son côté son maître ne mettait plus d'empressement à le rechercher.

Les courtisans avaient fini par apprendre du vizir l'histoire d'Ali. Ils enrageaient d'avoir ce mendiant parmi eux. Cela ne les empêchait pas, bien entendu, de le saluer jusqu'à terre : un homme en faveur est toujours grand. Le bon Ali n'était pas fier, il leur rendait leur politesse; mais il se sentait mal à l'aise au milieu de ces fausses amitiés.

Je crois que ce fut vers cette époque qu'il se prit à regretter le temps, dont il avait trop médit, où il dînait d'un oignon cru en jasant gaiement avec de pauvres diables ses égaux.

VII

Cependant sa santé s'était rétablie; son nez dérougi et dégonflé avait peu à peu repris sa teinte et son dessin naturels; ses forces lui étaient revenues et il se sentait un généreux besoin d'en faire quelque bon usage.

Un jour qu'il était dans ces dispositions, il se trouva face à face avec le sultan. Éviter la rencontre était impossible; il se contenta de se ranger en se faisant aussi petit qu'il le put, pour le laisser passer; mais le sultan s'arrêta devant lui, le sourire sur les lèvres. L'orage était dissipé.

« Eh quoi! maître Ali! lui dit le sultan, tu me fuis.

— Sire, répondit Ali, je voudrais me fuir moi-même. Je sens que l'oisiveté ne me vaut rien, pas plus qu'à d'autres. Je me suis moqué de vos courtisans, j'ai eu tort : je suis le plus grotesque de tous. Je ne sers à qui ni à quoi que ce soit; eux du moins s'efforcent de se servir à eux-mêmes. Je voudrais

travailler et gagner le pain que Votre Majesté me donne. Faites-moi scier du bois, sire, faites-moi porter des fardeaux, utilisez-moi, imposez-moi une tâche sérieuse, sinon je serai tantôt aussi mauvais qu'un autre.

— Une tâche? dit le sultan. Mais tu en as une, ami Ali; l'aurais-tu oubliée?

— Non, dit Ali. Votre Majesté s'est contentée de ma parole, alors que je n'avais qu'elle à lui donner; c'est bien le moins que je la tienne. Mais à quoi suis-je bon, sire, en y restant fidèle? A qui profite-t-il que ma vie se passe à tenir un serment insensé?

— Maître Ali, répondit le sultan, vous discutez avec votre devoir, je crois. J'ai bien peur que, si futile qu'il vous paraisse, vous ne soyez encore au-dessous de lui. Vous ne nierez pas, je suppose, que vous vous soyez engagé librement?

— Hélas! c'est vrai, sire, répondit Ali désolé.

— Tenez donc votre promesse, reprit le sultan, et pensez à ce qui vous attend, s'il vous prenait fantaisie d'y manquer. ».

Le sultan s'était éloigné.

« Quel bête de serment, quel serment d'idiot j'ai fait là! s'écria Ali, quand il fut seul. Fallait-il que je fusse à toutes les extrémités, pour ne point reculer

devant une sottise si énorme! C'est un joli point d'honneur, vraiment, que celui d'où dépend ma vie! »

VIII

Huit jours s'étaient à peine écoulés, que la bonne humeur d'Ali avait entièrement disparu. Rien n'offrait plus de distraction à son esprit. Toutes ses pensées retombaient sur elles-mêmes; sa situation lui parut bientôt intolérable. Il crut, après s'être bien raisonné, avoir trouvé enfin la cause principale de la



mélancolie qui le gagnait. La vue du vizir, que sa fonction attachait au moindre de ses pas, lui était devenue particulièrement odieuse. Ce n'était pas sans une sorte de fureur, à grand'peine contenue, qu'Ali voyait s'approcher de lui, quand il en était

besoin, le vieillard, qui, de son côté, ne subissait son sort qu'en frémissant. Pour tout dire, il y avait une haine égale, immense, entre ces deux êtres que le caprice de leur maître avait asservis l'un à l'autre.

Le vizir avait-il naturellement la main lourde, ou bien par une représaille cruelle serrait-il plus fort qu'il n'eût dû le nez dont une volonté supérieure l'avait fait le valet? Toujours est-il que, devenu féroce en dépit de sa douceur, Ali l'eût tué sans pitié, si une pensée eût suffi à lui donner la mort.

« Ah ! sire, dit un jour Ali au sultan après une épreuve où la patience avait failli lui échapper, ah ! sire, soyez magnanime; je tiendrai mon serment pendant cent ans, si vous l'ordonnez, mais faites-moi moucher par un autre : votre vizir a des doigts de fer. »

Le sultan répondit à cette insinuation par un regard si implacable et si railleur, qu'Ali se résolut de tout souffrir plutôt que de renouveler sa requête. S'il ne s'était agi que de mourir, il n'aurait peut-être pas reculé; mais mourir, c'eût été donner gain de cause au mépris qu'avait le sultan de la foi humaine. Pour avoir raison de ce mépris, pour le vaincre, il fallait aller jusqu'au bout et se taire; il fallait en un mot dégager sa parole tout entière. Ali résolut de tenter cet héroïque effort.

« Quelques mois, disait-il, en jetant un regard sur son triste passé, quelques mois de souffrance même, c'est bientôt passé ! »

Le pauvre Ali oubliait que, si les années sont courtes, les minutes sont longues, et surtout il ignorait quelle terrible puissance de destruction peut

avoir une idée fixe contre la plus ferme volonté, dans un cerveau humain.

Persuadé, comme il l'était encore, que le contact du vizir était le plus grand obstacle à son triomphe, il se borna d'abord à éviter tout ce qui pouvait multiplier entre son nez et son ennemi les occasions de rapprochement. Il fuyait le chaud et le froid comme un autre eût fui le feu et l'eau; il avait une peur folle des courants d'air. Il aurait mieux aimé se casser une jambe que d'attraper un rhume de cerveau.

IX

Le rusé vizir n'eut pas de peine à pénétrer la raison des terreurs d'Ali. Il s'en amusa d'abord, mais les précautions de sa victime ne pouvaient faire le compte de l'homme qui ne pouvait être délivré que par sa chute. Aussi ne se passait-il pas de jour que le vizir ne tendît quelque piège à l'infortuné Ali dans le but de lui faire oublier son serment. Une de ces tentatives mit Ali à deux doigts de sa perte. L'astucieux vieillard avait découvert dans un des dossiers de la police qui abondent, on le sait, en renseignements précieux, que priser avait été autrefois le péché mignon d'Ali. Dès qu'il fut en possession de cet important secret, il changea, pour le mieux abuser, de

manières avec lui. De rogue, de hargneux qu'il était, il se fit doux, humble, prévenant, et un beau jour qu'il se promenait à côté d'Ali, désormais sans défiance, il lui présenta de l'air le plus innocent du monde une tabatière pleine de tabac fin et parfumé, en lui disant :

« En usez-vous? Il est très frais. »



Déjà le pouce et l'index d'Ali avaient plongé dans la poudre enivrante, déjà sa main était à mi-route de son nez, quand tout à coup, la mémoire lui revenant, il s'aperçut de l'abominable embûche dans laquelle il allait tomber.

Son indignation fut au comble. D'un geste plus prompt que la pensée, il fit voler en l'air la tabatière tentatrice. Par une punition providentielle, une bonne partie de son contenu s'alla loger dans les yeux du scélérat. Le vizir aveuglé s'enfuit en poussant des cris de rage et de douleur, en se cognant à

tous les meubles, et en renversant sur son passage des tables et des consoles chargées d'objets d'art fort aimés du sultan.



La scène se passait dans un salon d'apparat voisin des appartements particuliers. Attiré par le vacarme, le sultan de Tanguik apparut sur le seuil de la porte par où le vizir précipitait sa course folle en criant : « De l'eau! de l'eau! » et peu s'en fallut qu'il ne fût renversé par le choc.

Le vizir éperdu en reconnaissant la voix de son maître se jeta à ses genoux.

« Misérable, dit le sultan quand il sut ce qui s'était passé, ce n'est pas à moi de te faire grâce, mais à Ali. Je lui donne ta vie; qu'il ordonne de ton sort!

— J'ordonne, dit Ali, qu'on apporte une cuvette pleine d'eau fraîche à ce méchant homme pour lui rafraîchir les yeux. »

Ce beau trait gagna tous les cœurs à Ali, excepté

peut-être celui du coupable. C'est le malheur des êtres pervers qu'ils ne sentent pas le prix de la bonté.



Ali était sauvé : mais était-ce pour longtemps?

X

Voyant à combien peu il avait tenu qu'il oubliât son serment, Ali n'avait plus de repos. La difficulté de sa tâche commençait à lui apparaître dans toute son horreur. Craignant les entraînements du sommeil, il en était venu, par un scrupule attendrissant et burlesque à la fois, à n'oser plus dormir qu'après s'être fait attacher un



faux nez. L'incident de la tabatière lui fit comprendre que le péril n'existait pas seulement la nuit, et que le jour même il pouvait faillir. Pendant une semaine, il s'ingénia à trouver le moyen de s'assurer contre toute surprise. Cette surveillance de chaque minute qui enchaînait son esprit aussi bien que ses mains, qui le forçait de concentrer toutes les puissances de son âme sur un même effort dont la vanité et la puérilité aggravaient les dégoûts, lui devint le plus intolérable des supplices. Il n'imagina rien de mieux, pour tâcher de rendre quelque repos à son esprit, que de se faire lier les mains derrière le dos; car, de porter un faux nez, pendant le jour, dans une cour où les occasions de rire étaient trop rares pour qu'on les laissât échapper, il n'y fallait pas songer. Ce moyen héroïque lui réussit matériellement; mais sa pensée restait libre... Rien ne pouvait l'enchaîner! Désormais, il n'avait plus qu'un désir, qu'une idée, qu'un besoin : toucher son nez! S'assurer par lui-même qu'il était toujours à sa place! C'était une obsession de toutes les minutes! Refaire, à l'aide de ses doigts et librement, connaissance avec cette portion à la

fois présente et absente pour lui de son individu lui paraissait la seule félicité enviable, le seul de ses droits qu'un homme de sens n'eût jamais dû aliéner. Il poussait des soupirs qu'on entendait jusque dans les plus petits recoins du palais et qui faisaient la joie du sultan.

A cette possession de tout son être par une pensée unique il n'était point de palliatif. C'était en vain qu'Ali passait des heures entières devant son miroir



dans la contemplation de l'organe que, dans sa présomption, il avait cru pouvoir comme retrancher de sa personne; c'était en vain que ses yeux ardents d'une étrange convoitise lui disaient : « Je le vois, il est toujours là, il ne s'est pas envolé, » cette vue ne faisait qu'irriter son envie. A la démangeaison phy-

sique dont il avait tant souffert autrefois avait succédé une sorte de démangeaison morale cent fois plus vive, plus insupportable, plus tyrannique.

Il n'y avait pas six semaines que son épreuve avait commencé, et déjà il avait perdu l'appétit et le sommeil; son cerveau se remplissait de songes jusque dans la veille. Que de fois, pris de vertiges, ne rêva-t-il pas que son nez le quittait, en lui criant: « Ingrat, je t'abandonne! »

Il se sentait avec effroi devenir méchant. « Que ce palais s'écroule, pensait-il, et que sous ses ruines disparaissent avec moi tous les témoins de ma dégradation! » Quand le vizir venait à lui, humble et



piteux maintenant, pour lui rendre son office accoutumé, il lui lançait des regards pleins de férocité. « Tu te crois à plaindre, misérable, lui criait-il, et tu ne sais pas que le bonheur pour moi serait d'être à ta place; tu te lamentes, toi qui savoures l'ineffable délice de toucher à mon nez, et de toucher au tien

autant de fois que t'en vient la fantaisie, toi à qui tout ton corps appartient, qui n'as rien cédé, rien trahi, rien renié de toi-même; mais conviens donc, infâme, que ton sort est de velours et de soie! »

Ce qui l'épouvantait le plus, tant était grand encore à cette époque le respect du rang suprême, c'est que, dans sa déraison, il en était arrivé à contester en lui-même le droit qu'avait eu son souverain de lui imposer un aussi monstrueux marché. « J'ai pu penser qu'il était bon, ce barbare, ce fou couronné, disait-il en parlant du sultan, cet inventeur de tortures inutiles, ce bourreau qui a ravalé jusqu'à la majesté du supplice en le faisant ridicule. Ah! son cœur est cuirassé d'un triple airain. »

L'âme de l'ex-mendiant, qui avait sans défaillir connu toutes les détresses qui ont un sens, succombait sous le poids de cette détresse sans précédent, sans justification possible.

XI

Un matin, après une nuit affreuse, pleine de fantômes, pleine de sombres désespoirs, pleine de rires funèbres voisins de la démence, et ses avant-coureurs, il s'élança pâle et désespéré au lever du sultan.

« Sois magnanime! lui dit-il, ou relève-moi de mon serment, ou fais-moi trancher la tête avant que je me sois parjuré. »

Le sultan avait bien dormi.

« Allons, allons, dit-il en souriant à Ali, calme-toi, mon pauvre Ali; dans quelques mois tu me béniras: ton vœu sera accompli, tu seras libre comme l'air,



« CALME-TOI, MON PAUVRE ALI. »

tu seras riche pour toujours, et l'univers pensera de toi, qui aura su te vaincre toi-même, que tu es fort parmi les forts. Patiente donc, éloigne de toi l'idée qui te tourmente ! A ta place, ces quelques mois, je voudrais les passer dans les fêtes ! Je ne te refuse rien, hormis ce que tu me demandes. Ne te gêne donc pas. La moitié de ton épreuve est bientôt subie ; que diable ! le reste passera comme le vent.

— Avant la fin, répondit Ali, je serai mort ou enragé.

— Bah ! lui dit le sultan ; tu t'y feras, mon garçon. Sais-tu que je t'aurai débarrassé là d'un vilain défaut ! Se gratter le nez, fi donc ! Par Allah ! la défense que je t'ai faite, j'ai envie quelquefois de la faire à tous mes sujets.

— Je ne le conseille pas à Votre Hautesse, répondit Ali. Au bout d'un mois, votre peuple exaspéré vous aurait ôté le trône et la vie. Les peuples sont patients, ils sont forts, on peut les surcharger, les écraser ; mais les taquiner impunément : jamais !

— Après tout, dit le sultan, quand tu seras las, Ali, tu n'auras qu'à le dire : tu sais ce que je t'ai promis. »

XII

L'histoire du mendiant Ali avait fini par être connue. De la cour, elle avait gagné la ville. Les journaux (il y en avait de manuscrits qui couraient sous le manteau à Tanguik), les journaux, qui avaient la plus entière liberté de trouver tout bien, racontèrent la chose plaisamment. Elle fit rire les Tanguikois. On trouva l'idée du sultan très originale. « Notre

sultan est plein d'humour, » dirent les chroniqueurs. « C'est un philosophe, dirent les feuilles sérieuses ; il y a là-dessous une pensée dont la profondeur ne tardera pas à se dégager. — En tout cas, c'est amusant, » disaient de leur côté les badauds.

Ce qui égayait surtout la situation, c'était le personnage du vizir. «C'est bien fait, disait-on de toutes parts : il ne l'a pas volé. Il était insolent, il était cruel, il était plat. Le sultan a fait justice de son insolence, il l'a mis hors d'état d'être cruel, il l'a perfectionné dans la platitude: c'est tout profit. »

Les caricatures pleuvaient sur le nez d'Ali et sur les services que le vizir avait à lui rendre. Chaque matin, il en éclosait une demi-douzaine, suivies, comme texte, d'une sorte de bulletin comique de la santé d'Ali, voire de ses grimaces, et aussi de l'attitude qu'avait devant lui le vizir dans les positions variées que pouvait nécessiter sa pénitence.

Les paris s'étaient ouverts: « Ali tiendra son serment, disaient les uns ; ce n'est pas la mer à boire !

— Il ne le tiendra pas, disaient les autres ; ça n'est pas aussi aisé que cela semble ! » Des sommes énormes étaient engagées des deux côtés.

Le sultan se frottait les mains.



« Pendant que mon peuple s'amuse de cette bagatelle, se disait-il, il ne pense pas à autre chose. Quelle idée j'ai eue là ! »

Mais, chose bizarre, après avoir tiré de cette aventure tout ce qu'on pouvait en tirer au bénéfice de la bonne humeur publique, on se mit tout d'un coup à la considérer sous une tout autre face. Après avoir paru bonne, la plaisanterie avait fini par paraître ce qu'elle était, c'est-à-dire inepte ou barbare ; après avoir ri très haut d'Ali, on se mit tout bas à le plaindre. « Faire payer si cher un peu de bien, c'est le gâter, » se disait-on à l'oreille. Et encore : « Ali ne meurt pas de faim ; qu'importe s'il n'a plus d'appétit, s'il vit d'une vie pire que la mort ! Le ventre n'est pas tout en ce monde, l'homme ne vit pas seulement de pain ! »

Le dernier entretien d'Ali avec son maître, celui où le sultan avait montré comme une velléité de mettre le nez de tous ses sujets au même régime que le nez d'Ali, cet entretien avait été entendu par un domestique du palais qui était chargé par un courriériste d'écouter aux portes pour le plus grand bien de son feuilleton. Le courriériste, trouvant la révélation embarrassante, et d'un placement difficile dans une des feuilles volantes du pays, n'avait eu rien de plus pressé que de s'en débarrasser au profit d'une feuille étrangère. Celle-ci avait risqué la nouvelle. Interceptés à la frontière, ses numéros avaient été saisis, et très scrupuleusement. Mais, pour les saisir, il avait fallu que quelqu'un les lût. Ce quelqu'un en avait parlé à sa femme, sa femme en avait parlé à une amie, l'amie avait un cousin, le cousin n'était pas discret : bref, la chose s'était sue dans les harems, et on s'expliquait peut-être ainsi le prompt revirement de l'opinion en ce qui concernait Ali. Toujours est-il que tous les yeux s'ouvrirent à la fois. Une sorte de frémissement courut en un instant, non seulement d'un bout de la ville, mais d'un bout du royaume à l'autre. « Au fait, qu'est-ce qu'Ali ? se disait-on tout bas. C'est nous-mêmes, c'est notre symbole, c'est le peuple personnifié. L'histoire de son nez, c'est l'histoire de notre langue. Comme on a voulu guérir sa démangeaison, on a voulu guérir la nôtre... et nous ririons de lui ? Ce serait rire de nous-mêmes !... »

XIII

Les caricatures tournèrent au noir. Au lieu de l'Ali comique, qui faisait la joie des passants aux carreaux

des marchands d'estampes et des libraires, on vit un jour apparaître un Ali superbe et pitoyable à la fois, et tout autour de sa tête pâle une auréole de martyr. Cette gravure avait réuni des groupes de spectateurs silencieux qui, ma foi, ne riaient pas.



En faisant un soir une de ses promenades dans les rues, le sultan ébahi se trouva nez à nez avec la figure d'Ali ainsi poétisé. Les images précédentes l'avaient diverti ; le portrait d'Ali érigé en victime, d'Ali beau de douleur, de patience et de colère concentrées, le mirent dans la plus terrible colère où jamais sultan se soit vu.

Rentrer au palais par le plus court chemin ; après une rapide et très sommaire enquête, faire flanquer

au plus profond d'un cul de basse-fosse le domestique qui avait entendu ce qui ne devait pas l'être; destituer le haut employé qui avait la charge de contrôler les images dont la circulation pouvait être tolérée; envoyer sur tous les points à la fois des escouades d'agents de la force publique, avec mission d'arracher sans retard des vitrines et de partout les portraits d'Ali, cela fut l'affaire d'un instant.

Deux heures après, tout cela était exécuté.

XIV

Mais, deux heures après cette exécution, cent mille hommes, dont le devoir eût été d'être dans leurs lits, entouraient les grilles du château, et ce qui était particulièrement étonnant, c'est que de la bouche de ces cent mille Tanguikois, d'ordinaire si réservés, sortait une clameur formidable. Cette foule énorme et compacte criait comme une seule voix, — une voix dont un trop long silence aurait centuplé la puissance, — criait un cri unique, incessamment répété : « Ali ! nous voulons voir Ali ! Ali au balcon, Ali libre et touchant à son nez autant qu'il lui plaira !... »

La ville était illuminée comme par un incendie : il y avait des torches dans toutes les mains. Il est des fêtes commandées qui ne sont pas d'un si bel effet.



« ALI! NOUS VOULONS VOIR ALI! » CRIAIT LA FOULE

« D'où sort tout ce peuple de diables, dit le sultan très ému : et qu'est-ce que tout cela ?

— Cela, sire, dit Ali, c'est le flot qui monte ; c'est la mer qui se soulève ; c'est un océan qui déborde !

— Qui déborde ! dit le sultan. Et pourquoi ?

— Le vase était trop plein, dit Ali ; je suis la goutte d'eau.

— Ali, dit le sultan, le peuple te demande. Si je t'envoyais à lui par la fenêtre ?



— Faites, sire, dit Ali ; j'ai les mains liées, et je les aurais libres que je ne me défendrais pas. Je n'ai point oublié que je vous appartiens. »

Le sultan se tut.

Cependant le bruit du dehors montait, montait encore, montait toujours : c'était à la fois la voix rauque et sourde du flot qui se précipite sur le flot et les éclats de mille tempêtes.

« Ce peuple se taisait si bien hier ! dit le sultan d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Trop bien, sire, dit Ali.

— Aujourd'hui, dit le sultan, il mugit...

— Hier, sire, il se fût contenté de parler, répondit Ali.

— Fils du Prophète, dit le capitaine des gardes

tout effaré, les portes vont être enfoncées! Tout est perdu! Les femmes, les enfants, tout s'en mêle. Ah! sire! ce misérable mendiant peut seul nous sauver. Entendez-vous? « Ali, Ali, nous voulons Ali! »

XV

Le sultan n'était pas un sot. Il eût mieux aimé autre chose: toutefois il prit de ce qui se passait son parti.

« Mon cher Ali, dit-il en se tournant vers son ami le mendiant, que faut-il faire?



— Rien, presque rien, dit Ali, sur les lèvres duquel passa un triste et doux sourire: me délier

vous-même les mains sur ce balcon; me permettre de me moucher devant ces braves gens, sans l'assistance de votre grand vizir, et leur délier à eux, mais pour de bon, la langue.

— Au fait, dit le sultan qui montra ce jour-là qu'il avait vraiment quelque philosophie, tu pourrais bien avoir raison, car je vois qu'elle leur démange. »



LA PEUR DES SUPÉRIORITÉS

J'augure mal, dès le collège, de l'enfant qui, au lieu de rechercher l'amitié des studieux, des laborieux, des sages et des forts de sa classe, semble la fuir ou la craindre. Je sais bien que dans l'enfance et dans la jeunesse tout est rude, que les supériorités ne songent pas toujours à se faire pardonner, qu'elles cherchent souvent, au contraire, à s'accuser, à se mettre en relief, que le sentiment de l'inégalité entre l'élève fort et l'élève faible n'est adouci d'ordinaire dans aucun de ses angles. Mais quoi ! S'ensuit-il qu'il soit préférable de ne recruter ses amis que parmi les élèves médiocres ou, qui pis est encore, parmi les cancres ? Vous imaginez-vous que vous trouverez parmi eux plus d'agrément dans les relations, moins de morgue ou de brusquerie ou même de brutalité dans les formes ? Détrompez-vous. Au collège, il y a deux espèces de forts, deux sortes de suprématie, de tyrannie : il y a les forts de la classe et les forts de la récréation qui se recrutent rarement dans la même catégorie d'élèves. Les forts de la récréation ! Ces gaillards-là mériteraient un portrait à part ; je leur en ferai grâce pour aujourd'hui. Pour la plupart, la récréation est la revanche de l'étude. A l'étude, il y a la petite oppression morale de la supériorité intellectuelle. Dans la récréation, il y a la rude oppression physique de la force ou de l'adresse matérielle, trop souvent même des mauvais instincts moins surveillés.

Laquelle est la plus légitime? Laquelle est la plus tolérable ou la plus acceptable?

A tant faire que d'aller à gauche ou à droite, d'accepter une sorte de domination, préféreriez-vous celle des coups de poing à celle des coups de langue, celle des mauvais conseils et des mauvais exemples à celle des avis sages rudement donnés ou des bons exemples, fussent-ils difficiles à suivre? A mon sens, le choix ne devrait pas être douteux.

« Mais, me dira l'élève timide, arriéré encore dans ses études, ce n'est pas bien amusant de vivre avec des camarades qui forcément vous regardent comme un imbécile. Avec les autres, les élèves médiocres, on n'a du moins rien à se reprocher, on est plus chez soi avec eux ; sans compter que dans le royaume des aveugles les borgnes ont la chance de devenir des rois. » Vous vous trompez. A ce jeu, mon ami, ne fussiez-vous que borgne, vous risquez une chose, c'est de devenir intellectuellement aveugle vous-même. D'ailleurs, être le premier dans une société de sots ou d'ignorants, c'est une supériorité à l'envers. J'estime, contrairement à la parole d'un grand ambitieux d'autrefois, que mieux vaudrait cent fois être le second, être le dixième dans Rome que le premier dans une bicoque. Cette parole vulgaire du premier des Césars ne méritait de passer à la postérité que comme un exemple de l'infériorité morale que toute ambition sans mesure porte en soi.

Je me résume. Dans l'enfance comme dans l'âge mûr, l'idée de mettre ses défauts, ses incapacités à leur aise dans un milieu médiocre, est une marque d'infériorité morale. Craindre la société des supé-

riorités intellectuelles est à la fois la marque d'un petit caractère et un mauvais calcul. Ce n'est ni la modestie, ni la timidité qui vous confinent dans des cercles où vous n'avez rien à gagner, où vous n'avez aucun effort à faire, où vous ne pouvez que perdre. C'est ou paresse ou lâcheté d'esprit. C'est plus souvent encore de l'amour-propre qui se trompe, de la vanité qui va contre son but; c'est pis que tout cela quelquefois, car c'est peut-être de l'envie, c'est-à-dire la haine sournoise et inconsciente de ce qui vaut mieux que soi.

On ne peut monter qu'avec meilleur que soi. La gêne, le malaise que peut ressentir, dont peut souffrir une intelligence non encore armée en présence d'une intelligence constatée, qui déjà a eu ses victoires, est un malaise salutaire qui renferme en soi les germes d'une noble émulation.

La hiérarchie intellectuelle veut qu'on ait le sentiment de son infériorité, d'une inégalité méritée, alors qu'on se sent devant une force supérieure à la sienne. Il est bon que l'esprit ait ses soumissions, ses dominations acceptées et volontaires. Ce n'est qu'en les subissant comme légitimes qu'il peut monter et se rendre digne de prendre rang à son tour parmi les meilleurs et les plus élevés. D'ailleurs, là où il y a respect justifié, il n'y a pas de servitude.

Que si votre embarras devant une nature supérieure prend sa source au contraire dans le dépit que vous cause, non pas votre infériorité, mais sa supériorité à elle, je vous plains. Vous cédez là à un sentiment pitoyable, et l'infériorité intellectuelle s'aggrave en vous de l'infériorité morale. Or celle-

là serait presque sans remède si vous la laissiez prendre racine en vous.

L'enfant, l'homme jeune, l'homme mûr, le vieillard qui, en présence d'un des hommes qui font honneur à leur situation, voire à leur pays, ne se rendent pas compte de ce que chacun doit à cet homme, et comme individu et comme citoyen d'une même patrie, — fuyez-les : ce sont des ingrats à qui pèse la reconnaissance ; ils ne sauront jamais payer une dette morale à personne. Ne leur donnez, ne leur prêtez rien ; ce sont d'avance les plus insolvables des débiteurs : leur cœur n'aura jamais rien à rendre.

Cependant, me direz-vous, l'égalité?

L'égalité devant la loi, la loi la donne, la loi la doit à tous. Mais l'égalité morale, c'est à chacun de la conquérir, s'il le peut, ou de prendre son parti de s'en passer, s'il n'a pas pu y atteindre. C'est à l'émulation de chacun qu'il appartient de monter au niveau des autres. Cette égalité n'exclut ni la variété des aptitudes, ni celle des capacités, ni celle des services que l'homme de valeur, dans quelque rang qu'il soit placé, rend aux siens et à son pays.

TOUTE ŒUVRE

RACONTE SON OUVRIER

Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme. » Cela revient à dire, pour tout ce qui touche aux arts et aux lettres, que « toute œuvre raconte son ouvrier », qu'elle dit sa vie, qu'elle la dénonce, qu'elle la condamne, en un mot, ou qu'elle la loue. Ce qui manque à l'homme manque en effet, et nécessairement, à son talent. Quelque habile ouvrier, quelque doué que vous soyez, si vous n'avez pas su dominer les défauts de votre esprit, de votre humeur, de votre cœur, si vous avez laissé s'affaiblir en vous le sens moral, si votre conscience faussée ne sait pas toujours distinguer entre le meilleur et le pire, entre le vrai et le faux, votre œuvre en portera la marque. Les imperfections de l'homme se reproduisent dans tout ce qu'il fait. Ses efforts de volonté et d'habileté pour ne pas laisser sur son œuvre la trace de ses insuffisances morales, seront impuissants. Le talent, le génie même ne suppléent pas à tout. L'art ne parviendra jamais à si bien dissimuler, à si bien remédier aux défauts de la nature ou à ceux de l'éducation, à l'absence des principes nécessaires, que l'observateur et le critique ne puissent parvenir à découvrir l'homme même, l'être intérieur et ses secrètes misères dans son œuvre. Il importe donc, et au plus haut point, que l'artiste ait un égal souci de son caractère et de son talent. Plus près de la perfection morale, il sera meilleur et plus irréprochable sera

son ouvrage. Il ajoutera forcément à son talent tout ce qu'il aura ajouté à ses qualités natives. Par contre, il lui ôtera en proportion de ce qu'il aura perdu de celles-ci. L'honnêteté, le bon sens, la rectitude du cœur et de l'esprit sont aussi indispensables au talent de l'écrivain que la justese de la voix au chanteur. Avant tout il faut chanter juste, avant tout il faut penser et sentir juste. En dehors de cela, il n'y a jamais qu'éclats de voix, fioritures inutiles, dons perdus.

Il ne s'ensuit pas que les hommes de mérite et de talent soient nécessairement et doivent être des hommes parfaits pour faire montre soit de mérite, soit de talent. Outre qu'il est des sujets assez petits, assez indifférents pour que rien de ce qui est grand n'y touche, l'histoire de l'esprit humain est pour prouver, hélas! que le génie lui-même peut sembler indépendant du caractère. S'il est de bons et purs génies, il en est de pervers et de bourbeux. Nul ne le nie. Soyez assurés cependant que là où le caractère est égal au génie, la valeur du génie est bientôt centuplée, et que, pour tout dire, plus haut est le caractère, plus haut est le talent. Moins l'artiste laisse à démêler, à reprendre en lui-même, meilleure est son œuvre.

L'art qui ne connaît pas l'obsession du bon et du beau, qui ne se préoccupe pas de sa recherche, qui se satisfait du premier objectif venu, qui ne rejette rien, qui ne recule pas devant ce qui répugne à la conscience et au goût, qui se contente de ceci aussi bien que de cela, qui confond la réalité avec la vérité, c'est-à-dire le fait quel qu'il soit avec l'idée, l'exception avec la règle, qui se dit : « Cela est, — j'ai

du talent, — le talent est tout, — qu'importe le sujet? — tout est tableau qui est d'un peintre, tout est livre qui est d'un écrivain », cet art est l'art des petits et non l'art des grands; c'est le matérialisme, et qui pis est la matérialisation mal entendue appliquée aux choses de l'esprit; c'est le cul-de-jatte et le bossu égalés à l'Antinoüs. Défiez-vous de ceux que le beau, le bon, le vrai, bien choisis, gênent dans les arts. L'exaltation du laid n'appartient qu'à ceux qui ont quelque laideur secrète à se faire pardonner. C'est le stérile et pernicieux essai de la revanche du mal contre le bien. Tous les excès s'engendrent. Il est une école qui, par réaction aux règles trop étroites d'une scolastique pédante, s'évertue à prêcher que les questions d'art sont indépendantes des questions de morale. Cette école a pour adeptes naturels les sceptiques, les faiseurs de paradoxes, les insouciants, les paresseux, les étourdis, ceux qui se sentent coupables à un degré quelconque envers eux-mêmes ou envers la société, soit par action, soit par omission. Elle a pour professeurs quiconque a, pour son compte, besoin de se faire pardonner quelque faiblesse morale ou quelque bosse. L'athée a toujours ses raisons pour désirer qu'il n'y ait pas de loi supérieure, pas de Dieu; le coupable pour qu'il n'y ait ni juges ni justice. L'irresponsabilité fait son affaire. Il est clément, il est tolérant. Il n'oublie qu'un point : c'est que la tolérance et la clémence, sitôt qu'elles ont un but intéressé, cessent d'être des vertus, et qu'elles ne doivent pas commencer par soi-même. Si je pardonne au crime pour me faire pardonner le mien; si, feignant de plaider pour tous, je ne suis au fond que l'avocat de ma cause, je ne suis plus ni bon, ni

humain, ni généreux, ni charitable : je ne suis que l'égoïste prêchant hypocritement pour son saint.

L'homme n'est pas parfait, dit-on; son génie ne saurait donc atteindre à la perfection qui lui manque. D'accord. Mais il est des degrés, il y a du relatif en tout, et ce qui tend à s'élever n'est-il pas préférable à ce qui tend à descendre? Ce que l'on admire dans les génies incomplets ou troubles, ce n'est à coup sûr ni leurs lacunes ni leurs incohérences; c'est ce qui dans leur œuvre est le plus exempt de leurs défauts, ce qui en dépit même de la doctrine de l'auteur est le plus conforme aux immuables règles du bien.

Ah! le talent est tout! Cependant, est-ce qu'une idée fausse, un sentiment faux sous la plume du génie vaudront jamais une idée ou un sentiment justes rendus par la même plume? Vous aurez beau couvrir de velours et de brocart une idée difforme, difforme elle restera sous sa riche parure, et vous ne serez jamais le père que d'un défaut bien mis. Vous aboutiriez à faire dans un coin quelconque du domaine de l'art un tour de force extraordinaire : si votre tour de force n'est qu'extraordinaire, vous ne serez jamais qu'un gymnaste étonnant.

Ce qui porte une œuvre où le bien est mêlé au mal, ce qui la sauve, ce qui en demeure, c'est le bien et non le mal, Il est tel poète, tel écrivain, tel musicien, tel peintre dont toutes les œuvres sont mortes, hormis une, la bonne. La partie lumineuse a survécu; l'ombre a englouti le reste. Ce qui fait pour la postérité la valeur de l'héritage, c'est la qualité et non le faux. Un juste eût sauvé Sodome. Quand le juste n'y est pas, tout périt.

Il est évident que la forme ne saurait être tout ; que, bien qu'il semble que le génie seul ait la puissance d'enjamber par-dessus les siècles, et que ce qui n'est que le talent ne puisse guère atteindre qu'au succès viager, il est telle œuvre de mérite tempéré qui, par la seule vertu de son fond, a conquis l'immortalité.

Tout cela est gênant pour les avocats de l'art pour l'art. Cependant, qu'ils me montrent, ces amoureux de la forme et du talent sans but, du talent qui n'a cherché à prouver que sa virtuosité, qu'ils me montrent une seule œuvre qui soit demeurée à l'état d'exemple, une seule page dont la beauté soit indestructible, au-dessus des coups du temps, et qui ne soit, dans son principe encore plus que dans sa forme, pure et saine.

« Si vous voulez faire œuvre qui dure, a dit Diderot. prenez un sujet moral. » Et, pour n'avoir pas toujours prêché d'exemple, cet aveu n'en a que plus de force dans sa bouche.

Je sais que le mal prétend avoir ses chefs-d'œuvre. Que pèsent-ils, ces prétendus chefs-d'œuvre, à côté des chefs-d'œuvre du bien ? Les musées secrets les recèlent, mais ils ne les montrent pas. Où le public tout entier ne peut être convié, il n'y a pas d'œuvre d'art véritable.

Admettez-vous qu'il puisse y avoir d'ignobles chefs-d'œuvre? Comprendriez-vous ces deux mots disparates : les chefs-d'œuvre de l'ignoble ? Non. Eh bien, la doctrine de l'art indépendant de la morale, dans ce qui ressort de la pensée, exigerait cette exécrable conclusion. Dites-le-vous bien, jeunes artistes, dites-le-vous, lecteurs, spectateurs, auditeurs qui avez souci du vrai, du bon et du beau, de son essence le

chef-d'œuvre a pour nécessité d'être noble, c'est-à-dire d'être honnête, c'est-à-dire d'être digne, et de mériter, en même temps que l'admiration, l'estime et le respect.

Hors de là il y a dépense malheureuse et regrettable de talent, gaspillage de génie. Les curieux, les libertins, les débauchés, les dépravés et les malades de l'esprit peuvent rêver et essayer l'alliance des perles et du fumier : ceux-là aucun mélange ne les dégoûte ; mais le grand public, le public définitif, le public éternel a les doigts délicats, il ne restera jamais acquis qu'aux choses qui ne salissent pas et qui n'offensent pas l'éclat du jour.

Pour tout dire en deux mots : le mal passe, le bien seul reste.

Il semble que l'implacable postérité se tienne attentive derrière chaque siècle et comme armée d'une sorte de grand crible.

Le contemporain s'est tout permis, il ne s'est rien refusé ; il a tout empilé, entassé, confondu ; il s'est flatté de faire passer dans ce crible son œuvre tout entière, le limon, la boue, la pierre vile avec l'or et le diamant. L'inexorable juge qu'on appelle le temps ne transmet aux âges futurs que ce qui est digne d'eux. Le mal est fait pour mourir : qu'il meure ; le bien pour rester : gloire à lui ! Il restera.

Le bien, c'est l'ordre moral dans les choses de l'esprit, et cet ordre n'y est pas moins nécessaire que l'ordre immuable auquel est soumis l'univers dans le domaine de la matière.

C'est le désespoir des génies incorrects et immodestes de penser que quelqu'un puisse jamais se permettre, en face de leur œuvre, de faire un tri, de

faire un choix. Être trié, c'est la suprême injure, c'est le supplice. Ce supplice mérité attend pourtant quiconque n'a pas su *se trier* lui-même, se juger et se condamner au besoin, et distinguer dans sa propre production la paille du bon grain. Vous prétendez arriver à la fin du voyage avec votre bagage tout entier? Attendez. Vous avez accumulé vaniteusement Pélion sur Ossa? Attendez. Vous avez fait de mauvaises œuvres qui ont été de mauvaises actions? Halte-là! Rien de tout cela n'est admis à passer à la douane de l'avenir.

Que si, au contraire, vous inspirant du meilleur de votre cœur, vous avez mis au jour une œuvre dont puisse s'honorer l'humanité, ne craignez rien. Le temps est pour vous. Le bien ne se perd pas.

C'est dur à dire, mais il n'est qu'un châtiment possible pour les crimes littéraires : la mort de l'œuvre coupable. Et ce châtiment est, grâce à Dieu, aussi inévitable que juste. Il est sans appel. Un livre mauvais est pire qu'une mauvaise action. J'entends un livre qui sème le mal; car c'est une mauvaise action qui se multiplierait à l'infini, s'il ne contenait en lui-même sa condamnation, son arrêt de mort.

Où en serions-nous, grand Dieu! si tout ce qui sort de tant de cerveaux mal équilibrés, mal avisés et trop souvent malintentionnés, devait survivre à leurs auteurs?

Les siècles passés nous ont à peine laissé cent chefs-d'œuvre. Le vrai trésor de l'esprit humain, dans tous les temps et dans tous les pays, est riche de trois cents volumes tout au plus. Cependant, demandez aux écrivains de chaque siècle ce que chaque siècle s'est flatté d'ajouter à la bibliothèque

des siècles qui l'ont précédé. C'eût été innombrable. Il n'est peut-être pas plus d'astres au ciel que de livres morts dans les cimetières, dans les catacombes de l'esprit humain. Que voulez-vous? Ce qui n'était que poussière est retourné à la poussière. La justice s'est faite, elle devait se faire. Le jugement final, le jugement dernier de la postérité des livres a été ce que la loi du bien, contre laquelle rien ne prévaut, exigeait qu'il fût: « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

LE NID D'AIGLE

« Grande nouvelle, Willy Welling, et bonne nouvelle! C'est mon secret, je ne veux le dire qu'à vous, s'écria Roger Bolt, le visage rouge de joie, à la vue de son compagnon favori.

— Quelle nouvelle? demanda Willy, les yeux brillants de curiosité.

— Je sais enfin où est le nid d'aigle! répondit Roger, le front plus rayonnant que s'il eût découvert une mine de diamants.

— Bien vrai ? s'écria Willy aussi vivement intéressé que son camarade.

— J'en suis presque sûr, et même j'en suis très sûr; mais venez avec moi sous les grands rochers et je vous dirai tout, dit Roger tirant Willy par le bras. Vous savez que sir John a tué, il y a deux jours, le grand aigle, le père, et qu'il a offert cinq guinées de récompense à quiconque s'emparerait du nid; les

aigles ont fait tant de mal parmi les troupeaux qu'il faut en finir. Il n'y a plus moyen de vivre avec des voisins comme ceux-là. La mère de William a eu cinq agneaux enlevés par ces bêtes maudites, votre père un et ma mère deux. Oui, certainement, il faut en finir, en finir à tout prix, Willy. C'est une honte pour le pays ! On ne peut pas se laisser faire la loi par deux oiseaux. Ce serait un désastre l'an prochain. Les petits aigles, devenus grands aigles, seraient déjà pillards et féroces comme leur père. Eh bien, je me suis dit que pour avoir raison de ces bandits, je ferais le guet, et je me suis tenu parole. Hier j'ai fait l'école buissonnière tout le jour exprès pour cela, et je ne crois pas avoir si mal employé mon temps cette fois que quand je la fais rien que pour aller m'amuser.

— Cependant, qu'a dit votre mère? demanda Willy.

— Je ne l'ai pas entendu, répondit Roger d'un air insouciant qui rendit Willy tout sérieux. Sur le soir, continua le petit garçon, je vis, au coucher du soleil, la grande aigle mère s'abattre en tournoyant dans l'endroit où j'avais toujours pensé que son nid devait être; juste là — ne voyez-vous pas? Et il désigna du doigt un immense rocher presque à pic qui dominait le pays.

— Je ne vois rien qu'un petit buisson brun.

— Eh bien, c'est cela; le nid doit être juste derrière ce buisson brun, car c'est au beau milieu ou derrière que la mère a disparu; elle tenait un pauvre agneau tout pantelant dans ses serres, et c'est de là que déjà elle s'était envolée ce matin. Maintenant, ne pensez-vous pas que vous et moi pourrions grimper jusqu'au buisson brun quand elle sera absente?



L'AIGLE TENAIT UN PAUVRE AGNEAU TOUT PANTELANT DANS SES SERRES

— Quel bonheur ce serait que de l'essayer! s'écria Willy.

— Ce ne sera pas facile, répondit Roger : les aigles sont des oiseaux qui ne sont pas bêtes; s'ils ont choisi un lieu pareil pour leur nid, c'est qu'ils s'y croient en sûreté.

— Eh bien, s'écria Willy avec vivacité, attendez seulement que j'aie été à la ville où je vais acheter certains objets dont ma mère a besoin, et nous essayerons d'y grimper. Je courrai tout le temps. Ce ne sera pas long ! Avant une heure je serai revenu.

— Je n'ai nulle envie de vous attendre ou d'attendre qui que ce soit, dit Roger, ni une heure ni une minute. Le bon moment pour y grimper est maintenant; justement la féroce aigle mère a quitté son nid. Il faut mettre à profit son absence. Vous pourriez bien faire vos ennuyeuses commissions, il me semble, après que nous nous serions emparés du nid.

— Non, dit Willy Welling, car ma mère m'a dit de les faire tout de suite ; je ne devrais même pas être ici à bavarder avec vous.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil ! s'écria Roger avec impatience. Si votre mère vous dit de faire quelque chose, vous le faites tout de suite comme si votre vie en dépendait. La mienne m'a défendu mille fois d'essayer de grimper sur ce rocher; cela n'empêche pas qu'avant une heure j'y serai monté.

— Si ma mère me l'avait défendu, je n'y grimperais pas, dit Willy avec décision.

— Vous seriez alors une fameuse poule mouillée,» dit Roger levant les épaules avec dédain. Willy Welling rougit à cette insulte. « Roger, dit-il, il est

écrit : *Enfants, vous obéirez à vos parents.* » Et, sans tarder davantage puisque c'eût été désobéir à sa mère, l'honnête Willy s'éloigna d'un pas rapide.

« Je m'embarrasse de ses préceptes autant que de ses exemples, grommela Roger ; je n'aurais pas été fâché d'avoir son aide dans une aventure pareille ; mais sa niaiserie ne m'arrêtera pas. Je n'ai jamais vu un garçon comme Willy. — Il pense toujours au devoir, à ce qu'il doit faire ou ne pas faire. Il se fait l'esclave de sa mère, et elle n'est pas la moitié aussi gentille que la mienne. La mienne croit toujours que rien n'est assez bon pour moi : elle dînerait d'une croûte de pain pour me donner le meilleur morceau du dîner tous les jours, tandis que la mère de Willy... Mais cela ne me regarde pas, » ajouta mentalement Roger.

Il est évident que la voix de sa conscience disait tout bas à Roger que le souvenir de la bonté de sa mère rendait son projet de désobéissance moins excusable encore. Mais il se contenta de secouer la tête comme quelqu'un qui veut chasser une pensée importune, et revenant à son idée fixe : « Mon affaire pour le moment est ce nid. Atteindre à une pareille hauteur n'est pas une petite besogne ! Arriver à ce buisson brun sera fameusement difficile. Personne n'y est monté encore! Cela fera du bruit dans le pays quand on saura que le petit Roger Bolt a osé ce qu'aucun homme n'avait osé avant lui, et puis il y a aussi les cinq guinées... Bah! qui ne risque rien n'a rien.»

Et Roger, qui était un garçon expéditif, se mit en route. Bientôt il commença son ascension, se suspendant à chaque arbrisseau et même aux touffes de bruyères à la portée de sa main, s'accrochant

du pied ou du genou à chaque interstice et s'aidant de tout ce qui pouvait servir à le faire avancer.

Il montait fort adroitement. A chaque minute il gagnait sur la hauteur. Naturellement, Roger ne pouvait grimper en ligne directe : il avait à appuyer tantôt vers la droite pour saisir un branchage, tantôt à gauche pour mettre à profit une anfractuosité du rocher, et, comme il lui était impossible d'avoir toujours les yeux fixés sur le buisson brun qui, quelquefois, cessait d'être visible pour lui, occupé qu'il était à assurer chacun de ses pas, il craignait de se tromper de direction. « Quel dommage que ce niais de Will ne soit pas en bas! pensait Roger. Il m'aiderait, du moins, à rester dans la ligne du buisson. » Quand enfin il s'arrêta pour respirer après avoir accompli ce qu'il sentait être... des merveilles d'agilité, le regret de son camarade absent le reprit. « Il aurait certainement pu m'épargner beaucoup de fatigue rien qu'en restant au bas du rocher et en m'avertissant d'aller à droite ou à gauche. Ces mouvements de terrain, ces creux et ces rochers qui se succèdent, outre que cela double la peine, cela embrouille tout. Je vois bien que je suis à une terrible hauteur, mais j'ai perdu de vue mon but et je ne sais plus si je suis dans la bonne direction. Pourtant, il n'y a pas à hésiter : ce petit plateau là-haut est le seul endroit où je puisse parvenir d'ici ; mais mes bras et mes jambes sont déjà si raides et me font tant de mal que je ne suis pas sûr du tout d'avoir la force d'y pouvoir arriver. » Il s'essuya le front, se frotta un peu les mollets, tendit et détendit à diverses reprises les bras pour leur rendre de la flexibilité et s'écria : « Tant pis! Il s'agit d'avoir du courage! Une fois sur ce plateau je pour-

rai me reposer et m'orienter. Qui sait? Je suis peut-être plus près du nid que je ne le crois. »

Cependant son visage était tout en feu, son cœur battait à coups redoublés, et ce ne fut qu'après un effort terrible pour ses forces surmenées qu'il parvint à se jucher sur le plateau. A sa grande déconvenue, il le trouva beaucoup plus étroit qu'il ne s'y était attendu; de plus, le rocher s'élevait derrière lui de vingt pieds au moins et se dressait au-dessus de sa tête aussi perpendiculaire qu'un mur. Quand bien même quelques petits trous dans cette muraille de granit eussent offert un point d'appui au pied d'un grimpeur plus expert, une grande roche qui la surplombait d'un bon mètre comme un toit et qu'il n'avait pu apercevoir de plus bas le mettait dans l'impossibilité de pousser plus loin sa périlleuse ascension. Une chèvre n'aurait pu monter plus haut dans la direction choisie par Roger. Le petit garçon, déjà bien fatigué, se sentit saisi d'un trouble subit. Décidément il ne pouvait plus monter; il n'y avait plus à penser à s'emparer du nid; c'était fort triste pour lui, sans doute, mais il y avait quelque chose de bien plus terriblement inquiétant encore. Comment allait-il faire pour redescendre ?... Il lui avait suffi d'un regard trop tard jeté sur le chemin si difficile qu'il venait de parcourir pour lui faire voir que toute retraite lui était coupée. En effet, un bloc de pierre qui l'avait aidé à gravir sur le plateau venait de rouler avec un bruit sourd jusqu'au fond de la vallée. Il l'avait senti vaciller sous son pied quand il l'avait escaladé. C'était un miracle qu'il n'eût pas été entraîné dans la chute. Tout brûlant de chaleur qu'il était, il se sentit frissonner. Le vide seul s'offrait à son regard

à une immense profondeur; la tête lui tournait et il n'osa mesurer des yeux l'abîme une seconde fois. La pensée seule de refaire cette route devenue cent fois plus périlleuse donnait le vertige au pauvre Roger; le moindre faux mouvement pouvait précipiter sa perte. Pour comble de terreur, il crut s'apercevoir que le plateau duquel dépendait sa vie n'était lui-même que le produit d'un bouleversement antérieur et n'avait aucune solidité.

Il s'imagina — était-ce une erreur? — que toute la roche qui lui servait de support manquait d'équilibre et commençait même à osciller sous son poids! De crainte de l'ébranler en changeant de position, Roger, qui était debout, n'osait ni s'asseoir ni se coucher; ses jambes ne tremblaient déjà que trop sous lui. Tout ce qu'il put faire pour s'assurer contre le vertige fut de se mettre à genoux. Il lui paraissait que la vibration causée par sa voix pourrait suffire à ébranler son chancelant appui, et à déterminer sa chute dans le gouffre béant.

La position de Roger devint bientôt une telle torture que, dans un effort de suprême angoisse, un cri désespéré sortit de ses lèvres. Sa mère! C'est sa mère qu'il appelait! Mais l'écho de sa propre voix que lui renvoya le rocher répondit seul à son cri de détresse. Dans un lieu si désert, bien des heures pouvaient s'écouler; la nuit même pouvait tomber avant que quelqu'un vînt à passer. Des heures..., une nuit tout entière..., quand une seconde pouvait suffire à l'écroulement de la misérable pierre qui le supportait. Une timide prière s'échappa de son cœur pour monter vers le ciel : il fit le signe de la croix. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de

moi ! » Mais quoi ! avait-il le droit de compter sur l'aide de Dieu ? N'avait-il pas été cent fois rebelle à cet article fondamental de sa loi qui dit : « *Enfants, obéissez à vos parents ?* » N'avait-il pas mille fois agi contrairement aux désirs, aux volontés mêmes de sa mère? Cela lui était arrivé si souvent que dans sa conscience endurcie il n'aurait pu compter le nombre de ses infractions — « au devoir », — et jamais cependant il ne s'était dit, comme en cette heure fatale, qu'il avait à chaque faute encouru la colère divine ; mais, en face du péril, les fautes de Roger lui apparaissaient enfin sous leur vrai jour. Que n'aurait-il pas donné pour être sûr de revoir le doux visage de sa trop tendre mère et pour voir s'ouvrir devant lui une nouvelle chance de la rendre heureuse ! Roger aurait pu être son bonheur et sa joie, mais il savait —il ne le savait que trop bien—qu'il avait déjà causé de nombreux chagrins à ce cœur qui lui était dévoué jusqu'à la faiblesse. Dans son désespoir, il implora de la bonté de Dieu qu'il lui fût accordé du moins quelques jours de vie, afin qu'il pût réparer le passé et devenir ce qu'il n'avait jamais encore été : un vrai bon fils pour celle qui l'aimait tant.

Tout à coup, une voix allègre résonna d'en bas et fit courir un frémissement dans les veines de Roger.

« Ohé ! Roger ! seriez-vous là-haut par hasard ? »

Il reconnut la voix de Willy Welling.

« Oh, Willy ! cria l'infortuné Roger, vite, vite, appelez du secours ! Je ne puis ni monter ni descendre et je suis à bout de forces ; le plateau sur lequel je suis retiré tremble sous moi ; si on ne vient bien vite, je suis perdu ! perdu !...

— Tenez bon ! je cours chercher du secours ! cria

Willy d'une voix émue, mais ferme et résolue; patience, ne bougez pas, ne faites pas d'imprudence. » Un long silence suivit, un silence terriblement long, dont chaque minute parut une heure à Roger. Il se disait que Willy ne reviendrait jamais; et d'ailleurs, une fois revenu, comment pourrait-il lui venir en aide? Aucune échelle, dix, vingt échelles ne seraient pas assez longues pour atteindre à une telle hauteur.

A la fin, une voix bien connue se fit entendre de nouveau. C'était, oui, c'était encore celle de Willy, mais comment cela pouvait-il se faire? Il lui semblait qu'elle venait maintenant d'en haut et non plus d'en bas.

« Roger, mon cher Roger, criez pour que nous sachions bien positivement où vous êtes, car nous ne pouvons vous voir; criez de toutes vos forces, si vous m'entendez. »

Le pauvre garçon obéit aussitôt; sa voix, étranglée par l'émotion, monta cependant jusqu'à Willy.

« Calmez-vous, Roger, espérez; nous avons pris le rocher par le revers de la montagne; j'ai avec moi de bonnes gens qui ont consenti à quitter leur travail pour venir m'aider à vous sauver. Nous sommes au-dessus de vous; nous avons apporté une grosse corde bien longue, au bout de laquelle vous trouverez un nœud coulant auquel il faudra vous suspendre ; mais ayez grand soin de ne rien négliger pour que vous vous sentiez solidement attaché.

— Si la corde ne vient pas tout de suite, ce sera trop tard ! cria le pauvre Roger; je me sens défaillir et ne pourrai plus profiter de votre secours. »

La corde avec son nœud descendit à l'instant du

sommet du rocher presque à la hauteur du plateau qui servait de refuge à Roger. Il la voyait tout près, mais, hélas ! il ne pouvait l'atteindre. La projection du rocher supérieur la maintenait à quelques pieds de l'enfant, qui ne pouvait pas plus la toucher que si elle eût été à sept milles de distance. Son bras, qu'il osait à peine avancer de peur de perdre l'équilibre, n'était pas de moitié assez long.

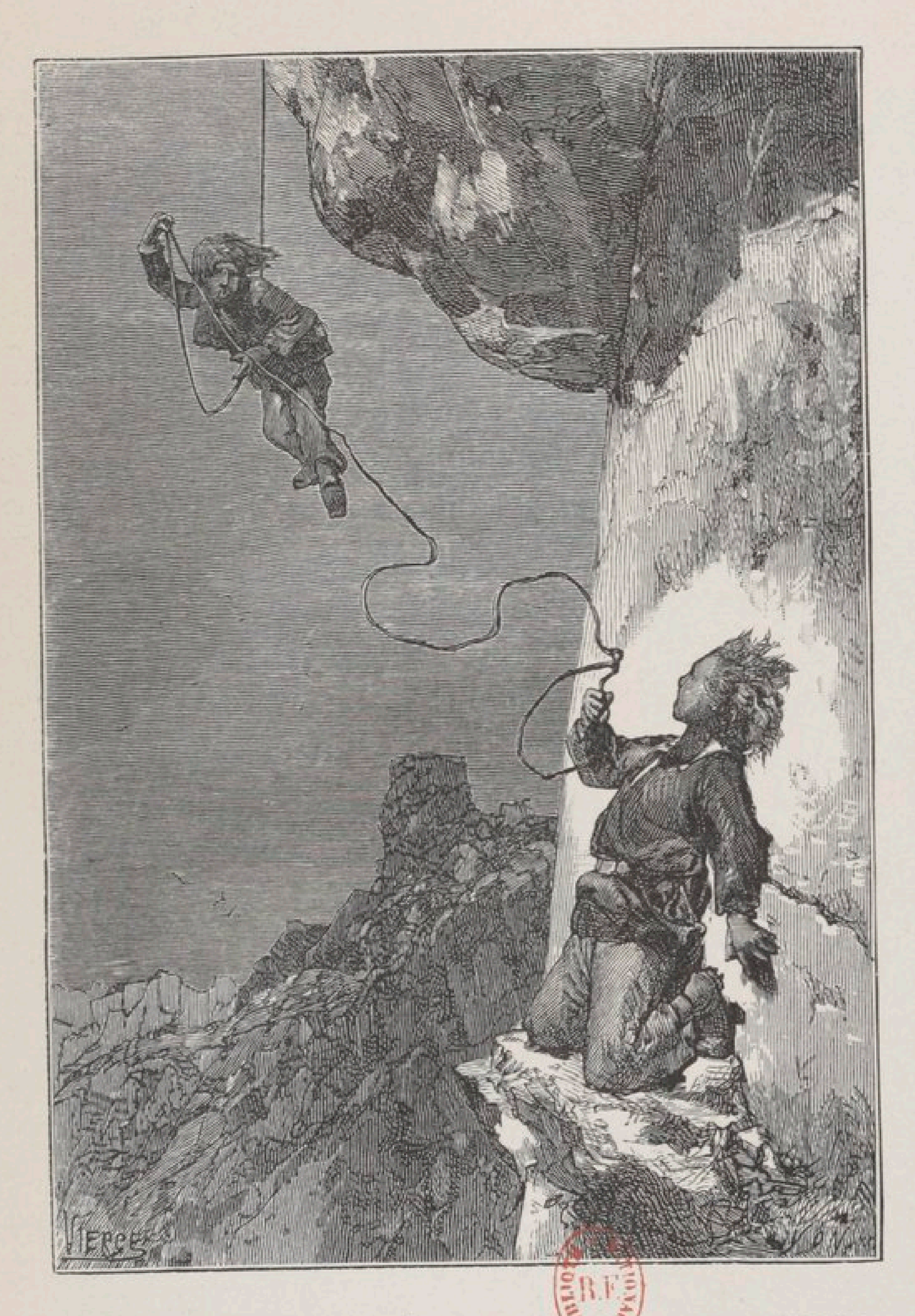
« Je ne puis pas l'atteindre, je ne puis pas atteindre la corde... Oh ! que faut-il faire ? » cria-t-il d'une voix déchirante.

La corde remonta vivement; une pause terrible suivit, puis quelque chose de sombre apparut à la cime du rocher : c'était le vaillant Willy lui-même. Il s'était fait attacher à la corde et il en tenait une seconde à la main, laquelle, par une de ses extrémités, était fixée à celle qui le soutenait lui-même. Quand il se vit à quelques mètres de Roger, comme un couvreur suspendu dans l'espace, il lui dit :

« Écoutez-moi bien, Roger. Je parviendrai, je l'espère, à vous jeter, en la balançant, cette seconde corde, et il vous sera possible de la saisir; mais ayez bien soin de ne faire aucun faux mouvement, aucun mouvement prématuré, tant qu'elle ne sera pas tout à fait à votre portée. Suivez bien mes instructions, et tout ira bien. »

Je vous prie de croire que Roger ne songeait guère, cette fois, à contrevenir aux sages conseils de son ami.

La voix de Willy était vibrante, presque joyeuse, et si encourageante que Roger sentit ses forces revenir.



CE NE FUT QU'A LA QUATRIÈME FOIS QUE ROGER PARVINT A SAISIR
LA CORDE

« Oh! jetez-la, et vite, mon cher Willy. Je prendrai bien garde; j'ai bien compris chacun de vos mots. Que vous êtes bon, Willy!... »

Willy lança la corde trois fois; ce ne fut qu'à la quatrième que Roger parvint à la saisir. De ses tremblantes mains, il passa et noua la corde autour de sa ceinture; car il ne songeait pas, même avec cette aide, à essayer de nouveau de son talent de grimpeur. Et ce fut bien heureux; car au moment où, sur un signal de Willy, les hommes qu'il avait amenés avec lui, placés en haut de la roche, commencèrent à hisser la corde qui soutenait les deux amis, Roger, à bout de force, s'évanouit.

Willy, à qui sa position ne permettait pas de surveiller Roger, ne s'en aperçut pas ; ce qu'il savait, c'est que Roger était suspendu en sûreté au-dessous de lui et qu'il arriverait bientôt après lui sur le sommet du rocher.

Comme on l'a vu, c'était grâce à une heureuse inspiration qu'à son retour de la ville, et après s'être acquitté des commissions de sa mère, Willy, passant au pied du rocher, s'était avisé d'appeler Roger, pour le cas où son imprudent camarade aurait risqué tout seul l'ascension.

Willy, au premier appel de Roger, n'avait eu qu'une idée : arriver sans perdre une seconde au secours de son ami.

Lorsque, parvenu à la cime du rocher avec ses compagnons, il avait dû prendre le parti de se faire attacher à une corde pour arriver jusqu'à Roger, il pensait si peu aux aigles et à leur nid, qu'il n'avait même pas soupçonné qu'il dût, en descendant au bout de la corde, passer tout à côté du fameux

buisson brun, cause première de la téméraire entreprise de Roger ; mais en remontant, dégagé de son principal souci, il l'aperçut et, le souvenir lui revenant, il ne put résister à la tentation de faire savoir aux hommes qui retenaient la corde qu'étant tout près du buisson il voulait profiter de l'occasion, et qu'il les priait d'interrompre un instant le mouvement d'ascension pour qu'il pût faire une visite au nid d'aigle.

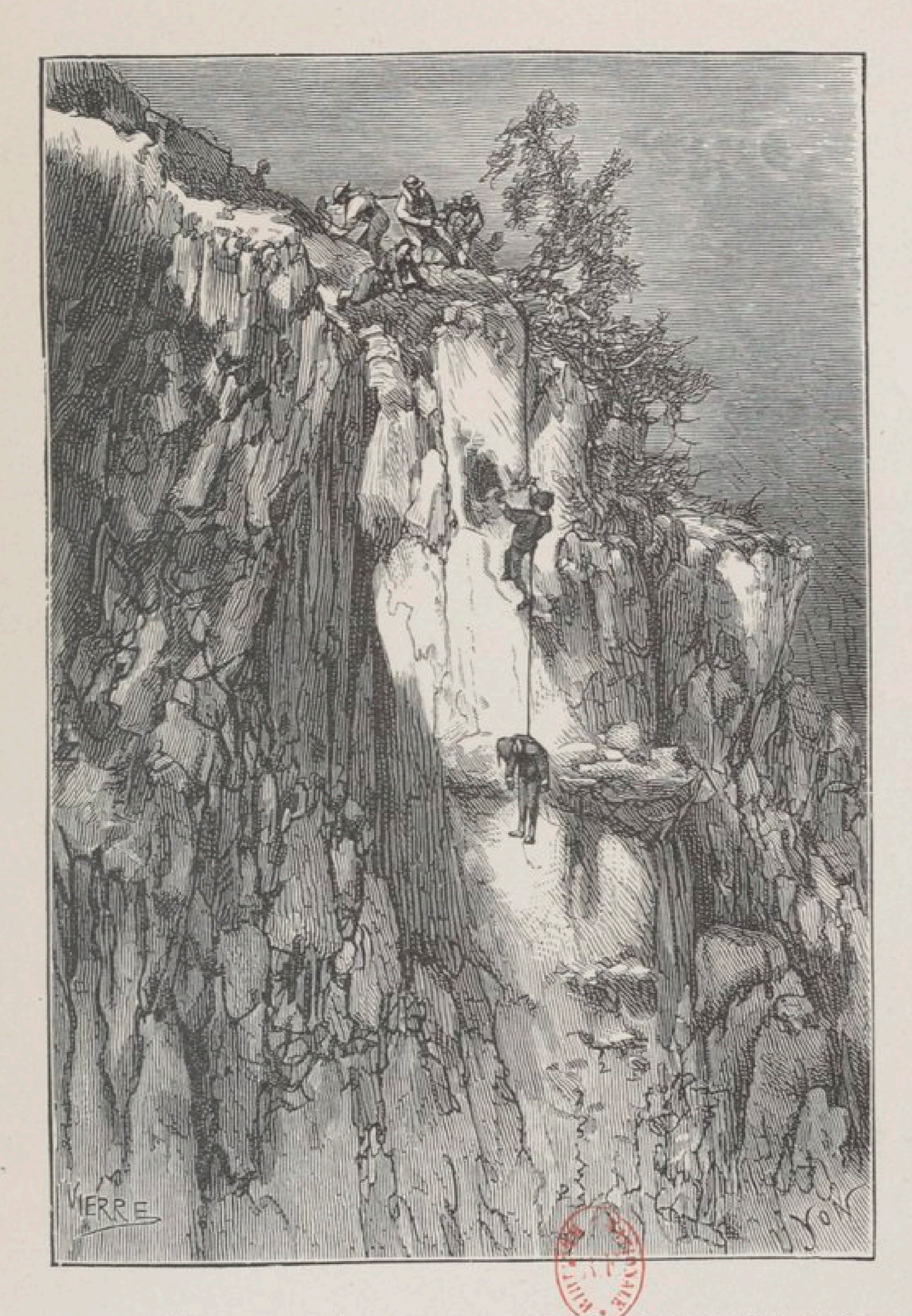
Les yeux de Roger ne l'avaient pas trompé.

« Hourra ! Roger ! hourra ! cria Willy s'accrochant avec ardeur au buisson ; voici le nid ! Le nid d'aigle était bien où vous avez dit, non pas tout à fait dans le buisson brun, mais un peu plus haut et dans un drôle de trou encore. Les petits monstres sont dedans, leurs becs tout grands ouverts ! Je le tiens ! hourra ! je le tiens ! Nos agneaux sont sauvés, et les cinq guinées sont à nous. »

Le pauvre Roger, suspendu comme une chose inerte au bout extrême de sa corde, était, comme on le sait, hors d'état de rien entendre. Mais Willy, tout à son affaire, ne songeait même pas à s'inquiéter du silence de son petit compagnon.

Willy s'était arrangé pour avoir le libre emploi de ses mains ; il parvint, sans grande difficulté, à s'emparer du nid. Il y trouva deux aiglons déjà vêtus de leur duvet.

« N'ayez donc pas tant de peur, messieurs les aigles, et ne faites pas les méchants, leur dit Willy, rendu déjà tout à sa bonne humeur naturelle ; ne vous débattez pas tant, nous ne sommes pas des aigles pour mettre à mort des ennemis hors d'état de se défendre et qui, d'ailleurs, n'ont encore aucun



WILLY S'ÉTAIT ARRANGÉ POUR AVOIR LE LIBRE EMPLOI DE SES MAINS

crime sur la conscience. Il ne s'agit pas de vous tuer, mais seulement de vous empêcher de grandir pour le mal. Une bonne cage y suffira en attendant qu'on vous envoie au Jardin zoologique, où vous ferez l'admiration des connaisseurs. »

Les petits aigles comprirent-ils ce discours? Le jugèrent-ils aussi rassurant que Willy l'avait voulu faire? Je me permettrai d'en douter. Toutefois, ils subirent la loi du plus fort avec une apparente philosophie.

« Tout va bien, tirez maintenant! » cria enfin Willy. Au bout de quelques minutes, les deux enfants se trouvèrent en sûreté sur le haut du rocher. Willy était naturellement plein d'une joie triomphante; mais elle s'évanouit bientôt quand, débarrassé de sa corde, il vit le pauvre Roger, qu'il avait cru pouvoir oublier, tant il se croyait assuré de le ramener sain et sauf, quand il le vit pâle comme un mort, et couché sur la roche sans donner signe de vie.

« Ne craignez rien pour lui, dit un des terrassiers qui l'avaient aidé dans le sauvetage; la corde l'a peut-être un peu serré, mais son cœur bat régulièrement, ce ne sera rien; voici ma gourde, jetez-lui un peu d'eau à la figure. Il n'est pas si lourd qu'un sac de blé, votre ami; dès qu'il aura rouvert les yeux, je le prendrai sur mes épaules, et, s'il ne peut pas marcher, je me charge de le porter chez sa mère. »

Ces derniers mots frappèrent l'oreille du pauvre Roger qui, grâce à la fraîcheur de l'eau d'ailleurs, reprenait peu à peu connaissance.

« Oh! oui, chez ma mère; conduisez-moi chez...

chez... ma mère, » répéta-t-il instinctivement et sans bien savoir ce qu'il disait.

La descente s'opéra non sans difficulté, mais sans accident, et Roger, porté alternativement par les braves gens qu'avait ramenés Willy, fut bientôt en vue de la maison paternelle.

Quelques centaines de pas avant d'y arriver, Willy avait pris les devants afin de préparer Mme Bolt à le recevoir, et pour éviter qu'on ne l'effrayât par un récit exagéré des dangers qu'avait courus son fils. Malgré toutes ses précautions, la pauvre femme éperdue et poussée par une sorte de pressentiment, était sortie précipitamment de chez elle dès qu'elle avait vu de sa fenêtre des gens qui semblaient venir de la montagne sur la route Elle courait au-devant de Roger, dont l'absence prolongée l'avait inquiétée, et, malgré tout ce qu'avait pu lui dire Willy qui la suivait en essayant de la retenir par sa robe, elle jeta un cri d'épouvante en apercevant le visage tout défait de son fils, et en voyant que pour marcher il avait besoin d'aide. Roger, en effet, était encore très pâle ; cependant, à l'approche de sa maison, il avait voulu marcher, pour épargner à sa mère l'émotion qu'elle eût éprouvée en le voyant revenir porté par ses sauveurs.

Les aides de Willy, des laboureurs des environs, voyant leur œuvre accomplie et Roger entre les mains de sa mère, s'arrachèrent aux remerciements de Mme Bolt pour la laisser tout entière à son fils, et, satisfaits d'avoir contribué à une bonne action, ils retournèrent gaiement à leur travail.

Willy, en garçon attentif, avait tout d'abord mis en sûreté le nid d'aigle et ses deux prisonniers sous

une cage à canard qui ne s'était jamais attendue à recouvrir des hôtes si illustres. Il assista seul à l'entretien de la mère et du fils.

« Oh! mon fils, dit la pauvre femme à Roger en le serrant fébrilement sur son cœur, mon cher enfant, pourquoi avez-vous essayé de monter, au péril de votre vie, jusqu'à ce rocher, quand je vous avais si souvent défendu de le faire? N'avez-vous pas compris que, si je vous interdisais une chose dont vous aviez tant envie, c'est qu'il y avait péril de mort pour vous à la tenter? »

La joue blanche de Roger rougit quand il lui répondit : « Mère, me pardonnerez-vous? »

Mme Bolt fut surprise de l'extrême douceur avec laquelle son fils lui adressait cette question; c'était, hélas! la première fois, depuis déjà longtemps, qu'elle entendait de si bonnes paroles sortir de la bouche de son fils.

« Vous pardonner, mon enfant? s'écria-t-elle. Hélas! mon pardon vous a-t-il jamais manqué? Ne suis-je pas trop heureuse de votre délivrance?

— Après Dieu, je la dois à Willy, » dit Roger.

Mme Bolt, se tournant vers Willy, l'embrassa, les larmes aux yeux, comme elle eût fait pour un second fils.

Willy ne lui avait pas dit un mot de la part principale qu'il avait prise dans cette dangereuse aventure.

« Mère, dit alors Roger d'un ton qu'on ne lui avait jamais connu, vous avez toujours été trop bonne pour moi; me croirez-vous si je vous dis que ma vie se passera à mériter votre pardon? »

Mme Bolt le couvrit de baisers. « Oh! mon

enfant, disait-elle, je le sens, Dieu a touché votre cœur. »

Roger avait des larmes dans les yeux; se tournant vers Willy, il s'aperçut que lui aussi était fort ému.

« Cher et bon Willy, dit-il, je m'efforcerai désormais d'être bon et droit comme vous. Si j'avais toujours suivi vos conseils et compris votre exemple, je n'aurais pas eu besoin pour me corriger de la rude épreuve qui a failli me coûter la vie. » Et, attirant la tête de son camarade, de son ami, il l'embrassa avec effusion.

Au bout de quelques minutes de silence dont tous avaient besoin pour se remettre de l'émotion qui les avait gagnés, Roger, s'adresssant à Willy, lui dit avec un sourire :

« Je suis content de savoir que vous aurez les cinq guinées de sir John, mon cher Willy.

— Comment l'entendez-vous? s'écria Willy. Je n'y ai aucun droit; ce n'est pas à moi qu'elles doivent revenir. C'est vous qui avez découvert le nid de l'aigle et c'est à vous qu'appartient la récompense.

— Je n'en toucherai pas un penny! » s'écria Roger avec véhémence; puis il ajouta d'un ton plus calme: « Non, non, Willy, n'insistez pas; vous avez largement gagné les cinq guinées : je ferais une action honteuse s'il en entrait un penny dans ma poche. N'est-ce pas, mère?

— Mon fils a raison, cent fois raison, répondit Mme Bolt. Vous êtes trop juste, Willy, pour dire le contraire. Il faut être juste, mon cher enfant, même pour soi.



ET, ATTIRANT LA TÊTE DE SON CAMARADE, DE SON AMI, IL L'EMBRASSA AVEC EFFUSION

— Eh bien, nous partagerons, suggéra Willy; mais, si vous voulez me faire plaisir, Roger, nous ferons trois parts : un tiers de la somme reviendra aux bonnes gens qui m'ont assisté, un tiers à vous, et je prierai M[me] Bolt d'acheter quelque chose qui puisse plaire à ma mère et qui lui soit un souvenir de cette journée.

— Soit, répliqua Roger, nous partagerons la somme, non pas tout à fait cependant comme vous le souhaitez, mais selon la vraie justice; on fera deux parts de l'argent : la moitié sera donnée à ceux qui, grâce à vous, m'ont secouru; de l'autre moitié, maman fera une surprise à votre mère, et pour moi, je n'aurai que ce que je mérite, j'aurai la *leçon*. Et ne me plaignez pas : mon lot a une bien plus grande valeur pour moi que tout l'argent que sir John pourrait donner. A l'avenir, je respecterai, et jusqu'à mon dernier souffle, j'en fais le serment, le commandement dont l'oubli, sans vous, Willy, et sans nos bons voisins, m'eût coûté la vie : *Enfants, obéissez à vos parents.* »

Il fut fait ainsi que Roger l'avait voulu; le brave garçon se tint parole : il devint un fils sage et docile et s'en trouva bien. Willy et lui sont si bons amis qu'on les appelle les deux frères. Quant aux deux aigles, eh bien, les deux aigles sont ceux que vous admirez dans la cage de droite au Jardin zoologique. Ils semblent avoir pris leur mal en patience. Ils ont grandi, ils ont grossi, ils ont l'air farouche qui convient à leur race, mais ils ne le sont pas, et la preuve, c'est qu'ils ont fini par se lier d'une sorte d'amitié avec le chat de leur gardien, qui leur rend de fréquentes visites.

« Maman, dit la petite Marie qui avait écouté très attentivement toute cette histoire, et qui même s'était mouchée plusieurs fois à divers endroits du récit parce qu'il l'avait attendrie, maman, c'est bien malheureux que tout le monde ne puisse pas finir par être heureux dans les histoires; car enfin la pauvre mère aigle, qu'a-t-elle dû dire quand elle n'a plus retrouvé ses deux petits aiglons, ni son nid ? »

La petite fille avait raison : tout le monde n'est pas toujours heureux dans les histoires, hélas ! — ni dans la vie.

(*D'après* GWINFRYN.)

RESTER DANS SON EMPLOI

Il est dans l'habitude de l'homme modeste d'admirer les qualités qui lui manquent et de faire peu de cas de celles qu'il possède. Cette disposition a ses dangers; elle peut fourvoyer les aptitudes de celui qui s'y abandonne. C'est un grand point que de ne pas aspirer à développer en soi des mérites qu'on ne saurait avoir. Que penseriez-vous de l'éléphant qui voudrait voler comme un oiseau, de l'oiseau qui voudrait lutter de force avec l'éléphant ? Vous êtes oiseaux, déployez vos ailes, exercez-vous à planer. Vous êtes éléphant, restez à terre. Il faut se connaître, savoir ce qu'on est, ce qu'on peut, et diriger ses efforts d'amélioration dans le sens de sa vraie

nature. Tout effort à côté vous fait perdre les qualités qui vous sont propres sans vous faire atteindre à celles qui ne sauraient devenir les vôtres. Il faut, en un mot, être soi-même et non copie.

Sortir de son emploi touche, souvent, à la vanité par un côté et par l'autre à l'envie.

LE PÈRE CHARLOT

(HISTOIRE D'UN ANE)

Le père Charlot ne s'était pas toujours appelé le père Charlot.

Il ne manquait pas de gens dans le village qui se rappelaient l'avoir connu, quand il n'était encore que le petit Charlot.

Cela avait été un événement quand Mme Claude, la fermière, l'avait rapporté dans son tablier, après l'avoir trouvé plus qu'à demi mort de faim sur la grand'route. D'où venait-il? Qui l'avait abandonné là? On ne le saura jamais. Toujours est-il que le pauvre orphelin, qui paraissait alors n'avoir pas plus de huit jours, avait eu une fière chance d'être rencontré par la charitable fermière; quelques heures plus tard, et l'on n'aurait plus rien trouvé sur le sable du chemin que son cadavre.

La bonne fermière n'avait pas hésité.

A la vue de ce petit être débile, exténué, chétif, respirant à peine, son cœur s'était ému. A peine arrivée à la ferme, elle lui avait donné une bonne

nourrice : c'était ce dont il avait le plus besoin, le pauvre Charlot. L'excellent lait de Marie-Jeanne avait bientôt rendu la force et la santé à son petit nourrisson, et la bonne action de la fermière avait été vite récompensée. Le petit Charlot n'avait pas tardé à faire honneur à sa protectrice. Était-il assez gentil, assez drôle et assez aimable dans ce temps-là, le père Charlot! Grâce à sa bonne petite mine éveillée, à la vivacité de ses manières, au bon caractère qui se lisait dans ses grands yeux à la fois pleins de candeur et de curiosité, à l'originalité de sa personne, dont la gaucherie enfantine était relevée par une naïve espièglerie; grâce même à un léger défaut qu'il avait, mais qui, en somme, lui allait bien, je veux dire la dimension de ses oreilles qu'à première vue on trouvait un peu longues, il était devenu la joie de la ferme et la coqueluche du village tout entier.

C'était à qui féliciterait Mme Claude sur la trouvaille qu'elle avait faite. Je crois que d'abord on en avait un peu gaussé, car on est volontiers prêt à rire au village. Mais cela n'avait été que le bruit d'un moment, il n'avait pas fallu beaucoup de temps à Charlot pour devenir le favori de toutes les ménagères.

Quand, sorti de la ferme, où, dès qu'il put marcher, on l'avait laissé trotter en liberté, il lui prenait fantaisie d'aller faire visite à ses amis du village, il ne rencontrait partout que des sourires. Il n'était pas une porte qui ne s'ouvrît devant lui.

C'était à qui, parmi les marmots de l'endroit, obtiendrait la faveur de partager avec lui sa tartine et de lui faire, après, un petit bout de conduite pour

le remettre dans son chemin. Que dis-je! Il avait été une fois admis à l'honneur de dîner à la table même de M. le maire, qui aimait à s'égayer, et que l'humeur folâtre du petit Charlot amusait, et quelle fête cela avait été pour les enfants de Mme la mairesse, que de voir leur ami Charlot à table au milieu d'eux debout sur un petit escabeau et la serviette au cou comme une petite personne! On ne l'avait jamais oublié dans la mairie.

Bref, l'enfance de Charlot avait été une longue récréation.

Mais peu à peu, aux plaisirs du premier âge avaient dû succéder les travaux et les études de la jeunesse. Devenu plus sérieux par le temps et la réflexion, le petit Charlot avait senti que le moment était venu de montrer à Mme Claude qu'elle n'avait pas eu affaire à un ingrat. On l'avait vu bientôt se faire remarquer par son assiduité au travail, par sa docilité et son obéissance, et aussi par la précocité de son intelligence, si bien qu'à un âge où tant d'autres ne sont encore que des apprentis, Charlot était devenu déjà un bon et fin laboureur; nul que lui n'allait plus droit dans le sillon. Dur au travail, gai dans la besogne, rien ne lui coûtait de ce qui était son devoir. Le petit Charlot avait perdu alors son nom de petit Charlot pour devenir le beau Charlot, le grand Charlot; car il était de si haute taille et de si haute mine, qu'il n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde. On peut dire qu'il était la gloire et l'étonnement du pays.

« Connaissez-vous Charlot? disaient les gens du bourg aux étrangers de passage qui venaient les visiter.

— Non, répondaient-ils.

— Eh bien, alors, vous ne savez pas ce que c'est qu'un âne. » Et l'on allait à la ferme ou aux champs pour rencontrer Charlot.

Le fait est que dans son espèce c'était un être admirable. Il valait un cheval, et un bon. J'allais oublier de vous parler de ses talents d'agrément : Charlot était le plus beau chanteur du village; sitôt qu'il ouvrait la bouche, il fallait écouter. Dès l'aube, sa voix puissante et bien timbrée donnait à tous le signal du réveil. Les paysans, en l'entendant, sautaient lestement du lit : « Charlot a chanté, allons aux champs. »

Puis l'âge mûr était venu, puis la vieillesse. Sans doute Charlot n'était plus alors tout ce qu'il avait été dans sa jeunesse, mais il était encore solide, et ne cédait que quand il y était forcé sa part de besogne aux plus jeunes.

Sa bonne conduite dans les différentes phases de sa laborieuse existence lui avait valu une place à part dans l'estime publique, et d'une voix unanime on lui avait finalement donné ce petit nom d'amitié : LE PÈRE CHARLOT, sous lequel il était désormais connu dans tout le département.

En reconnaissance de ses bons et loyaux services, sa maîtresse lui avait, sur la fin, assuré une retraite douce et tranquille, — un joli pré, borné par un clair ruisseau, — où, toutes les fois que la mère Claude n'avait pas eu besoin de lui, on était certain de rencontrer le père Charlot, goûtant enfin les douceurs d'un repos qu'il avait si bien mérité.

Par exemple, pour les besognes délicates dans les temps de verglas, dans les cas graves où il

fallait un pied sûr, un œil attentif, il n'y avait encore que Charlot à qui Mme Claude voulût se fier.

Dès qu'il y avait quelqu'un de malade dans le pays, à qui une promenade à âne pût faire du bien, on allait chercher le père Charlot, Charlot était toujours prêt. Il fallait voir comme il marchait doucement alors, évitant les secousses à celui ou à celle qu'il portait. La fille du maire, sa préférée après Mme Claude, en savait quelque chose. Quand elle avait été tant et si longtemps malade, qu'est-ce qu'elle serait devenue sans le bon père Charlot, pendant sa lente convalescence ? Elle n'avait pas besoin de le guider, celui-là ; Charlot savait son affaire, il connaissait ses goûts ; ni trop d'ombre, ni trop de soleil pour la jeune malade, les lieux doux et riants, voilà ce qu'il choisissait ; et ce n'était pas lui qui, comme tant d'autres ânes de ma connaissance, abusant de la faiblesse de son guide, se serait arrêté brusquement pour saisir au passage, soit une jeune pousse, soit même un chardon, au risque de désarçonner celle qui le montait. En dehors de son devoir, rien ne le tentait. Sobre, patient, gai encore en dépit des ans, on peut dire que le père Charlot était incapable du moindre oubli, et qu'il n'avait pas à se reprocher dans toute sa carrière l'ombre d'une malice. Aussi, chose rare, surtout dans les petits pays, on ne lui connaissait pas un ennemi. Il n'y avait qu'une voix sur son compte. C'était à qui vanterait son honnêteté et sa douceur. Les femmes, les hommes, les vieillards, les enfants, les chiens, les coqs, les poules, les oies aussi, qui ne sont pas toujours bonnes, et jusqu'aux canards, et jusqu'aux pies, d'ordinaire si faciles aux cancans et à la médi-

sance, tous et toutes lui rendaient la justice qui lui était due. Les chevaux eux-mêmes l'aimaient et le respectaient; on eût dit qu'ils avaient consenti à voir dans cet âne extraordinaire un égal.

Aussi quand le père Charlot traversait le village pour aller à son pré, c'était à qui lui dirait son mot : « Tiens, c'est le père Charlot, disaient les hommes faits; il a encore grand air, le père Charlot; ah! dame, c'était un fier animal et de fameuse race. En a-t-il abattu, de la besogne, à Mme Claude, celui-là! — Bonjour, mon vieux Charlot, disaient les anciens. — Ohé! ohé! le bon grand-père Charlot, » s'écriaient les petits garçons.

Quant aux petites filles, elles allaient jusqu'à lui faire la révérence, et les jours de fête elles lui attachaient des rubans aux oreilles. Elles avaient deviné que le père Charlot, qui avait un peu de sang espagnol dans les veines, aimait toujours la toilette.

Il n'était pas jusqu'à M. le curé qui ne fît volontiers un petit signe de la main au père Charlot, quand il passait devant les fenêtres du presbytère.

De si longs succès auraient tourné la tête à tout autre. Le père Charlot était resté simple et modeste. Le vrai mérite ne connaît pas la vanité. Mais, si bon qu'il fût, Charlot était toutefois fier et digne; il n'aimait ni les mauvais plaisants ni les mauvaises plaisanteries.

Il en donna un jour, bien qu'à regret, une preuve éclatante.

Une grosse ferme, voisine de celle de Mme Claude, avait changé de locataire. Le nouveau fermier était étranger à la contrée; il arrivait, sans être connu et sans rien connaître du pays, d'un département loin-

tain. Sa famille se composait de cinq garçons, dont l'allure, par trop sans gêne, n'avait prévenu personne en leur faveur.

L'arrivée de ces inconnus ne fit pas plaisir dans le village. Ce n'étaient peut-être pas pourtant ce qu'on peut appeler de méchantes gens; mais, ne sachant rien des mœurs et usages de la contrée où ils tombaient comme les pierres de la lune, les Jérôme, c'était leur nom, l'avaient pris avec leurs voisins sur un ton qui n'était pas celui des habitants. Du père et de la mère il n'y avait rien à dire, sinon qu'ils étaient fiers ou insociables; mais, quant aux enfants, l'opinion fut bientôt fixée sur leur compte. C'étaient de vrais diables, indisciplinés, mal élevés, des faiseurs de mauvaises farces, et, pour tout dire, des voisins turbulents, tapageurs et désagéables. Les parents leur laissaient tout faire, et naturellement ils en abusaient.

L'aîné surtout était un démon incarné. Il était plus souvent dans les cerisiers et dans les pommiers des autres que sur ceux de son père. Il n'avait d'autres plaisirs que d'effaroucher les poules, d'effrayer les moutons, d'effarer les chèvres, et, pour tout dire, d'agacer bêtes et gens. On le rencontrait partout où il n'avait que faire; et il était si bien devenu, et cela en moins d'un mois, la bête noire des autres enfants du pays, qu'ils n'avaient rien de plus pressé que d'aller d'un côté dès qu'ils le voyaient arriver de l'autre.

Ses frères étaient à son image.

Qui l'aurait cru? Il était réservé au bon père Charlot de mettre cette bande de vauriens à la raison.

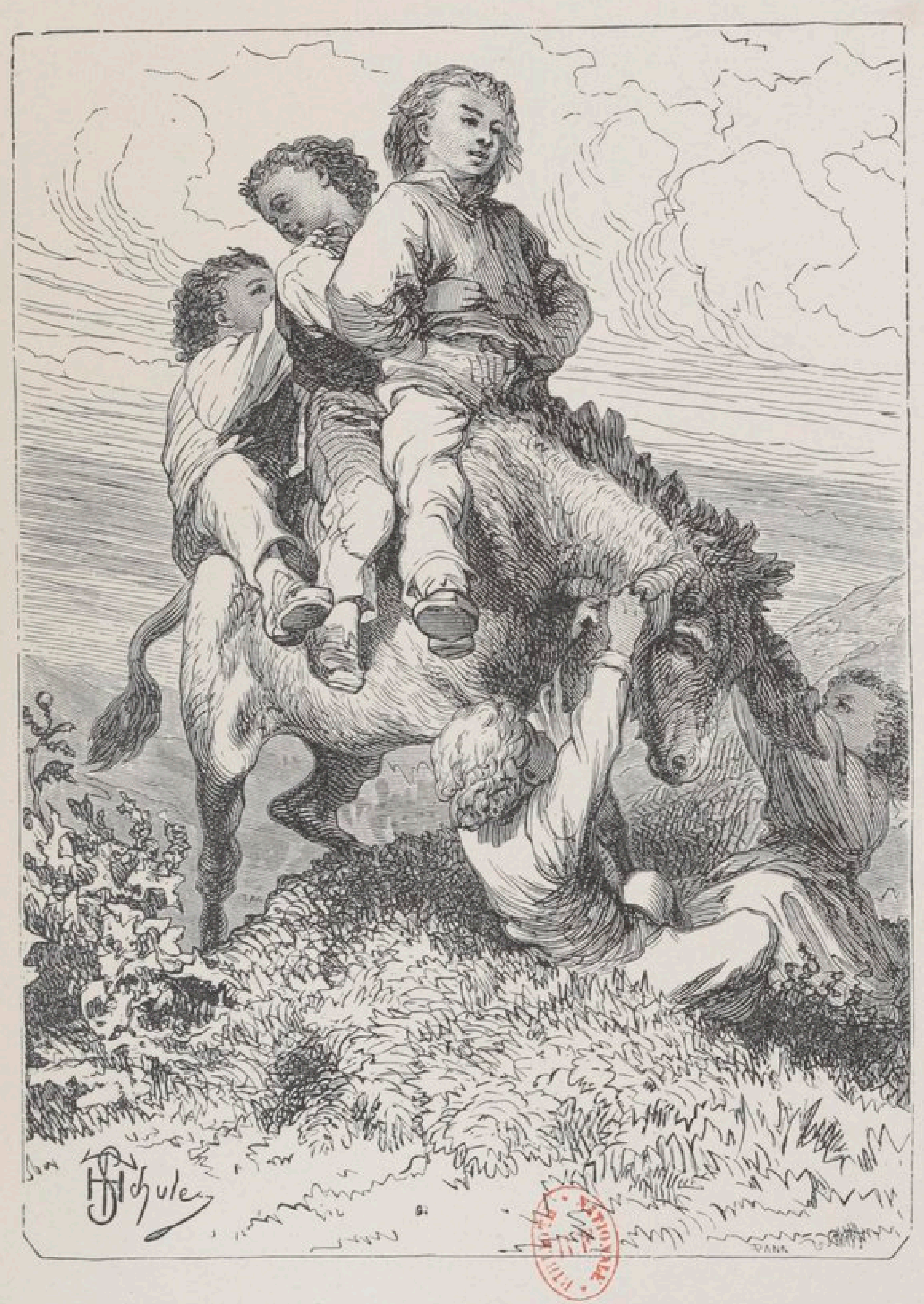
Un jour qu'il était dans son pré, ne songeant à rien

qu'à brouter l'herbe fleurie et à admirer la belle nature, le fils aîné de Jérôme et sa bande de frères escaladèrent tout à coup, comme de vraies sauterelles, la barrière de son domaine. Ne sachant pas où ils en voulaient venir, le père Charlot crut d'abord à une visite de bon voisinage que ces enfants voulaient sans doute lui faire.

Il les laissa donc approcher. Il ne tarda guère à s'en repentir. La première chose que firent deux de ses visiteurs inattendus, ce fut de s'emparer chacun à deux mains de ses superbes oreilles et de s'y suspendre, de façon à le forcer, aussi bien par leur poids que par la douleur, à courber la tête presque jusqu'à terre. Outre qu'une paire de boucles d'oreilles de ce genre ne pouvait pas passer pour une parure, une attitude si humiliante ne devait guère convenir au père Charlot. Il n'avait pas été habitué à ces manières-là. Il avait d'ailleurs, comme tous les ânes de bonne race, les oreilles très chatouilleuses, le père Charlot!

Personne n'ignore que les oreilles d'un âne qui se respecte, c'est, sans comparaison, comme les moustaches d'un militaire. C'est sacré. Y laisser porter la main, se les laisser tirer, c'est subir un affront. Cependant le père Charlot, en âne sensé, prit le sage parti de souffrir d'abord en silence, attendant la suite et son tour. La vraie bravoure n'est pas si prompte; elle sait qu'une insulte ne compte que suivant le cas qu'il faut faire de l'insulteur. Ces galopins pouvaient n'être, après tout, que des étourdis et n'avoir pas conscience de la portée de leur action.

Voyant que le père Charlot se laissait faire, sans mot dire, et se trompant sur les motifs de sa patience,



LE PÈRE CHARLOT N'AVAIT PAS ÉTÉ HABITUÉ A CES MANIÈRES-LA

trois des frères Jérôme, lestes comme des singes, sautèrent sur son dos, et, après ces trois-là, les deux qui d'abord lui avaient tenu les oreilles.

Cinq cavaliers pour une seule monture, c'était beaucoup. Le cheval des quatre fils Aymon lui-même n'avait jamais eu à porter que ses quatre glorieux cavaliers.

« C'est bon, c'est bon! pensait le père Charlot. Voilà de petits drôles qui méritent une leçon. Je m'en vais, ma foi, la leur donner. C'est le devoir des vieillards d'apprendre à vivre à la jeunesse. »

Pourtant, une fois qu'il eut les oreilles dégagées, et qu'il se fut un peu secoué, quand il sentit grouiller et frétiller sur son dos cette joyeuse marmaille, quand il l'entendit rire et chanter, le père Charlot, qui avait la passion des enfants, et qui n'avait pas plus de rancune qu'un poulet, fut sur le point de s'attendrir.

« Ils n'ont voulu que s'amuser, se dit-il. S'il ne s'agit que de faire faire le tour de mon pré à ces écervelés pour faire leur bonheur ce matin, quoiqu'ils s'y soient mal pris et que la charge soit un peu lourde, ma foi, je le ferai. Il ne sera pas dit que le père Charlot aura refusé quelques minutes d'agrément à des enfants, pour cela seul qu'ils ne seront pas arrivés à lui chapeau bas. »

Et, sur cette réflexion, le père Charlot, relevant le pas, fit faire complaisamment à la bande le tour de sa propriété. Il était si bon, le père Charlot, qu'il avait soin d'aller plus doucement aux beaux endroits pour laisser à ses visiteurs le temps de contempler les beaux points de vue.

Avec cela qu'ils y pensaient, au paysage, les fils à Jérôme!

Par exemple, quand il fut revenu à son point de départ, la politesse était faite et bien faite, le père Charlot s'arrêta net pour laisser descendre ses cinq cavaliers de contrebande.

Mais il comptait sans ses hôtes. Vous croyez peut-être que les fils de Jérôme, reconnaissants de ce qu'il avait fait si bénévolement pour eux, descendirent en effet du haut de leur monture pour lui dire tout au moins chacun un merci. Ah bien, oui! vous ne connaissez pas les petits Jérôme.

Sitôt qu'ils comprirent que l'intention du père Charlot était, non de continuer la promenade, mais de s'arrêter, ce fut une clameur, une huée à assourdir des oreilles moins délicates que celles d'un âne comme Charlot.

« Hue donc! hue! » criait à l'envi toute la bande.

Mais le père Charlot ne remuait pas plus qu'un mur.

« Ah çà, s'écria l'aîné des Jérôme, c'est donc un âne de carton que cette vieille bourrique-là! »

Ane de carton! Vieille bourrique!! A de pareilles injures, la moutarde, on le sent bien, ne pouvait que monter au nez du père Charlot.

« Ah! je suis un âne de carton! Ah! je suis une vieille bourrique! se disait-il à part lui. Vous allez voir, petits drôles. » Et, s'affermissant sur ses jarrets, il eût voulu se changer en pierre pour être plus sûr de n'avoir pas à obéir à ces insolentes injonctions.

Mais il n'était pas au bout de ses épreuves, le pauvre père Charlot. Quand la troupe infernale eut vu que ni cris ni injures ne pouvaient obtenir qu'il avançât d'une semelle, dix talons, et des talons enfermés dans de lourds souliers ferrés, se mirent



IL ENVOYA DANS LES AIRS LA BANDE MALFAISANTE

à exécuter, avec un ensemble étonnant, un roulement formidable sur les flancs du père Charlot.

« Je ne bougerai pas, se dit le père Charlot; non, non, je ne bougerai pas; dussè-je mourir sur la place!

— Ah! tu ne bougeras pas, s'écria l'aîné des Jérôme, qui semblait avoir lu dans la pensée de sa victime, tu ne bougeras pas; eh bien, tu vas voir, vilaine bête! »

Il avait à peine parlé que, sur son conseil, celui de ses frères qui était le plus près de la queue, sur le dos du père Charlot, lui avait enfoncé une épingle dans un endroit que la nature n'a certainement pas destiné à servir de pelote aux épingles.

Ceci passait la plaisanterie. C'était de la méchanceté pure, c'était de la cruauté. Le père Charlot, piqué au vif, *dans ce qu'il avait de plus chair*, comme on dit, comprit qu'il n'y avait pas à barguigner, que le temps de la longanimité était passé et très passé, et, en une seconde, son plan fut arrêté. Il allait enfin montrer à ces polissons que bonté n'est pas bêtise.

Prenant donc son élan, en deux temps de galop il arriva au bord du ruisseau qui bordait son pré, à un certain recoin où la veille on avait étalé une grande couche de vase tirée du cours d'eau qu'elle menaçait d'encombrer. Arrivé là, il fit d'un mouvement rapide volte-face, puis, s'arc-boutant brusquement sur ses jambes de devant, d'une ruade énergique de ses pieds de derrière il envoya dans les airs la bande malfaisante, qui avait prétendu prendre possession malgré lui de sa personne.

Jamais, non jamais, pas même au cirque du temps

d'Auriol, des clowns n'exécutèrent simultanément et avec un ensemble plus merveilleux de si extraordinaires culbutes. L'un prit son vol de-ci, l'autre de-là; celui-ci s'envola par devant, celui-là par derrière. Une demi-douzaine de ballons, lancés tous à la fois par une forte raquette, n'auraient certes pas mieux et plus diversement voltigé.

Et qu'il avait été encore bon jusque dans sa colère, l'excellent père Charlot, qu'il avait été généreux dans le choix même qu'il avait fait du lieu où devait s'opérer cet incomparable assaut de voltige! Partout ailleurs, la bande des Jérôme, en retombant, du ciel où il l'avait lancée, sur la terre, aurait pu se briser les os. Sur ce point par lui choisi, les Jérôme devaient en être quittes pour retomber chacun de cinq à six pieds de haut, les plus heureux dans l'herbe humide, les autres dans le limon amassé du ruisseau.

Cette exécution faite, le père Charlot avait tranquillement repris son allure accoutumée. Justice était rendue aux coupables, ses ennemis étaient épars sur le lieu du combat. Tout au plus avait-il daigné jeter sur eux, en les y abandonnant, un regard de dédain.

Laissons pour un instant les fils à Jérôme à la place qu'ils avaient méritée.

Dans sa jeunesse, quand le beau Charlot avait fait quelque exploit, quand d'un violent effort il avait tiré d'une ornière la charrette de sa maîtresse, ou franchi un ravin devenu par le fait d'un orage un torrent, ou grimpé quelque point escarpé et périlleux, pour sortir d'embarras la fermière à qui il devait tout, il avait accoutumé de sonner quelque brillante fanfare; c'était sa *Marseillaise* à lui; en même temps



JAMAIS ILS N'AVAIENT VU AU PÈRE CHARLOT UNE MINE AUSSI HAUTAINE

que cela lui dilatait les poumons, cela constatait sa victoire. La lutte que venait de soutenir le père Charlot contre ces cinq petits tyrans l'avait ragaillardi, et d'instinct il s'était laissé entraîner à sonner sa fanfare d'autrefois.

Comme il y avait longtemps que pareille chose ne lui était arrivée et que sa voix d'ailleurs trahissait une certaine agitation, le village s'en était ému, et les petits-fils et les petites-filles de Mme Claude, soupçonnant qu'il avait dû se passer quelque chose d'insolite du côté du pré du père Charlot, s'étaient hâtés d'accourir à ce qu'ils avaient considéré comme un appel de leur ami. Quel grand événement avait pu faire sortir le vieux serviteur de leur mère de sa réserve accoutumée ?

La première chose qu'ils virent en arrivant, ce fut le père Charlot lui-même, marchant d'un pas ferme, les oreilles dressées, les narines dilatées, la tête haute, dans l'attitude de quelqu'un qui vient de faire un coup d'éclat.

Jamais ils n'avaient vu au père Charlot une mine aussi hautaine. Son regard flamboyait. Non, l'œil de Bucéphale, entrant dans Babylone avec le grand Alexandre, n'avait pas dû jeter plus de feux.

S'ils avaient bien regardé cependant, les enfants de Mme Claude auraient vu que dans le coin de l'œil du père Charlot il y avait quelque chose de narquois et de goguenard, qui montrait bien qu'il ne s'abusait pas, autant qu'il voulait le faire croire, sur l'importance de son triomphe.

Cependant il était clair qu'il s'agissait d'un triomphe. Que s'était-il passé ? Voulant en avoir le cœur net, les enfants de Mme Claude entrèrent dans le pré

du père Charlot. Quant à ce qu'ils y trouvèrent, je n'ai pas la prétention de vous l'apprendre; vous le savez aussi bien que moi. C'étaient les cinq fils du nouveau fermier, mais encore si étourdis de leur chute que pas un n'avait quitté l'attitude que le hasard de la voltige imprévue qu'il venait d'accomplir lui avait fait prendre en tombant.

Les uns avaient le nez dans l'herbe et étaient comme incrustés dans le sol; les autres, étendus sur le dos, enfoncés dans la vase, avaient encore les jambes en l'air, suivant qu'ils étaient tombés pile ou face; mais, tant de tués que de blessés, si personne ne bougeait, personne n'était mort.

En bons petits enfants qu'ils étaient, les amis de Charlot, oubliant les méfaits de leurs voisins pour ne songer qu'à leur piteuse situation, étaient allés droit à eux, et successivement toute la bande avait fini par être remise sur pied.

L'aîné des Jérôme avait été le dernier tiré d'embarras. Plus enfoncé que tous les autres dans la vase (il l'avait bien mérité), cela avait été une vraie opération que de l'en décoller. Pourtant, à la fin, on y était parvenu.

J'aurais tort si je disais que les Jérôme, sortis de leur bourbier, avaient la mine avantageuse qu'ils affectaient d'ordinaire. L'aîné lui-même, l'aîné plus que les autres, parce que plus que les autres sans doute il avait conscience de sa culpabilité, l'aîné avait l'air très défait, au contraire. Son caquet était complètement rabattu, et il avait à coup sûr l'oreille plus basse que le pauvre père Charlot ne l'avait jamais eue quand avec son frère cadet il lui avait fait violence.

Couvert de confusion, maculé de boue, rouge et hérissé comme un coq, il se secouait, sans mot dire, comme un chien qui sortirait de l'eau. Il ne lui venait, à lui si beau parleur, ni une parole ni un geste pour expliquer la position singulière dans laquelle on venait de le trouver, lui et ses frères.

Où l'on vit bien pourtant que ces petits garçons valaient en somme mieux que leur apparence, et que leur mauvaise éducation était pour les trois quarts dans les défauts qu'on avait eu jusque-là à leur reprocher, ce fut au premier cri qui sortit du cœur de l'aîné quand, s'étant enfin remis, il s'écria :

« Nous avons eu tort et le père Charlot a eu raison !!! Il a bien fait de nous jeter dans la boue : notre place eût été dans la rivière. »

Il raconta alors en détail toute l'histoire du pré et n'en cacha rien de ce qui était soit à l'avantage du père Charlot, soit à leur détriment à eux. La confession fut complète et sincère.

Il n'est rien de tel que de reconnaître ses fautes pour se les faire pardonner. Cela conduit aussi à s'en corriger. Voyant qu'à être méchants ils n'avaient jamais gagné que plaies et bosses et d'être détestés de tout le monde, même des animaux, les fils Jérôme résolurent de changer du tout au tout, et, pour prouver que leur résolution était sincère, ils eurent le courage d'offrir de faire, en présence de tous les enfants du village, amende honorable au père Charlot.

Le lendemain matin, jour choisi pour cette expiation, tous les enfants se rassemblèrent devant la place de l'Église et de là se dirigèrent vers la propriété du père Charlot.

Le fils aîné de Jérôme, suivi de ses quatre frères, était en tête de la procession. Chacun des coupables tenait en sa main une belle poignée de luzerne fraîchement cueillie.

Arrivés près du pré, ils ôtèrent leur chapeau et chacun, s'approchant du père Charlot, déposa poliment à ses pieds son présent.

On connaît assez le bon naturel du père Charlot pour que je n'aie pas besoin de dire qu'instantanément la paix fut faite.

Les petits Jérôme, réconciliés à la suite de cette cérémonie touchante avec le pays tout entier, sont maintenant de braves petits garçons comme tous les autres.

L'aîné, quand il passe devant le père Charlot, ne manque jamais d'aller lui présenter ses devoirs, et il ne se gêne pas de dire à qui veut l'entendre : « Le père Charlot, c'est mon professeur, c'est notre maître. Si nous ne sommes plus des garnements comme nous l'avons été autrefois, c'est bien à lui que nous le devons. Quelle culbute il nous a fait faire ! Cela nous a retournés au moral aussi bien qu'au physique. Vous qui avez le diable au corps, demandez-lui une leçon. La première, foi de Jérôme, vous suffira. Je vous garantis que vous n'irez pas au-devant de la seconde. »

PENSER A SOI, PENSER AUX AUTRES

Penser à soi est une très bonne chose; veiller sur soi, sur sa pensée et sur ses actions est même un devoir. Il est bon d'être préoccupé de son intérêt et moral et matériel, de donner ses soins à tous les deux et de ne pas faire fi de ce qui doit vous être un bien; car enfin, si l'on peut valoir quelque chose, la valeur que par de louables efforts on augmente doit tourner encore au profit commun.

Un homme de mérite n'est pas seulement utile à lui-même : il répand autour de lui et, si son mérite est considérable, sur le monde entier les rayonnements de ce mérite.

Se proposer de faire fortune dans les arts, dans la science ou dans l'industrie, quand les moyens qu'on y emploie sont honorables, est donc le fait d'un homme sensé.

Nul, à coup sûr, ne peut trouver à redire à une ambition si légitime; car nul n'est ennemi de sa propre chair, a dit l'apôtre.

Mais ce précepte de raison et de sens commun : « qu'il est bon de *penser à soi* », n'est pourtant pas de ceux qui font partie de ce qu'on peut appeler la morale. S'il est des enfants, s'il est même des hommes insoucieux, imprévoyants, incapables d'action, qui se conduisent comme s'ils étaient leurs propres ennemis et auxquels il faille rappeler souvent que l'oubli complet de leur intérêt bien entendu est une faute et envers eux-mêmes et envers les autres, comme

l'amour de soi a sa source dans l'instinct le plus élémentaire de la nature, comme il est commun à tout ce qui vit, à la bête aussi bien qu'à l'homme, penser à soi, loin de pouvoir être considéré comme une vertu, ne peut passer que comme un fait d'obéissance à une des lois de la vie, et personne n'a le droit d'être fier d'obéir à cette loi, de remplir ce qui n'est qu'une fonction de notre être.

Cela est si vrai que, quand cette préoccupation de son propre bien conduit un homme à ne plus guère penser qu'à lui-même, à ne plus voir partout et en tout que ce qui peut tourner à son seul avantage, cette préoccupation prend bien vite la forme et le nom d'un des défauts les plus antipathiques à tout ce qui est noble, élevé, généreux : *la personnalité.*

L'homme personnel est celui qui, pour se trop complaire dans sa propre vue, en arrive à ne plus voir les autres. L'homme personnel peut n'être pas mauvais ; mais n'être pas mauvais, ce n'est pas être bon. On ne peut donc jamais dire de l'homme personnel qu'il est bon. Absorbé par le soin de sa propre personne, il finit par être indifférent, sinon hostile, à tout ce qui ne se rapporte pas à elle.

S'il n'est point à redouter comme un ennemi, il ne saurait non plus être estimé comme un ami. Son défaut le retranche du nombre des êtres sur lesquels la société peut compter. Quand il la sert, c'est pour lui-même, non pour elle, c'est pour l'avantage qu'il en peut tirer, pour le relief qui lui en revient. Ses services sont à jamais entachés de ce vice originel que ce n'est ni vous, ni le bonheur d'autrui, ni le bien public, mais son propre bien qui a été leur objectif.

L'homme personnel fera le bien si cela lui fait du bien, à lui, de le faire; il vous fera peut-être même du bien, à vous individu, si cela ne coûte rien à son propre bien qu'il vous en fasse; mais ne lui en demandez pas davantage. Le sacrifice n'est pas son fait. Il n'a donc droit, quoi qu'il fasse, qu'au salaire matériel de son œuvre. Le salaire moral, si précieux aux grandes âmes qu'il leur suffirait, il est sans titre pour y compter. Il s'est payé sur ce point par la pauvreté de son mobile. Ce qu'on fait par vanité, par amour-propre, en vue de soi seul, ce qu'on ne fait pas par amour du bien, les hommes s'y fussent-ils trompés, cela reste sans mérite devant la conscience, et devant Dieu ce n'est rien. Que le défaut n'usurpe pas les récompenses de la vertu, que le gain moral du défaut soit toujours nul, quoi de plus juste? L'amour du prochain donne seul du prix à nos œuvres, a dit saint Vincent de Paul.

J'ai dit en quoi l'homme personnel peut manquer à ses devoirs envers les autres; j'ajoute qu'à son insu, les trois quarts du temps, son défaut l'aveugle, et en l'aveuglant le dessert et le rapetisse lui-même.

Sa personnalité marque de ridicule et de sottise, tout au moins, ce qu'il fait. C'est l'astronome infatué se laissant choir dans un puits; c'est le peintre grêle, laid et camus, donnant dans un de ses tableaux son visage au maître des dieux; c'est encore celui qui chante dans la maison de l'homme affligé, qui célèbre ses petits succès le jour d'un désastre public, qui raconte son bon feu ou son bon dîner devant son prochain sans asile et sans pain. C'est Balzac venant un jour demander à Jules Sandeau de l'aider à corriger les épreuves de son *Père Goriot*, le trouvant

accablé par un deuil tout récent de famille, l'écoutant un instant lui dire la perte cruelle qu'il venait de faire, et l'interrompant par ces mots : « Pensons aux choses sérieuses, mon cher Sandeau. » — Aux choses sérieuses ! C'est-à-dire à ses épreuves... C'est dans un autre ordre d'idées le valet d'une pièce de Calderon trouvant la malle de son maître ruiné plus lourde à porter que la sienne propre. Dans les choses de cœur la personnalité empreint les actes de l'homme personnel de quelque chose de déplaisant et parfois même d'odieux. Il y a des exemples incroyables de la dureté qu'elle donne à des caractères qui par eux-mêmes n'avaient peut-être rien de cruel. On sait l'histoire de Fontenelle ayant à dîner un de ses amis. Tous deux aiment beaucoup les asperges. Seulement l'ami les aime à l'huile et Fontenelle ne les aime qu'à la sauce. Il a été décidé sagement que, pour contenter l'un et l'autre, la moitié serait servie avec une sauce à l'huile, l'autre moitié avec une sauce blanche. On va se mettre à table, l'ami tombe frappé de mort subite. Fontenelle ouvre la porte en grande hâte : pour appeler au secours? Pensez-vous? Sans doute, mais il commence par crier : « Toutes les asperges à la sauce! » C'était là pour lui le plus important : son estomac avant son ami.

On raconte encore l'histoire, à la fois funèbre et charivarique, d'un Anglais. Il se trouve dans un de ces terribles accidents de chemin de fer où les victimes se comptent par centaines. Se sentant sain et sauf au milieu des morts et des mourants, il se met en quête de son domestique, qui avait sa place dans un compartiment des troisièmes : « Où est John? John, répondez! » John est hors d'état de répondre :

il a été coupé en dix morceaux. Son maître l'apprend : « Aoh! dit-il, rendez-moi le morceau de John où étaient les clefs de mon valise. »

Cependant, me dira-t-on, même selon vous, la personnalité n'est après tout qu'un défaut? Soit, mais ce défaut est le proche voisin d'un vice. L'histoire de Fontenelle et celle de l'Anglais prouvent de reste que, de la personnalité au plus féroce égoïsme, il n'y a que la main, comme on dit. Pour descendre de l'une dans l'autre, la pente est si facile qu'il est rare qu'on puisse se retenir d'y glisser. Or, de tous les vices le pire, au point de vue de la famille et de la société, c'est l'égoïsme.

L'égoïste ne se contente pas, comme l'homme qui n'est encore que personnel, d'oublier les autres, de tout rapporter à soi, de n'être l'ami que de lui-même. On ne peut pas dire de lui que, s'il n'est pas bon, il peut n'être pas mauvais. L'égoïste est l'adversaire né de tous les sentiments généreux, de la bonté, de la charité, de la pitié, du dévouement, de tout ce qui est tendre, pur et désintéressé. L'égoïste est forcément méchant. Il est de fait l'ennemi implacable de tout ce qui lui est obstacle. Il tuerait un homme pour se débarrasser de son ombre qui le gênerait; c'est de lui que Bacon a dit et avec raison qu'il mettrait le feu au monde pour se faire cuire un œuf. C'est envers et contre tous qu'il lui faut sa fortune. Dieu vous garde de vous trouver jamais sur son chemin!

Mais il y a pis. Ce n'est pas seulement de quiconque lui est contraire que l'égoïste est l'ennemi. Il l'est encore de quiconque l'a servi. C'est un danger de lui plaire comme de lui déplaire. Oui, l'égoïste,

dans le secret de son misérable cœur, est l'ennemi, même de son ami. Si vous l'avez obligé, évitez-le, vous lui ferez plaisir. Il a contre vous tous les ressentiments amassés du débiteur contre le créancier qu'il ne veut pas payer, en face de qui il se sent insolvable. S'agît-il du don le plus gratuit, votre bienfait pèse sur lui. C'est un reproche, c'est un affront. Et d'ailleurs, vous n'avez donné que la moitié de votre manteau peut-être à l'égoïste. C'est le manteau tout entier qu'il voulait : la moitié que vous avez gardée, vous lui en faites tort, vous la lui devez; rien n'est bon pour l'égoïste de ce qu'il partage.

C'est pour caractériser l'attitude de l'égoïste envers le bienfait qu'a été dit ce mot si profond dans sa cruelle légèreté : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur, » du cœur de l'égoïste, entendons-nous.

Le propre de l'égoïste étant qu'il ne peut savoir gré de rien qu'à lui-même, le sentiment si doux, si sain, si fortifiant de la reconnaissance est le dernier de ceux qui puissent éclairer les ténèbres de son âme.

Quand donc j'ai écrit en tête de ce chapitre et en regard de ces mots : « *Penser à soi* », ces autres mots : « *Penser aux autres* », j'ai voulu dire que le second précepte doit servir de mesure et de correctif au premier, qu'il n'est jamais permis à l'homme vivant en société d'agir comme s'il était seul au monde, et qu'en même temps qu'il a *le droit* de penser à lui, il a *le devoir* incessant de *penser aux autres*, c'est-à-dire de ne jamais oublier qu'aucun de ses actes ne peut être louable, qui pourrait tourner, pour son profit, au détriment de son prochain.

J'ai dit encore que l'oubli des autres, qui commence par la personnalité, finit presque toujours par

l'égoïsme. Vous tous qui méprisez l'égoïste, gardez-vous donc d'être personnels. L'égoïsme étant la négation de tous les devoirs sociaux, l'égoïste est dans les sociétés humaines l'ennemi commun. Une société d'égoïstes serait impossible. Il en est des égoïstes comme de certains corps et fluides similaires et qui cependant se repoussent. L'égoïste ne saurait être ni bon fils, ni bon frère, ni bon ami, ni bon citoyen. Il est un monstre dans l'ordre moral, il ne peut être qu'un fléau dans l'ordre social. L'égoïsme est le père de la noire envie. Le bien de tous lui fait du mal : c'est un de ces vices qui mènent à tous les autres, parce qu'ils sont sans fond.

LE SAVOIR-VIVRE

Il ne faut nulle part se mettre aussi complètement à son aise que chez soi. — « Faites comme chez vous. — Vous êtes chez vous, » — sont des formules de politesse, des invitations qu'il ne faut jamais prendre à la lettre, vous vinssent-elles de votre meilleur ami, et dont il faut rabattre partout le plus qu'on peut, sous peine de manquer de goût et de discrétion, sous peine d'être importun et même fâcheux, là où on ne voudrait être qu'agréable.

Cette vérité, bien entendu, n'est pas tout à fait à l'usage des enfants qui sont encore en nourrice ; ceux-là ne sont responsables d'aucune de leurs actions; mais, si petit qu'on soit, dès qu'on marche,

dès qu'on pense tout seul, dès qu'on commence à avoir conscience de ce qu'on fait, il faut s'en pénétrer.

Les petits enfants et même les grands trouveront sur ce sujet une leçon au fond de la lettre de Mlle Patience à Franklin, que nous allons citer. Cette Mlle Patience n'était qu'une pauvre boutiquière de Philadelphie; mercière, quincaillière et même lingère, elle devait forcément trouver dans l'exercice de ses diverses industries mille occasions de mériter son nom de Patience. Aucune pourtant ne lui parut dépasser la mesure de ses forces comme celles que lui offraient les trop fréquentes visites d'une de ses voisines et de ses deux enfants. C'est cette visiteuse indiscrète et le trop grand sans-gêne de ses deux marmots qui nous ont valu la jolie lettre que voici :

Mlle PATIENCE A FRANKLIN

« Il faut que vous sachiez que je vis seule, non mariée, et tenant une boutique dans cette ville, pour gagner ma vie. J'ai une certaine voisine d'assez agréable compagnie, et avec laquelle je suis dans une ancienne intimité; mais, depuis quelque temps, elle multiplie tellement ses visites et les prolonge si fort, que toute ma patience est mise à bout. Il ne me reste plus rien à moi-même de mon temps ; et vous, qui paraissez être un homme sage, vous devez sentir que chacun a ses petits secrets et ses affaires privées, qui ne sont pas de nature à être exposés, même aux amis les plus intimes. Maintenant, je ne puis rien faire au monde sans qu'il faille qu'elle le sache, et je m'étonne d'avoir trouvé un instant pour vous écrire cette lettre. Mon malheur est que je la res-

pecte beaucoup et que je ne saurais me décider à la désobliger assez pour lui dire que je serais bien aise d'avoir un peu moins sa compagnie; car, si une fois je lui donnais pareille chose à entendre, j'aurais peur qu'elle ne s'en affectât au point de ne plus jamais toucher le seuil de ma porte. Mais, hélas! monsieur, je ne vous ai encore conté que la moitié de mes chagrins. Elle a deux enfants qui sont juste assez grands pour courir autour de nous, en se livrant à leurs fâcheuses gentillesses. Ils sont sans cesse avec leur maman, ou dans ma chambre, ou dans ma boutique, quel que soit le nombre de pratiques ou de chalands avec lesquels je suis occupée. Quelquefois, ils tirent les marchandises de mes tablettes d'en bas, et les jettent par terre, tout justement peut-être à la place même que l'un d'eux vient d'arroser. Mon amie ramasse l'étoffe et s'écrie : « Ah! le méchant petit garnement; mais cependant il n'y a pas grand mal, ce n'est qu'un peu mouillé; » et elle la remet sur la tablette. Quelquefois ils atteignent mon tonneau de clous, derrière le comptoir, et se divertissent, à mon grand chagrin, à mêler mes clous d'un sou, de deux sous, de trois sous. Je cherche à cacher mon humeur autant qu'il m'est possible, et de l'air le plus calme je me mets en devoir de les rassortir. Elle s'écrie : « Ne prends pas cette peine, voisine; laisse-les jouer un peu; je mettrai tout en place avant de partir. » Mais les choses ne sont jamais si bien remises en ordre qu'il ne me reste grandement à faire, lorsque je me trouve seule. Ainsi, monsieur, j'ai tout l'ennui et la déplaisance des enfants, sans avoir le plaisir d'être leur mère; et ils sont maintenant si accoutumés à être chez moi

qu'ils ne sauraient être contents ailleurs. Si elle avait été assez bonne pour réduire ses visites à dix par jour, seulement d'une demi-heure chacune, j'aurais été satisfaite; mais, encore ce matin, ils m'ont tellement tourmentée que je ne puis les endurer plus longtemps; car, pendant que la mère me faisait vingt questions oiseuses, le plus petit des enfants attrapa mes clous, et se divertit à les jeter tous avec bruit sur le plancher, tandis que l'autre faisait un si terrible vacarme sur le comptoir avec un marteau que j'en devins à moitié folle. J'étais alors occupée à me faire un nouvel assortiment de barbes de bonnets; mais, dans l'agitation et le tumulte, je les taillai tout de travers, et gâtai tout à fait une pièce de mousseline de première qualité. Je vous en prie, monsieur, dites-moi ce que je dois faire, et parlez un peu dans votre prochaine lettre contre ces visiteurs si peu raisonnables : je ne voudrais pourtant pas, pour beaucoup, la voir brouillée avec moi; car j'aime sincèrement elle et ses enfants, autant, je pense, qu'il est possible à une voisine. Mais je voudrais l'amener à considérer qu'elle en use avec moi sans miséricorde, quoique je n'attribue ses importunités qu'à un manque de réflexion. J'ai vingt choses encore à vous dire... Oh! Dieu! la voici encore : il faut que j'en reste là.

PATIENCE. »

Ce n'est point à dire qu'il faille exagérer la leçon renfermée dans les plaintes de Mlle Patience, et que les enfants qui la liront devront, passant d'un excès à un autre, tomber du sans-façon dans la timidité la plus absolue. Il faut en tout de la modération. Si les

petits bonshommes qui, dans les visites qu'ils font en compagnie de leurs parents, parlent à tort et à travers, coupent la conversation des grandes personnes, mettent tout sens dessus dessous, suivant que leur caprice les y pousse, si de pareils fléaux sont insupportables, les enfants qui, en présence d'étrangers, restent comme stupides, sans pouvoir répondre aux questions les plus simples, ne sont guère moins désagréables que les premiers. L'enfant bien élevé ne doit être ni un muet ni un tapageur; il doit partout se montrer simple et naturel et ne gêner les gens ni par un aplomb qui ne convient pas à son âge, ni par un silence et une froideur qui ne sauraient être dans son caractère.

HISTOIRE D'UNE POMME

I

Oui, l'histoire d'une pomme!

Et pourquoi pas? Faut-il être un grand conquérant, un ravageur de pays, un massacreur d'hommes pour avoir son histoire? Le plus humble brin d'herbe n'a-t-il pas la sienne, qu'il serait charmant de connaître si l'on pouvait être assez subtil, assez délicat, que dis-je? assez savant et assez pénétrant pour la bien observer et la bien écrire? Je ne suis qu'une pomme, une pomme bourgeoise, mais fraîche et vermeille et d'assez belle venue en somme; et, sans vouloir remonter à la pomme d'Ève ou à celles du jardin des Hespérides qui étaient tout en or, dit-on, ce qui

n'est pas déjà si enviable pour une pomme, mon sentiment est que ma place dans ce monde est assez bonne, du moment où j'ai assez de bon sens pour m'en contenter. Je ne dirai pas même que je fusse une Reinette grise, non. — Les Reinettes sont des précieuses, que je ne veux pas déprécier, mais chacun sait qu'elles ne deviennent bonnes qu'en se ratatinant. Je suis, moi, une simple pomme normande, assez joufflue pour n'avoir rien à envier à personne. C'est à Guillaume le Conquérant que mes ancêtres durent de s'acclimater dans la Grande-Bretagne, et ce que Guillaume le Conquérant a pu faire de pis aux vaincus, plus d'un Anglais ne s'en soucie guère, je gage, aujourd'hui, quand il peut se donner la joie de contempler un beau pommier normand en fleur implanté et vivant comme chez lui, sur son sol.

Est-ce assez beau, un beau pommier ! Quel orfèvre, même parmi ceux du bon vieux temps où tous les bijoux étaient des fleurs, quel orfèvre a jamais fait une plus parfaite œuvre d'art, un bijou plus riche, plus opulent et plus ravissant pour la vue que ce roi des vergers, couronné de ses milliers de fleurs au printemps?

Je ne suis donc pas jalouse et ne changerais pas ma lisse pelure contre la robe de velours de la pêche, ma voisine. Elles sont bien jolies, les pêches, et très fondantes, dit-on; c'est un fruit noble, je le veux bien; tant mieux pour elles. Cela ne les empêche pas, qu'on me permette de le dire en passant, d'avoir un bien vilain et bien grossier noyau pour père. J'aime mieux descendre de nos jolis pépins noirs.

Je suis née dans un beau jardin et non sur le bord

d'une route poudreuse; je ne sais ce que c'est que la poussière, ni que la boue; tout autour de moi est vert et plaisant. — J'ai donc bien débuté dans la vie; j'ai trois ou quatre mille sœurs, un énorme et pittoresque pommier pour père et pour mère, et le soleil donne en plein sur chacune de nous. De quoi pourrais-je me plaindre, s'il vous plaît? J'ai entendu des hommes assez sages pour faire cette prière : « Seigneur, ne me donnez ni pauvreté ni richesse. » Voilà une prière qui doit plaire au Seigneur. Cette prière est la mienne.

Il y a peu de choses aussi délicieuses, parmi les objets agréables qui entourent les hommes dans ce beau monde, qu'un grand enclos bien planté au printemps, quand l'air doux se charge des parfums de ses fleurs. Je le remarquai pour la première fois dans une radieuse matinée d'avril en écoutant la conversation de Reginald, l'aîné des fils de mon maître, aspirant de marine à un âge où d'autres ne sont encore que des enfants. Il s'était couché sous notre vieil arbre noueux qui le protégeait de ses branches brunes et raboteuses; sa sœur Alice était assise à côté de lui; et pendant qu'ils causaient, une brise légère faisait pleuvoir comme de la neige les tendres pétales de quelques fleurs tardives sur le visage des deux enfants.

Il était ravi, mon ami Reginald, et s'extasiait sur la magnificence de celles de nos branches qui, plus tardives que les autres, étaient encore fleuries.

« C'est aussi beau que tout ce qu'on peut voir en allant bien loin, disait-il à la jeune fille, et les merveilles des plus beaux et des plus célèbres sites au delà des mers lointaines sont autre chose, mais ne

sont pas plus admirables que ce que nous avons sous les yeux.

« La douceur des parfums de notre beau pommier, Alice, me fait songer aux îles des épices. Notre odorat nous avertit dès l'aube que nous devions approcher de terre; et je me rappelle, tant mon nez a bonne mémoire, que je pensai tout de suite à notre pommier, à notre maison, à ce banc de gazon, à toi, à vous tous. Soudain je revis tout, et non seulement notre immense verger, mais en quelque sorte tout notre comté de Sussex, à commencer par la forêt de Saint-Léonard, notre voisine. »

Mon maître avait cinq enfants, et ce fut au milieu d'eux, pendant qu'ils jouaient dans le verger, que je fis le plus d'observations sur les hommes et leurs mœurs.

J'avais plaisir à les entendre rire dans les premiers jours où les primevères et les marguerites étaient rares, et commençaient à pointer çà et là, parmi la fraîche verdure des gazons. Ils se les disputaient presque; trois ou quatre des enfants se précipitaient pour arriver les premiers, jusqu'à en perdre la respiration. Ils tombaient en paquet les uns sur les autres, dans leur empressement à cueillir la première violette ou le premier crocus!

Puis, quand le soleil produisit en abondance sa douce famille de fleurs, quand le gazon se garnit de primevères aussi nombreuses que les étoiles du ciel, et quand je m'attendais à voir les enfants dix fois plus ravis, je vis ces singulières créatures les fouler aux pieds sans s'en apercevoir, ou, si pour occuper leur paresse ils en cueillaient une brassée, tout à coup ils s'en fatiguaient, les jetaient par terre et les

laissaient se flétrir avec indifférence. Je me sentais triste et ce spectacle éveillait en moi des regrets pleins de sympathies; — non que je ne fusse assez sensée pour savoir que comme toute chose les fleurs doivent fatalement se faner, mais parce qu'il me paraissait cruel qu'on les jetât sans en avoir rien fait, pas même un bouquet, pas même une couronne d'un jour.

II

La famille de mon maître se groupait autour de sa femme, la bonne et aimable mère de ces cinq enfants, et l'amie de tout le monde. L'aîné des fils s'était fait marin, un peu contre le gré de son père, parce qu'il était en grande faveur auprès de son oncle, le frère de mon maître, qui était amiral et n'avait pas d'enfants.

On avait trouvé ce parti avantageux pour ce jeune garçon, et j'entendis bien des gens dire que cela avait été rude pour ma maîtresse de se séparer de son fils; mais comme il s'appelait Reginald, de par son oncle, il n'y avait pas à réclamer, d'autant plus que l'enfant lui-même semblait aimer la mer.

C'était mon préféré, et il est assez curieux que moi, naturellement d'habitude si sédentaire, j'aimasse de prédilection un être qui déjà avait vu tant de choses et navigué si loin. Je crois qu'il arrive ainsi quelquefois que l'affection naît de contrastes; mais il est vrai qu'outre sa qualité de voyageur il était d'une nature bonne et joyeuse.

Alice et Marguerite, ses sœurs, étaient de gentilles et agréables filles; elles étaient jumelles, elles se

ressemblaient beaucoup au physique, mais au moral elles avaient des goûts complètement opposés : Alice était très posée, Marguerite d'humeur très vive.

Après elles venait Frank, le petit fermier, comme elles l'appelaient. Il n'avait que six ans; mais il était si fort, si hardi, si indépendant, que vous l'auriez cru plus âgé. Il y avait plaisir à le voir courir avec sa blouse de toile de Hollande tant que le jour durait, dans le verger ou dans les champs, tantôt conduisant les oies dans la prairie, tantôt regardant donner à manger aux bestiaux, allant faire boire les chevaux, grimpant sur les hauts barreaux des portes ou montant sur les bêtes de labour qui revenaient du travail. Alice seule avait le pouvoir de le décider à prendre son livre et son ardoise; il lui fallait jouer pendant une heure pour l'amener à faire son devoir. Personne n'était patiente comme elle avec Frank.

Bertha, la plus jeune des cinq, était une petite fille blonde dont tous raffolaient. Le reste de la famille se composait de la vieille nourrice Hinton, de Stephan le petit domestique et de la cuisinière, sans les gronderies revêches de laquelle notre intérieur eût été bien tranquille.

Comme le verger touchait d'un côté au jardin et que le passage de la cour à la ferme le traversait en droite ligne, je les voyais tous beaucoup. La nourrice et les enfants passaient presque toute la journée au milieu de nous; ils avaient dans un coin un pavillon que mon maître avait fait construire pour eux et garni de bancs et d'une table; en face étaient des ruches abritées du vent du nord.

Je m'imagine que j'ai vécu autant de la vraie vie de campagne que pomme vivante. Je dois cependant

avouer que, même au temps de ma première fraîcheur, le bruit et le mouvement qui m'entouraient pendant le jour allaient au delà de mes forces. C'était d'abord la voix criarde de la cuisinière quand elle appelait le petit vacher au point du jour, puis le bruit de la pompe dont elle remuait le levier jusqu'à le faire sortir de ses gonds, puis la volaille que ses appels retentissants mettaient en révolution, les chiens qu'elle déchaînait, Stephan qu'elle grondait avec une aigreur qui me faisait trembler sur ma branche. Quoique ma maîtresse déclarât que c'était la meilleure cuisinière qu'elle eût jamais possédée, je souhaitais souvent qu'elle fût bien loin, car elle était trop bruyante.

Bientôt les abeilles commençaient à bourdonner, à courir à leur travail. Quels insectes d'une activité fatigante! Après eux les oiseaux se mettaient incessamment à sauter de branche en branche, à roucouler, à becqueter; j'admirais souvent leurs mouvements sans trêve et je ne puis comprendre la joie qu'ils pouvaient y prendre. Cependant, quand ils commençaient à bâtir leurs nids, j'avais grand plaisir à les regarder. Sur la plus haute branche, juste au-dessus de ma tête, un couple de pinsons établirent les fondations d'une petite demeure rustique qui, pour la solidité, la propreté, la chaleur et la beauté, surpassait les nids de tous les autres oiseaux; ils entrelaçaient avec tant d'art la laine avec de la mousse, des lichens gris et des hépatiques qu'ils avaient adroitement recueillis sur notre arbre, qu'on avait peine à distinguer le nid, tant par sa couleur il ressemblait à l'écorce de notre pommier.

Ils étaient heureux que la nature leur eût ainsi

appris à se cacher; car j'ai le chagrin d'avouer que le passe-temps favori de Stephan, le petit domestique, et du petit vacher était de faire la chasse aux nids d'oiseaux, et qu'à leur exemple Reginald et Frank en faisaient autant; toutefois, ces enfants mieux élevés se bornaient à grimper dans l'arbre pour regarder les pauvres oisillons effrayés; ces visites les troublaient.

Rien ne peut exprimer la terreur de mes amis les pinsons quand Reginald aidait maître Frank à escalader nos branches pour contempler la nichée qui ouvrait sottement le bec pour leur demander sa nourriture. Ce n'était pas chose aisée que d'empêcher Frank d'agacer du doigt les petites créatures déplumées, tandis que les pauvres parents voletaient et tournaient au-dessus d'elles avec des cris de détresse. A la fin l'enfant descendait; les parents calmaient la nichée en lui apportant de vraies becquées, et tout rentrait dans le repos.

Je ne pouvais, à cette occasion, m'empêcher de voir que mon immobilité avait quelques avantages. J'ai été certainement très choquée de voir des chiens donner la chasse à Mlle Ribs, la chatte de la maison, si bien que, quand la pauvre bête s'était d'un bond réfugiée au milieu de nos feuilles, je la sentais trembler et frémir de terreur aussi longtemps que ses ennemis montaient la garde et aboyaient en bas; et encore quand un autre jour Mlle Ribs, faisant aux autres ce qu'elle n'aimait pas qu'on lui fît, se mit à son tour à pourchasser cruellement une souris qui vivait dans la haie voisine. Mais quelle ne fut pas mon horreur quand plus tard j'aperçus la jolie Mlle Ribs déchirer un merle avec

une férocité singulière, et grogner en le dévorant, de manière à me faire trembler jusqu'au fond de mon être.

Je sais bien que les oiseaux aussi ont des penchants destructeurs, les rouges-gorges particulièrement; mais ils sont moins cruels et se contentent d'obéir à une loi de leur nature.

Malgré tout je remerciais Dieu de m'avoir douée de la faculté de vivre de l'air du temps et de ne m'avoir pas fait naître carnivore. Mais tout n'est-il donc que contradiction ici-bas? Je me surprenais à bénir ces instincts lorsque je voyais les poules se nourrir de chenilles si nuisibles à nos feuilles et aux choux nos voisins.

Je pris la liberté d'exposer à mes amis, les yorks de primeurs, les avantages considérables de nos tranquilles destinées, car j'étais peinée de les entendre gémir de la monotonie et de la platitude de cette vie; plantés en bonne terre bien labourée, sarclés avec soin, pourquoi se plaignaient-ils avec tant d'ingratitude?

Je voyais dans la mauvaise humeur la source de tous les maux, et je me pris à la regarder comme une maladie envahissante qui se montrait sous cent formes différentes. Près d'un chou bien nourri, le sauvageon était plein d'aigreur, parce qu'on ne faisait pas attention à lui, parce qu'on le laissait pousser à sa guise dans la haie, sans que la bêche remuât le sol à ses pieds, quoique ses fleurs épanouies fussent belles et abondantes.

J'aurais eu mauvaise grâce à lui dire la vraie raison de cette négligence causée par l'âpreté de son fruit qu'on ne pouvait utiliser; une pareille

remarque n'aurait pu qu'augmenter son aigreur. Je m'efforçais d'entretenir la paix autour de nous, et surtout en moi-même l'esprit de contentement. Nous sommes tous bons à quelque chose, et je représentai au sauvageon que ce n'était pas un sort méprisable que de réjouir la vue, que d'ajouter à la beauté de ce précieux univers, que d'abriter les oiseaux du ciel; de plus, son fruit, tout rude et âpre qu'il paraisse, ne donnait-il pas autant de nourriture et de joie dans sa saison au joyeux écureuil de la forêt, à la svelte souris et aux autres petites bêtes que les ananas si chers et si renommés en fournissent aux riches?

Voilà une longue digression que je prie mes amis de me pardonner; mes habitudes sédentaires me portent à la méditation; quoique le corps tienne à la branche, l'imagination vagabonde.

Je n'ai pas énuméré la moitié des bruits qui troublaient mon repos; les sottes paroles que la nourrice chantait à Mlle Bertha étaient assez ennuyeuses. Il paraît que c'est l'usage, mais je ne saurais dire quelle joie cela pouvait donner à l'enfant.

Le soir, quand la cuisinière avait fini son tapage en trayant, pompant de l'eau, donnant à manger à la volaille et grondant Stephan, je me sentais revivre, car alors les fraîches rosées commençaient à tomber et mes heures les plus heureuses approchaient; je ne sentais plus la langueur, née de la chaleur du soleil et du tumulte de la vie et du travail. La nourrice reconduisait les enfants, la cuisinière allait souper dans sa cuisine, les garçons sifflaient sur la route, les coqs et les poules se préparaient lentement au repos, grimpant un à un sur leurs perchoirs, et se mettaient à dormir non sans cris et

sans querelles; la vache dans sa stalle meuglait doucement en regardant le veau qu'elle avait quitté pendant tout le jour, et j'entendais le sabot du cheval de labour qui, fatigué, s'agitait péniblement et frappait la mangeoire dans son étable. Ces bruits étouffés, joints à la tranquillité croissante de la nuit, me portaient au sommeil.

Les marguerites et les clochettes étaient fermées. Il me semblait, quand la lune ronde se levait, que les hommes nous abandonnaient la jouissance absolue du monde; toutes les odeurs suaves des arbres verts, des pins, des plantes et des fleurs se répandaient plus richement et la plus délicieuse de toutes, celle de la fleur de mai, si bien nommée, qui se plaît à égayer le cottage et à orner le parc.

C'étaient là de bienheureux jours de joie enfantine pour nous tous dans nos espèces différentes; les cerises aux fleurs pâles, les blondes poires, les grosses nèfles ouvraient toutes leurs pétales au clair de lune; l'air était si calme qu'on entendait la chute de la feuille la plus légère ou le bruit inarticulé des pinsons qui rêvaient dans leur nid.

Par ces belles soirées mon maître et ma maîtresse, avec les plus âgés des enfants, se promenaient quelquefois sur le tard, mais ils troublaient à peine ce silence que j'aimais tant; fatigués du travail ou des jeux de la journée et calmés par l'heure, ils erraient longuement, regardant les étoiles, et parlant du ciel — cet autre monde bien loin au delà des astres, où iraient ceux qui quittaient cette terre et où tous espéraient se retrouver.

Je pensais, quand ils regagnaient la maison, qu'ils avaient l'air plus sages et meilleurs pour avoir songé

à ce monde lointain; laissée à moi-même, je méditais sur ce que je leur avais entendu dire; et pendant que la lune brillait doucement sur la rosée, je m'étonnais que les hommes rêvassent un monde plus charmant que le nôtre! Ces heures de calme m'étaient douces et profitables.

Je passai une très bonne saison. Nous eûmes, après des jours pluvieux, quelques gelées du matin assez fortes pour nous saisir désagréablement, et faire tomber plusieurs d'entre nous avant le temps. Quelques averses de grêle nous assaillirent avec rudesse. Je fus peinée de voir les reinettes dorées souffrir beaucoup pendant ces heures d'épreuves, tandis que nous restions en bon état.

Peu d'événements avaient signalé l'été. Notre croissance s'opérait graduellement. La famille était en visite chez l'amiral; sa femme, lady Jemima, qui n'avait pas d'enfants, trouvait la campagne triste, et elle s'arrangeait tous les ans pour que mon maître et ma maîtresse passassent avec elle la plus grande partie du beau temps.

Enfin tous revinrent, parce que, quand l'automne arrive, il y a beaucoup à faire dans les vergers. J'étais heureuse de revoir les enfants courir au milieu de nous. Notre vieil arbre avait perdu depuis longtemps toutes ses fleurs, mais il était alors chargé de fruits superbes et, quoique le temps fût charmant, les matinées de brume agréables et suivies de journées de soleil radieuses, parfois mon cœur se sentait triste quand je regardais la multitude de fruits, mes semblables, suspendus à de faibles branches et que je pensais à notre sort probable.

L'heure devait bientôt venir où je serais arrachée

de l'arbre paternel pour subir la destinée commune à toutes les pommes ici-bas. Je sentais cela profondément, malgré les couleurs foncées de ma joue bien lisse; car cette beauté traîtresse ne pourrait-elle pas bientôt tenter la main de l'homme, et hâter l'heure fatale que je redoutais tant?

III

Un soir, par une nuit claire où la lune du chasseur brillait dans tout son éclat, je pendais pensive sous ma branche. J'entendis un pas furtif, puis des voix qui chuchotaient derrière la haie; tout à coup un homme de mauvaise mine, suivi de deux garçons, força le passage à l'endroit où la haie était le moins épaisse. Ils portaient un sac et une échelle : jugez de mon horreur lorque je les vis dépouiller à la hâte les arbres voisins et remplir leur sac de pommes!

Un de ces sauvages me fit frémir : il mordait avec le sang-froid du criminel le plus endurci dans une superbe reinette dorée avec ses larges dents blanches qui brillaient au clair de lune. En un instant, le beau fruit avait disparu. J'étais terrifiée. Quoi! c'est ainsi que meurent les pommes, et notre tour va venir. Les yeux de ces ravisseurs passaient en revue nos nobles rangées, et la main détestable du voleur touchait déjà le tronc de notre vieil arbre, quand j'entendis la voix de Réginald appelant les chiens et accourant bravement à la rescousse; pour cette fois, nous étions sauvées!

L'homme saisit son sac, et, suivi des deux garçons, s'élança par la brèche en abandonnant l'échelle;

mon maître fit feu deux fois; mais les voleurs étaient déjà loin.

La maison au bruit s'éveilla. Chacun accourut. On vit bientôt que toutes les reinettes dorées, les favorites de mon maître, avaient disparu. Il en était plus désolé que de raison, puisque nous lui restions. Mais il en est toujours ainsi; il pensait beaucoup plus à ce qu'il avait perdu qu'à ce qui lui était conservé.

On ordonna au pauvre Stephan de monter la garde autour du verger, et, quand le calme fut rétabli, que les chiens, après avoir donné la chasse aux voleurs, furent rentrés au chenil, j'entendis les pas mesurés de notre sentinelle craquer dans le gazon gelé jusqu'au moment où le jour mit fin à sa faction.

Cette alerte avança la cueillette des pommes, — la récolte, comme disent les Normands.

Pendant les quelques jours suivants, le verger présenta une scène très animée : hommes, femmes, enfants, avec des paniers, travaillaient avec entrain. On dépouillait arbre par arbre de sa riche moisson. Reginald et Frank, aussi rouges que moi, étaient les plus ardents à l'ouvrage; le premier, habitué à escalader les mâts, était toujours plus tôt que les autres au sommet de l'arbre, et je vis alors la bonté de son cœur. Parmi les ouvrières il y avait une pauvre femme dont l'enfant avait été cruellement brûlé. Reginald glissa dans sa main sa demi-guinée d'or, présent de l'amiral, et avec l'aide d'Alice il obtint de leur mère de l'établir avec un tabouret et un panier pour vendre des pommes dans la rue.

Au milieu de ce récit douloureux se placent naturellement mes inquiétudes sur moi-même. Je sentais

approcher la crise de ma destinée; bientôt, trop tôt, on arriva jusqu'à moi; les enfants étaient en tête et des plus affairés. Reginald, triomphant, fut promptement sur ma branche, c'était la plus haute.

Ils dépouillaient activement notre arbre paternel, et, malgré l'angoisse d'une séparation prochaine, je me disais que mieux valait que les mains connues de ceux que j'aimais me détachassent doucement de la branche que d'avoir été rudement arrachée par l'ignoble main d'un maraudeur, comme les malheureuses reinettes dorées mes voisines. Un grand cri coupa brusquement le cours de ces réflexions et toute pensée égoïste.

Hélas! le pauvre Frank, avec sa témérité ordinaire, avait, sans qu'on le vît, grimpé sur une branche trop fragile pendant que ses sœurs remplissaient les paniers; il avait aperçu le nid désert de mes vieux amis les pinsons, et, s'élançant pour tâcher de voir ce qu'il pouvait contenir, il avait perdu son point d'appui, était tombé sur la tête et s'était ouvert le front sur l'échelle placée au pied de l'arbre. Ma maîtresse l'avait vu tomber, et en une seconde elle accourut.

Je n'oublierai jamais l'expression pleine d'angoisse qui passa sur ses traits quand elle releva l'enfant évanoui, ses blonds cheveux teints de sang, ses yeux fermés, les bras pendants. Faisant effort sur elle-même, elle pria les petites filles effarées de rester où elles étaient sans faire de bruit, et, avec l'aide de Reginald et de la nourrice, porta Frank dans la maison.

Marie, au bout de quelques instants, ne put supporter une plus longue attente, et courut après eux;

les ouvriers étaient rentrés dans la cour. Quel changement autour de nous, et comme tout était morne!

La pauvre petite Alice, étendue sur le gazon, le visage enseveli dans ses mains, sanglotait comme si son cœur allait se rompre; la prière de sa mère l'avait clouée à sa place. Quand ses yeux inquiets virent la porte se refermer sur le triste cortège et son cher Frank devenu invisible, elle se roula en murmurant : « Il est tué, il va mourir; pourquoi ai-je quitté sa main? Oh! Frank, cher petit Frank, criait-elle en apercevant son chapeau de paille qu'il avait perdu en tombant; c'est ma faute! que vais-je devenir? »

Il était presque nuit noire quand j'entendis un pas rapide; c'était Reginald qui cherchait la pauvre Alice. Il apportait à la chère petite la nouvelle que Frank n'était pas aussi dangereusement blessé qu'on avait pu d'abord le craindre. On avait oublié Alice au milieu de la bagarre, et elle était restée sous l'arbre pour ne pas désobéir à sa mère.

« Viens, remets-toi, Alice, lui dit-il. Frank va bien mieux maintenant.

— Vois-tu, Reginald, j'ai cru que Frank s'était tué. Je ne pouvais remuer et, quand le cheval du docteur a trotté si vite dans le sentier, je me suis dit que bien sûr c'était pour lui faire une opération affreuse. Qu'a-t-il fait à notre Frank? Dis-moi tout; ne fais pas attention si je tremble ou si je pleure : je ne puis pas m'en empêcher.

— Alice, dit Reginald, le docteur trouve que la coupure à la tête ne signifie rien; mais, ajouta-t-il gravement, il faut bien que tu le saches, le pauvre Frank a le bras cassé. »

A ces mots, à bout d'efforts lui-même, il s'appuya contre l'arbre et fondit en larmes.

Alice lui prit la main et l'attira vers lui pour qu'elle pût l'embrasser; ils pleurèrent longtemps ensemble; mais, craignant qu'on ne s'inquiétât de leur absence, ils rentrèrent à la maison.

Frank avait bien supporté l'opération et était calme; le temps devait faire le reste.

L'épreuve était rude pour le petit garçon. Je ne pus m'empêcher de remarquer comment, dans une famille qui s'aime, lorsque l'un souffre, tous souffrent avec lui. On ferma les volets de la chambre des enfants; la nourrice ne chanta pas ce soir-là pour endormir Mlle Bertha; tous les visages étaient inquiets; la grondeuse cuisinière elle-même resta tranquille et ne fit de bruit qu'en avertissant tous les autres de n'en pas faire.

Les chiens couchaient leurs oreilles et semblaient chercher Frank, car nous l'aimions tous en dépit de ses tours; il avait bon cœur, aurait donné ce qu'il aimait le mieux, s'il avait pensé faire plaisir, et ne pouvait voir personne dans la peine. Je l'ai vu ôter du chemin des colimaçons imprudents, de peur qu'on ne marchât sur eux; il devait beaucoup de ce bon sentiment à sa mère et à ce dicton de sa nourrice : « Il est facile d'ôter la vie à un pauvre insecte; un bébé en est capable; mais qui peut la lui rendre? »

IV

Cette nuit fut la plus mauvaise de toutes les miennes. Quand je vis Reginald et Alice regagner

lentement la maison, et l'obscurité se faire autour de mon panier, mon cœur se glaça et mon courage faiblit; mais avec le matin revinrent des idées plus riantes : la cuisinière et Stephan sortirent; j'eus la joie de leur entendre dire que Frank allait bien, il avait dormi et ne souffrait pas. Ils soulevèrent bientôt le panier où je reposais et me portèrent dans la maison, cette maison dont j'avais toujours vu les murs depuis que j'étais suspendue à ma branche.

Tout me paraissait étrange et merveilleux. On me porta au fruitier, on me prit avec soin, on me mit sur une planche bien propre avec beaucoup de mes compagnes, et je me tins pour heureuse d'avoir beaucoup de jour et d'air.

Le fruitier était tout à fait central, très près du parloir, de la chambre d'étude et de la cuisine, et pas loin de la chambre d'enfants : ce qui me donnait l'occasion, rare pour une pomme, d'observer les mœurs et les habitudes des hommes.

Après nous avoir rangées avec beaucoup d'ordre et de régularité, la cuisinière, que j'aimais presque alors pour m'avoir introduite dans ce monde civilisé, ferma la porte à double tour et me laissa me remettre du tumulte de ces dernières journées.

En regardant autour de moi, après un court intervalle de repos, je me trouvai très contente d'être du moins dans un fruitier propre et bien tenu. Je regardais comme un bonheur relatif d'avoir échappé au sac sordide des voleurs.

Je reconnaissais partout la main soigneuse de ma bonne maîtresse, connue pour son ordre.

Des files de jarres, des files de pots de gelée, des bonbons garnissaient les blanches tablettes. J'avais

devant moi une variété sans nombre d'autres choses, telles que riz, chocolat, thé, pains de sucre d'une éclatante blancheur, et une foule d'objets que je ne puis décrire et que les enfants des hommes tiennent pour nécessaires à leur nourriture et à leur bien-être. Là encore je ne pus m'empêcher de remarquer que la nature fait acheter au genre humain les privilèges de l'activité et du mouvement en attachant à son existence la condition du travail, tandis qu'elle nourrit de ses mains les plantes, ses enfants les plus favorisés, avec de fraîches rosées et des averses bienfaisantes.

Ce ne fut que dans l'intimité de cette bonne famille que je compris entièrement que la condition humaine n'était pas exempte de soucis. J'ai vu maintes fois ma maîtresse entrer, le visage chargé de préoccupations, donner ses ordres pour l'approvisionnement et la préparation des aliments du jour et de la semaine, le dîner de son mari, le déjeuner des enfants, le souper des domestiques, et les vivres à distribuer aux pauvres, qu'elle n'oubliait jamais; quant à la préparation des mets à mariner, à frire, à bouillir, à rôtir, quant au lavage des assiettes, au récurage des pots dans la cuisine voisine, cela n'avait pas de fin et je vis combien j'avais jugé trop vite en blâmant la grondeuse cuisinière pour la vivacité condamnable de son humeur. Je me croyais une pomme très patiente; mais j'avoue que je n'aurais pas supporté sans irritation la moitié de ses disgrâces, et la chaleur du feu, et ses responsabilités si nombreuses.

Notre office avait le mobilier réglementaire : balances et poids, pelles à sucre, pince et scie

à sucre, un mortier et son pilon, un moulin à café, des cuillers de bois, des pelotes de fil et de ficelle, du vinaigre, de l'huile, des sauces en flacon. Dans un coin, il y avait une pharmacie garnie de remèdes simples, destinés par notre maîtresse aux pauvres de son entourage quand ils tombaient malades. Trois tiroirs profonds étaient remplis de vêtements chauds pour les indigents, ouvrage des dames pendant le loisir de leurs soirées. Ils étaient confiés à mes petites amies Marie et Alice, depuis qu'elles étaient d'âge à mériter ce rôle. Ma maîtresse avait vu que le désir de vêtir les pauvres faisait travailler très proprement les petites filles, et, à mon sens, c'était une gentille et très excusable vanité que celle avec laquelle Marie déployait la layette qu'elle avait exécutée pendant les longs soirs d'hiver et se réjouissait à l'idée d'habiller quelque petit enfant du travail de ses mains.

Une autre peine attachée à l'état d'homme, c'est la nécessité de se vêtir ; il faut croire que c'est une des plus compliquées de ses épreuves, car souvent l'esprit des femmes, des enfants et même des hommes se jette dans des inventions bizarres et fantastiques à ce propos.

J'ai eu plus d'une fois l'envie de rire, quand, du haut de ma tablette, j'entendais la nourrice exposer à ma maîtresse ce qu'elle croyait nécessaire « pour que les jeunes demoiselles fussent comme elles devaient être ». Son caprice se portait particulièrement sur des nœuds de ruban et des fleurs artificielles composées, autant que j'ai pu le savoir, avec des chiffons de couleur, du papier, du fil de fer et de la gomme ; j'avais peine à ne pas rire en enten-



IL NE MANQUAIT PAS DE VENIR LES TENTER PAR LE DÉBALLAGE SEDUISANT DE SES PLUS VOYANTES ÉTOFFES

dant appeler cela des fleurs. Je crois que ma maîtresse était bien de mon avis et n'encourageait pas beaucoup la nourrice sur ce point.

La vérité est que celle-ci souhaitait ardemment que sa maîtresse se mît aussi bien que lady Jemima, et de son côté elle n'eût pas été fâchée d'avoir des toilettes plus belles que Mme Parsons, la femme de chambre de lady Jemima. Cette rivalité de chiffons troublait la cervelle de ces deux femmes. Il fallait voir quelle affaire d'État c'était pour elles que le retour à certaines époques du vieux juif Bob, un malin colporteur, quand, arrivé dans le pays, il ne manquait pas de venir les tenter par le déballage séduisant de ses plus voyantes étoffes. Le *moi* est mauvais.

J'eus le plaisir de suivre la convalescence de mon petit ami Frank, et je fus aussi témoin de la patience infatigable et de l'affection d'Alice pour lui, de sa douceur à tout supporter, de ses efforts pour lui plaire quand l'irritation de son mal rendait cela plus difficile. Marie l'amusait quand il allait mieux, il préférait Alice quand il était plus souffrant. Elle savait mieux « débrouiller la pensée, expliquer ce que l'œil demandait », comme disait un livre que j'entendis lire aux enfants par ma maîtresse. Il était bien changé.

On s'étonnait de voir cet enfant qui, d'ordinaire, ne voulait jamais s'asseoir, étendu maintenant sur le canapé, immobile, sa petite figure pâle mais douce, son bras bandé et immobile à son côté, tournant vers la fenêtre des regards fixes quand un rouge-gorge ou quelque oiseau de passage frappait au carreau et lui rappelait ce monde extérieur qu'il

aimait tant. Et qui mieux que moi, qui avais vécu sur une branche, pouvait le comprendre? Aussi me disais-je : « Toi, cher enfant, tu reverras ces bois charmants, tu sentiras encore la brise soulever les boucles sur ton jeune front, sous la large et glorieuse voûte céleste, mais pour moi ces heures bénies ne reviendront plus. »

Je ne murmurais pas cependant, je m'efforçais d'être satisfaite de mon sort.

Je m'attarde à ce temps encore heureux auquel je dois les progrès de mon cœur et de mon intelligence. Il était vraiment doux de faire partie de cette bonne et simple famille; ils trouvaient tant de bonheur à vivre pour les autres, à penser aux autres, à aimer les autres plus et mieux qu'eux-mêmes, qu'avec eux j'appris cette grande leçon qu'être utile est le but principal de notre existence. Mais il faut poursuivre.

V

Une protégée de Reginald, la veuve Jones, vint à la maison peu avant cette époque que les hommes appellent Noël; elle était très pauvre, ayant trois enfants, dont l'un était boiteux et infirme. Nos enfants l'amenèrent à l'office pour lui donner ce dont elle avait le plus besoin.

Je me rappelle la scène comme si elle s'était passée hier; dans le tumulte de l'entrée de Reginald plein d'entrain et de gaieté, je faillis être meurtrie par un lourd paquet de clefs que Marie jeta étourdiment au milieu de nous; mais elle avait la tête si pleine de

Noël et de la veuve Jones, qu'elle ne pouvait penser à autre chose.

Reginald avait apporté deux corbeilles. Je vis qu'on allait bientôt les remplir. La nourrice Hinton était là avec le bon petit Frank dans ses bras ; il avait demandé la permission de mettre, lui aussi, quelque chose dans le panier de la veuve, dès qu'il avait su qu'elle avait chez elle un enfant boiteux et malade. Bertha trottinait dans le fruitier autour de la nourrice, sans bien comprendre encore ce qui se passait, et s'amusait à ramasser avec soin les grains de raisin et les miettes de sucre et de riz tombées par terre.

Thé, sucre, chocolat, riz, savon et chandelles étaient proprement rangés dans un des paniers, et l'on permettait à Frank d'y mettre un pot de gelée pour l'enfant malade; la petite Bertha de son côté avait un paquet de biscuits à ajouter au panier. Elle le retint quelque temps serré contre elle et n'avait l'air qu'à demi décidée à s'en séparer. Le sacrifice évidemment lui coûtait un peu. Elle aimait beaucoup les biscuits, Mlle Bertha. Alice arrangea l'affaire en lui en donnant un dans la main, un à Frank et un morceau à la chatte, et elle délivra ainsi les biscuits des griffes des petites mains potelées qui semblaient avoir besoin d'un grand effort pour s'en dessaisir.

Le paquet de vêtements était presque au complet. Que de fois tombe sur nous un coup violent, au moment où nous y pensons le moins! Un autre panier attendait, prêt à recevoir son chargement : je tremble en le racontant. Reginald, mon favori, commença à remplir cette fatale corbeille, non de thé inerte, de café passif ou de riz insipide, mais de

pommes! Les rangées prises l'une après l'autre sur la planche y étaient empilées; j'attendais mon sort dans une inquiétude haletante. Comme la joie de ces enfants me paraissait cruelle! Quoi, le moment serait venu où j'aurais à affronter les épreuves d'un monde inconnu!

Ma chère maîtresse m'avait appris le devoir de la résignation et de la patience et, quand elle parut un instant à la porte, son tranquille regard ne fut pas perdu pour moi; je repris mon calme et je résolus, quoi qu'il pût arriver, de me soumettre à mon sort.

Je fixai sur son aimable visage un regard que je croyais le dernier, pendant qu'elle mettait un peu d'argent dans la main de la veuve; je regardai Frank, Marie, Alice, la bonne nourrice Hinton. Je me pressai contre la main chérie de Reginald, qui ne se doutait guère de mes sensations, tandis qu'il me confinait dans la paille et l'obscurité du panier destiné à la veuve Jones!

Hélas! le couvercle se referma sur moi, et je crois en vérité que pendant quelques instants je perdis toute conscience de mon être, tant avait été brusque le coup qui changeait ma joie passée en douleur.

La première chose qui me ranima fut de sentir poser rudement sur la table de cuisine le panier où j'étais enfermé, puis d'entendre la voix si reconnaissable de la cuisinière recommandant à Mme Jones de me porter avec mes compagnes chez l'amiral, où je compris qu'il se passerait de grandes choses pour Noël, et où probablement on lui donnerait de nous un bon prix, car on aurait besoin de tartes et de poudings aux pommes par douzaines.

Je ne pus réprimer le tremblement naturel qui me

secoua à ces paroles si légèrement prononcées; je sentis ma pelure se crisper! Les deux filles de la veuve se chauffaient et attendaient au coin du grand feu de la cuisine; elles prirent très joyeusement une part du chargement que mes généreux amis avaient remis à leur mère et nous partîmes pour ma future demeure. Je supportai avec plus de calme que je ne l'aurais pensé cette séparation, quoiqu'il fût bien dur de quitter la maison qui m'avait vue naître.

Les petites filles de la veuve se nommaient Jeanne et Suzanne. Mme Jones était, comme on dit, au-dessus de sa position; elle avait reçu assez d'éducation pour la préserver de beaucoup des vices qu'engendre souvent l'extrême misère. Suzanne, qui me portait, était une petite fille d'apparence délicate; ses petits bras décharnés et sa taille maigre se montraient grelottants dans des vêtements fanés et usés qui étaient trop courts pour elle, son visage pâle et ses yeux creusés dénonçaient une mauvaise et chétive nourriture; c'était cependant un enfant qu'on regardait avec intérêt, tant son air trahissait de douce résignation.

Il était impossible de dire au juste l'âge de ces enfants, car la souffrance et les privations donnent aux jeunes visages et à leur expression une précocité douloureuse; leur croissance s'arrête et ils semblent à la fois jeunes et vieux. Jeanne, plus forte et plus fraîche, semblait beaucoup plus en état que sa sœur d'affronter la rude route de la vie; pourtant, des engelures la faisaient boiter; elle tâchait de réchauffer une de ses pauvres mains rougies par le froid sous son tablier en lambeaux; sa figure était ouverte et gaie; elle parlait volontiers

et s'extasiait sur toutes les bonnes choses qu'elles rapportaient.

La veuve s'arrêta sur la route pour acheter du chauffage, et je ne pus m'empêcher de comparer la petite mesure de maigre charbon et le petit fagot qu'elle payait si cher, au charbon riche et aux grosses bûches qui remplissaient l'âtre de mon dernier maître. Elle s'arrêta une dernière fois chez un vannier pour voir une pauvre jeune fille aveugle nommée Rachel, qui était sa cousine. Elle lui dit le secours inespéré qui venait de lui être donné par mes anciens maîtres et l'avertir que Jeanne viendrait le soir la chercher pour souper.

Nous arrivâmes enfin devant une maison de pauvre apparence; un escalier noir et raboteux conduisait à un palier étroit, et nous entrions dans la chambre basse d'un logement mal carrelé.

C'était là que demeurait la pauvre veuve Jones.

Les carreaux des fenêtres avaient été enfoncés par les derniers grands vents et réparés en plusieurs endroits avec du papier brun et de vieux manuscrits; un rideau, en guise de cloison, divisait la chambre en deux; une petite cheminée, en rapport avec le combustible, occupait un des côtés, mais n'avait évidemment pas vu de feu ce jour-là. Dans un coin un grabat, dans l'autre un buffet nu; puis une chaise ou deux et quelques tasses. La pauvreté, le froid, la faim se révélaient autour de moi; cependant tout était propre et rangé, et la misérable couchette de paille où Johnny, le pauvre boiteux, était étendu, était particulièrement propre.

« Couché, mon enfant? demanda la mère inquiète; j'espère que tu n'es pas malade?...

— Non, mère, je n'ai rien ; seulement j'ai un peu faim ; je me suis couché à la nuit tombante, parce que j'étais gelé et parce que je ne voyais plus pour lire ; tu as été bien longtemps absente. As-tu de quoi payer le loyer, dis ? la propriétaire est venue, et elle a tant crié pour avoir son argent qu'elle m'a fait bien peur.

— Rassure-toi, mon enfant, tout va bien. Johnny, veux-tu savoir toutes les bonnes nouvelles ? Je rapporte assez d'argent pour le loyer, pour du feu, pour de la nourriture, et tu n'auras plus besoin de te coucher pour avoir chaud. Remercie ton père qui est dans le ciel. Oh ! comment le remercier assez ? » dit la veuve.

Pendant ce temps, Suzanne avait apporté de la lumière et Jeanne faisait du feu ; la veuve remplit la bouilloire, tira le rideau pour intercepter le vent de la porte mal close, ferma le volet grossier et étala ses trésors : des vêtements et des provisions, le combustible et l'argent.

Le pauvre Johnny regardait ; tout ce qu'il voyait et entendait lui paraissait trop bon pour être vrai. Ses yeux se remplirent de larmes, et brisé, affaibli par l'émotion, il éclata en sanglots ; sa mère le recoucha tendrement, mais il s'attacha à elle, le bras autour de son cou.

« Mère, mère, j'avais tant prié pour qu'il nous vînt quelque secours, quelque soulagement ; était-ce mal ? Était-ce de la faiblesse ? C'était plus pour toi que pour nous, car aujourd'hui je sentais que tu ne pourrais pas supporter plus longtemps la misère. Tu as été si longtemps absente et la femme qui est venue était si en colère, que j'avais perdu courage. J'en étais venu — ah ! c'était bien mal ! — à penser qu'il

vaudrait mieux être tous morts et dans un autre monde.

— Tais-toi, Johnny, il ne faut jamais douter de Dieu. Ne pense à rien qu'à retrouver tes forces et à te bien porter, et, Dieu aidant, tout ira mieux à l'avenir. »

Suzanne avait fait chauffer un peu du bon bouillon que lui avait donné, sans que je l'eusse remarqué, la bonne cuisinière; le pain était coupé, et la veuve servit Johnny. Elle avait peine à parler; les yeux attachés sur ce visage fatigué, elle sentait combien l'enfant avait trouvé le temps long depuis qu'elle avait fermé la porte sur lui, après lui avoir laissé tout ce qu'elle avait, quelques tristes pommes de terre froides et peu d'espoir.

Je commençai à entrevoir pourquoi les enfants des hommes s'attachent tant à cet autre monde dont je les entendais souvent parler. Ma première maîtresse ramenait toujours la pensée d'une vie meilleure à l'esprit de ses enfants, au milieu même de leurs joies, pour qu'ils ne fussent pas trop épris de ce bel univers, et je trouvais cela très sage; mais, quand je vis ce misérable infirme s'attacher à cette même espérance, cela me parut non seulement sage, mais nécessaire : c'était la seule solution de ce qui me semblait si difficile à comprendre : « comment le pauvre, quelquefois si rudement éprouvé, pouvait patiemment supporter la vie. »

VI

Chose étrange à dire, ce fut dans cette demeure où tout manquait, sous ces poutres noires et enfumées,

où je vis tout d'abord la maladie, la gêne et la misère, que pour la première fois j'enviai le genre humain. Là je compris, pour la première fois, combien est glorieuse cette espérance de l'immortalité, puisqu'elle illuminait d'un éclat divin ces murailles nues et rendait la veuve abandonnée et son pauvre enfant infirme supérieurs à de tels maux.

Ranimés par la chaleur et les aliments, la bonne veuve et ses enfants commencèrent à combiner leur plan. Tout d'abord Suzanne descendit chez la propriétaire avec le loyer de la quinzaine; j'avais été tout émue de les voir compter et recompter les schellings si peu nombreux dont ils allaient se séparer. Quel prix acquiert l'argent pour le pauvre! La perte d'un schelling serait pour lui tout un désastre.

Quand Suzanne fut remontée, la veuve plia et rangea son châle, puis elle permit aux enfants de mettre leurs robes neuves pour s'assurer qu'elles allaient bien, et la bonne mère put se rendre compte avec une joie bien légitime que ces vêtements modestes suffisaient à donner à ses chères filles tout à fait bon air.

Ensuite on prépara la table à thé; la bouilloire chantait joyeusement sur le feu, et Jeanne courut chercher sa cousine Rachel, la jeune aveugle. On hissa Johnny sur sa chaise et Suzanne lui offrit le pot de gelée de Frank et les livres envoyés par ma maîtresse, sous la promesse qu'il ne lirait pas avant d'avoir fini son souper. Johnny, tremblant de joie, promit tout ce qu'elle voulut; mais, dès qu'il tint ces livres, ces trésors, il oublia promesses et chagrins et obtint bientôt la permission de se plonger dans

ce monde de l'intelligence qui est ouvert à tous également.

Pendant ce temps, la veuve ne restait pas oisive : elle distribuait peu à peu tout ce qu'elle avait reçu.

Jeanne rentra avec la cousine Rachel. La pauvre aveugle pouvait avoir environ vingt ans; elle vivait porte à porte avec le vannier chez lequel elle travaillait. Rachel était merveilleusement gaie et satisfaite, quoiqu'elle ne pût voir la lumière du jour, la beauté de la nature, ni les visages de ceux qu'elle aimait tant.

Ce soir, comme d'ordinaire, elle avait apporté son ouvrage. Elle tricotait très vite, et de plus elle avait sa provision d'osier pour ses paniers. Jamais je ne vis personne plus heureuse.

Après le souper la veuve se mit au travail; Suzanne lavait les tasses et la théière de terre noire vernie; Jeanne apprenait à faire des paniers, et Rachel qui le lui montrait, bien qu'aveugle, jugeait et en quelque sorte voyait tout de suite à l'aide de ses doigts les fautes de Jeanne, qui n'en était du reste qu'à ses débuts dans cet apprentissage.

Johnny leur fit la lecture de l'émouvante histoire du *Nouveau Robinson suisse* remis au courant de la science d'après une très bonne édition française revue par M. Jean Macé, qui avait rendu ainsi une vie nouvelle à cet excellent ouvrage; mais la veuve Jones était trop économe de chandelle pour permettre plus de deux heures de ce divertissement; elle piqua ingénieusement une épingle juste dans le milieu de la chandelle, pour marquer la part de lumière qu'on pourrait consommer pendant la soirée. C'était une espèce de réveil muet. Johnny re-

gardait de temps en temps les progrès, et quand l'épingle tomba de la chandelle fondue, il soupira, mais ferma le livre. La veuve alors fit accepter à la cousine Rachel une part de ce qu'elle avait si soigneusement empaqueté et se prépara à la reconduire.

La pauvre veuve se donnait ainsi un peu de ce bonheur que ma bonne maîtresse avait éprouvé le matin même en l'obligeant, et à un plus haut degré peut-être; car ma maîtresse donnait aux autres une part de sa richesse, la veuve une part de sa pauvreté. Mais la chaîne de la charité a beaucoup d'anneaux. Je m'aperçus avec plaisir que le plus grand luxe du riche, le pouvoir de faire le bien, n'est pas refusé au plus pauvre!

Le lit de Johnny était prêt, on déploya aussi les matelas sur lesquels la veuve couchait avec ses deux filles et qui le soir remplissaient presque toute la chambre. En rentrant, la veuve vit ses enfants agenouillés et faisant leur prière. Je contemplais leurs larmes de joie et de reconnaissance dans leurs yeux levés vers le ciel, à la lueur tremblante du feu, et je me disais combien douloureuses au contraire devaient avoir été leurs prières et leurs supplications de la veille, quand tout leur manquait.

On coucha Johnny, ses livres chéris à son côté, pour qu'ils fussent sous sa main à son réveil; les petites filles se mirent contre leur mère et bientôt s'endormirent chaudement sous l'épaisse couverture donnée par la nourrice Hinton.

La veuve fut longtemps avant de fermer les yeux. Elle réfléchissait sur les bénédictions de cette journée du 8 décembre, tandis que le vent d'hiver gémissait, hurlait et secouait la fenêtre comme eût pu le

faire un ennemi acharné, mais heureusement impuissant, de la pauvre maison chancelante.

Les enfants avaient mangé, ils étaient enfin bien couverts; la faim qui ronge, le froid et le vent, ces redoutables ennemis, ne pouvaient les atteindre cette nuit. Avec quelle ferveur la pauvre mère bénissait ma chère maîtresse et remerciait son Créateur! Elle s'endormit à la fin, et tout demeura tranquille.

Alors je commençai à regarder autour de moi. Je me rappelais la maison de mon maître baignée de soleil, les belles fenêtres, les papiers gais à l'œil, les grilles reluisantes, et les couvre-pieds de soie ouatée, et les édredons rebondis, plus riches, mais non plus propices au sommeil que les bonnes couvertures sous lesquelles dormaient ces pauvres gens; les tapis épais, plus doux aux pieds que les lits eux-mêmes où ceux-ci reposaient, me revenaient cependant à la mémoire, et j'eus peur d'avoir été moi-même un peu gâtée par le luxe dont j'avais eu ma part.

Je me sentais comme un peu figée dans l'atmosphère qui m'entourait; le plancher mal joint et raboteux paraissait à peine de force à porter les meubles délabrés.

Je ne pouvais voir sans attendrissement Johnny si profondément endormi, son petit oiseau pendu près de la tête de son lit, dans sa mauvaise cage, à côté d'une rangée de livres. Le rosier de Suzanne et un géranium à fleurs rouges dans cette humble demeure avaient l'air d'objets précieux. Quelle différence avec les rameaux touffus qui encadraient la fenêtre de ma maîtresse! Cependant quelque chose pouvait fleurir là, et ces pauvres enfants avaient aussi leurs

joies. Je me sentais heureuse qu'une des plantes, mes sœurs, pût contribuer pour son humble part à réjouir leur pauvreté.

Cette rose s'était épanouie dans une sainte pensée; mettre quelque chose qui ressemble à une fête dans un lieu désolé ne saurait être inutile; peut-être avait-elle aidé à empêcher l'espoir de mourir dans leurs cœurs.

En songeant à tout ce que j'avais vu dans cette chambre, je me sentis bientôt honteuse de mon impatience dans mes propres épreuves. Le jour tardif vint avec une clarté morne; mais le travail frappe de bonne heure à la porte de l'ouvrière et devance l'aurore.

La veuve Jones se leva, balaya la chambre; bientôt les filles s'habillèrent, lavèrent quelques vêtements et préparèrent le potage de gruau d'avoine pour leur déjeuner, bien avant le réveil de Johnny. On l'habilla tendrement et soigneusement, et on l'installa dans sa chaise.

Après un déjeuner rapide, elles se mirent toutes au travail : la veuve déploya sa table, qui se couvrit bientôt des choses que les jeunes filles s'appliquèrent à confectionner; je vis qu'elles faisaient des jupes pour mes vieilles connaissances, Marie et Alice, et une belle toilette pour la femme de l'amiral, lady Jemima. Je me sentis un peu plus d'indulgence pour l'amour de la nourrice à l'endroit des robes et des rubans, puisqu'ils donnaient du travail à la veuve et à ses orphelins.

Johnny avait appris à fabriquer des paniers en paille et à sculpter le bois et l'ivoire; aussi ne manquait-il pas d'ouvrage; ils avaient tous heureu-

sement beaucoup de besogne à finir avant la veille de Noël.

A deux heures, Jeanne alla chercher du pain et un peu de lait en guise de dîner; le repas fut court, il fallait travailler pendant que le jour durait.

Suzanne et Jeanne cousaient sans perdre un instant, si bien que je commençais à croire qu'elles étaient incrustées dans leurs chaises de bois; elles se donnaient à peine le temps d'avaler le pain indispensable. Lorsque j'étais sur ma branche dans le verger, j'étais moins immobile que ces pauvres travailleuses, assises là huit heures de suite, jusqu'à la chute du jour. Jeanne deux ou trois fois regarda si l'obscurité viendrait à leur secours; et pourtant c'étaient les courtes journées de décembre.

La nuit vint enfin : elles se levèrent raides et brisées, mais elles remuèrent avec joie leurs membres qui avaient besoin de se détendre; toutefois, comme le travail les réclamait et que la nécessité faisait loi, au bout de quelques minutes, on alluma la chandelle, celle de la nuit précédente.

Johnny avait fait comme ses sœurs; mais plus faible, il était si las qu'il dut se reposer. On lui permit de lire; il avait fini un superbe panier; la vie sédentaire lui avait donné l'adresse de la main, aussi faisait-il bien tout ce qui demande du soin et de la patience. Il avait vu une fois un panier rapporté de Brighton par ma maîtresse : un panier-ruche; il l'avait imité si bien que ma maîtresse lui avait promis d'en placer une douzaine. Ainsi encouragé il travaillait avec ardeur pour les terminer; de plus il voulait en faire deux plus jolis encore pour mes amies Alice et Marie, en forme de boîtes de Noël.

Pour moi, en voyant ce travail incessant, j'avais l'égoïsme et la sottise de bénir le sort d'avoir fait de moi une pomme bien tranquille, incapable de travailler.

VII

« A coup sûr, me disais-je, tant j'étais impuissante à rien comprendre encore aux joies secrètes du labeur accompli, à coup sûr l'homme est son propre ennemi; il ne suit pas la loi de la nature. Dans sa bonté elle voulait suspendre le travail quand la nuit amène le repos; mais voyez-le, il a inventé vingt sortes différentes de lumières artificielles afin sans doute de pouvoir prolonger sa peine et son supplice. » J'oubliais que ces inventions utiles, outre qu'elles doublent les jouissances de l'homme, l'aident encore bien plus souvent à achever, à remplir les devoirs qui lui incombent et à tirer parti des facultés que Dieu lui a dévolues et qui marquent sa supériorité.

Je perdais patience. L'heure du souper me soulagea beaucoup plus que les pauvres filles, quand la veuve Jones prit la poêle à frire et, sur un feu clair, coupa en tranches quelques pommes de terre assaisonnées de quelques menues herbes. Pendant que ce mélange criait et remuait dans la poêle, il exhalait un parfum qui leur donna faim à tous. Je dois bien l'avouer, ils semblaient gais et heureux devant ce mets servi dans un plat raccommodé par le plombier à l'aide de gros fils de fer.

J'avais remarqué parfois chez mon maître la mauvaise humeur de l'amiral lorsque, par grand hasard, le dîner n'était pas à son goût, ou le gibier cuit à

point. Ses sourcils se fronçaient; Zoé, sa chienne, le regardait alors avec sympathie, et mon aimable maîtresse, qui se donnait tant de peine cependant pour que la table fût abondamment et bien garnie, paraissait gênée et chagrine; elle rougissait à la pensée du déplaisir de l'amiral. Moi, qui avais bu sans y songer la rosée du ciel et m'étais nourrie de la pluie, je m'étonnais que les hommes pensassent tant à leur nourriture. Je ne savais pas alors la différence que l'habitude d'un trop grand bien-être peut mettre entre un dîner et un autre dîner. Et en effet, où est-elle la vraie différence, est-ce dans la façon où le mets est accommodé? J'ai bien vu chez la veuve Jones que l'appétit seul fait les bons repas.

Je me souvenais aussi d'avoir vu le bon amiral arpenter de long en large le vieux verger assez longtemps pour fatiguer sa chienne Zoé, pendant que, montre en main, il s'agitait avec colère parce que le dîner n'était pas prêt à la minute voulue. Ces épisodes du passé me revinrent vivement à la mémoire devant la reconnaissance et la joie de ces êtres surmenés mangeant si gaiement leur maigre repas.

Quand à la fin ils remercièrent Dieu de le leur avoir donné, à eux qui la veille encore étaient sur le point de manquer de tout, il y avait une vraie gratitude dans leur prière. C'est que la demande du pain quotidien a un sérieux terrible sur les lèvres du pauvre, qui peut-être ne saura où trouver ce pain du lendemain.

Mes nouveaux amis ne manquaient pas entre eux de la politesse de gens bien élevés; ils pressaient leur mère de manger ce qui était le plus appétis-

sant et plaçaient sur son assiette la pomme de terre la plus farineuse. C'était à qui déclarerait qu'il en avait assez; la bonne mère finit par la donner à Johnny; il la partagea avec son oiseau, qui jamais n'était oublié.

Je voyais avec peine que le travail allait recommencer. C'était la soirée du samedi, et les préparatifs pour le repos du dimanche s'ajoutaient à la tâche journalière. Il fallait ranger les vêtements, tout nettoyer et remettre en place; pas de coin où l'on ne pourchassât la poussière. La cage même était raclée et sablée, si bien que l'oiseau effarouché ne savait où se percher sur son bâton.

Les enfants durent faire leur toilette à fond, comme disait la veuve Jones; cette opération était très saine, mais rude. Quand leur mère les eut bien essuyés avec une serviette très blanche, mais un peu grossière, leurs figures brillèrent presque comme la mienne. La veuve répétait son adage favori : « La propreté du corps est la sœur de la propreté de l'âme. »

Le dimanche fut un grand jour de repos pour moi, aussi bien que pour la veuve Jones et ses enfants. Comme tout avait été mis en ordre la veille, il y avait peu à faire ce matin-là. Les jeunes filles avaient une tenue propre et décente; leur mère leur donna un morceau de pain et les envoya à l'école de M. Neville; puis elle s'assit auprès de Johnny, qui lui faisait la lecture. Ils s'entretinrent de choses graves et surtout de ce monde meilleur où « ceux qui étaient fatigués se reposaient ».

La veuve, après avoir établi Johnny près de sa table et mis l'oiseau près de lui, pour qu'il lui tînt

compagnie, le pot de fleur dans le rayon de sa vue sur l'appui de la fenêtre, se prépara à aller à l'église où elle devait retrouver ses filles. Elle l'avertit en outre que, comme elle irait chez l'amiral, elle serait assez longuement absente. Je soupirai à la pensée qu'elle verrait la demeure de mes bons amis et mon verger bien-aimé. Elle sortit après avoir fermé sur elle la porte disloquée.

Lorsqu'elle fut partie, moi qui avais prêché la résignation, moi qui avais sermonné les autres, je me demandai, dans un soulèvement subit de méchante humeur, pourquoi on m'avait arrachée de ma belle demeure, pour me jeter dans l'étroite obscurité d'un panier. Un sot orgueil s'agitait en moi.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais en proie à ces mauvaises pensées, quand mon attention fut éveillée par l'oiseau qui brisait son grain et redisait son petit cri en sautant sur son petit perchoir. La joie de ce pauvre chardonneret m'exaspéra; mais bientôt, en examinant le tableau placé devant moi, je rougis de mes mouvais sentiments. Un rayon de soleil glissant par la fenêtre brillait à travers les feuilles du rosier et égayait sa pâle fleur. Le pauvre Johnny, plus pâle qu'elle, les yeux sur ce rayon, se baignait dans sa lumière et semblait se perdre dans la contemplation des atomes qui jouaient dans le rayon furtif.

De temps en temps il sortait de son extase pour donner une graine de chènevis à son oiseau; la joyeuse petite bête la prenait docilement de ses doigts attentifs, et bientôt son gazouillement remerciait son maître de sa bonté. Boiteux, infirme, affligé à l'âge où l'activité et le mouvement semblent la loi



UN RAYON DE SOLEIL GLISSANT PAR LA FENÊTRE BRILLAIT A TRAVERS
LES FEUILLES DU ROSIER

de la jeunesse, que devait penser cet enfant? N'enviait-il pas peut-être la vivacité de cet oiseau? Non; tout dans son attitude était paix joyeuse et sainte tranquillité.

Je sentis le reproche contenu dans cet exemple. J'espère que jamais murmure ne s'élèvera plus en moi; je croirai toujours que j'ai été créée pour quelque fin utile, et je serai contente d'accomplir, quelle qu'elle doive être, mon humble destinée. J'aurais souhaité que Johnny sût toute l'importance de la leçon de patience qu'il me donnait. Ceux qui sont très éprouvés trouveraient un grand plaisir dans cette pensée que leur vie seule est déjà un enseignement.

Dans le courant de la journée, M. Neville vint et je découvris que c'était lui qui avait appris à Johnny à élever son âme au-dessus des choses de ce monde. M. Neville l'interrogea sur ses occupations, fit l'éloge de ses paniers et l'encouragea surtout à poursuivre la sculpture sur bois. Il lui promit qu'il lui faciliterait l'acquisition des outils nécessaires à cet art et qu'il lui donnerait des bois rares, comme le cèdre et le sandal, pour faire des coupe-papier, des cadres et autres objets de ce genre qui seraient d'une vente facile.

Je vis une lueur d'espérance passer sur la figure de l'enfant.

« Ainsi, monsieur, vous croyez que je suis bon à quelque chose? s'écria-t-il; vous pensez que je ne resterai pas oisif, inutile à ma mère, que je pourrai un jour cesser d'être une charge douloureuse pour elle?

— Rien dans la création n'est inutile, mon enfant.

Comment voulez-vous qu'un petit homme plein de cœur et de courage comme vous ne soit bon à rien? Ne sentez-vous pas que, par le bien que vous pourrez faire à votre mère et à vos sœurs, Dieu vous prouve qu'il vous aime et que son œil ne vous quitte pas? »

Après ces paroles, M. Neville partit, et je commençai à croire qu'il n'y a place si petite où quelque rayon de soleil ne puisse pénétrer pour la réjouir, comme celui qui réjouissait aujourd'hui cette pauvre demeure.

Le soir vint, la veuve et ses filles rentrèrent avec Rachel. Leurs plaisirs étaient calmes et paisibles; pour ceux qui travaillent rudement pendant six jours, le repos en lui-même, alors même qu'il ne peut être occupé par un plaisir, est une joie dont ceux qui n'ont jamais senti la fatigue du travail de toute une semaine ont peine à comprendre la douceur.

La cousine Rachel avait la faculté, remarquable chez une aveugle, de retenir merveilleusement ce qu'elle avait une fois entendu. Elle répétait à Johnny presque mot pour mot ce qu'elle avait écouté à l'église; la précieuse semence des saintes paroles tombait dans de bons cœurs. Lui, à son tour, par ses lectures, lui fournissait des pensées pour sa semaine, de quoi occuper son esprit tout en tressant ses paniers ou en tricotant les gros bas gris qu'elle savait pouvoir vendre. Elle gagnait sept ou huit schellings par semaine et répétait souvent avec une honnête fierté qu'il était bien agréable, pour une femme aveugle, d'être aussi indépendante.

La pauvre Rachel, avec ses yeux fermés, semblait devoir être la plus asservie de toutes les créatures

humaines. Eh bien, l'indépendance était son rêve, et par son travail elle le réalisait. La réjouissance de ce jour était le thé, qu'on ne servait que dans les grandes occasions.

VIII

J'étais tout à fait convertie à cette humble vie, lorsque dans la soirée du mercredi — je suis bien sûre que c'était un mercredi — je bondis brusquement en entendant les Jones dire qu'ils allaient bientôt être forcés de vendre leur panier de pommes! Pour le coup, je tombai en faiblesse.

« Quoi! pensais-je, en est-il toujours ainsi dans cette vie? A peine sommes-nous habitués à une condition, à peine avons-nous triomphé des épreuves qu'elle comportait, et il faut courir à travers les difficultés d'une vie encore nouvelle. »

Je me contins cependant, car je n'étais pas restée une semaine près de la couchette de Johnny sans apprendre un peu la résignation.

Ce jour-là même, une voix amie frappa mon oreille. Qui était-ce, sinon la chère vieille nourrice Hinton et, mieux encore, avec elle Reginald! Je sentis mon cœur battre à la vue de sa figure brune; il entrait bruyamment pour voir Johnny dont M. Neville lui avait parlé. C'était un aimable tableau que celui que formaient ces deux enfants, si bons chacun à leur façon. Reginald apportait à Johnny comme cadeau de Noël une petite pièce de monnaie dorée. C'étaient dix schellings en or, juste le prix des outils dont le petit sculpteur avait besoin et après lesquels je

l'avais entendu souvent soupirer, comme vers une chose irréalisable.

Johnny, ravi, offrit à son tour à Reginald un coupe-papier en bois de cèdre, sur le manche duquel il avait gravé un vaisseau et une ancre, et les deux jolis paniers qu'il avait faits pour les jeunes demoiselles. Mme Hinton s'en chargea, ainsi que d'un gentil berceau pour la poupée de la petite Bertha.

Reginald était de ceux, plus rares qu'on ne croit, qui savent remercier et apprécient plus encore l'intention que le don. Il loua avec une grâce expansive l'œuvre des mains de Johnny. Le bon petit Johnny était enchanté de voir ses petits travaux plaire à Reginald.

Les deux garçons se firent force amitiés, pendant que Mme Jones montrait son ouvrage à la nourrice, qui, après avoir très minutieusement examiné les deux robes, déclara que le travail était bien fait, et c'était beaucoup, car je l'ai rarement entendue louer sans restriction une couture ou un repassage soumis à son inspection. La nourrice promit d'autres travaux, des chemises pour maître Reginald qui allait reprendre la mer. Elle recommanda de porter chez l'amiral la toilette de lady Jemima.

« Vous ferez bien aussi de prendre les pommes que ma maîtresse vous a données, ajouta-t-elle; j'ai parlé de vous en bons termes à Mme Parsons, la femme de charge de son château, elle vous en donnera un bon prix; et elle aura raison, ce n'est pas partout qu'elle se procurerait des pommes pareilles. Je n'en ai jamais vu de meilleures; elle en a besoin pour son dessert de Noël; n'oubliez pas d'y aller de bonne heure, car tout est toujours sens dessus

dessous chez l'amiral. Combien je préfère notre maison tranquille à toutes leurs belles demeures, malgré les robes de soie de la femme de charge dès le matin. »

Après ce discours, et avec un air de contentement un peu forcé dans sa prétendue préférence pour la simplicité, elle prit son paquet et se remit en route; Reginald la suivit bientôt.

C'était donc vrai : une nouvelle aventure, un nouveau changement me menaçait encore!

Le lendemain après le déjeuner, les jeunes filles se mirent à l'ouvrage; Johnny, très heureux, sculptait avec ses nouveaux outils, qui lui facilitaient beaucoup son travail. La veuve nous prit alors sur la planche, nous frotta avec un linge propre, pour nous donner bonne mine, nous replaça dans le panier, s'habilla de son mieux, mit sur un de ses bras, dans une serviette, la belle toilette de lady Jemima et sur l'autre notre panier, et, ayant dit adieu à ses enfants, elle s'achemina vers la demeure de l'amiral. Je soupirai quand je sentis que je quittais ce toit paisible et surtout le résigné Johnny; néanmoins j'avais eu la consolation de voir dans les regards ranimés des petites filles que les bontés si bien justifiées de ma maîtresse apportaient dans cette demeure la santé et la force.

Je reconnus la route; nous passâmes près de l'église et de l'école si bien tenue; je jetai à la dérobée un coup d'œil sur le verger, défeuillé, mais toujours chéri. Je vis les touffes de roses de Chine épanouies sous la fenêtre de ma maîtresse, et ma mémoire me retraça toutes ces chères formes si familières. Mon bon maître dans sa large veste, son

long gilet et ses guêtres sur ses souliers à clous; mon aimable maîtresse, les garçons, les filles, Mlle Ribs; — où étiez-vous tous au moment où passèrent devant cette porte si bien connue les pauvres pommes, qui avaient mûri au milieu de vous?

Je crus un moment avoir entendu dans le lointain la voix de la cuisinière qui grondait rudement Stephan; mais c'était l'ouvrage de mon imagination surexcitée par mes souvenirs.

Nous atteignîmes bientôt la loge de l'amiral; je sentais la pauvre veuve Jones trembler si fort que le panier sautait, quand elle demanda timidement la permission d'aller avec les pommes jusqu'au château. Une voix lui répondit durement :

« On n'a que faire de pommes ici, bonne femme, il est inutile d'y en apporter. »

Ces paroles impliquaient tant de mépris pour les pommes que j'en fus émue. On devrait être au-dessus d'impertinences pareilles, et pourtant je les aurais relevées si j'en avais été libre. La pauvre veuve Jones connaissait mieux le monde : elle n'insista pas pour ses pommes auprès du concierge, elle ne tourna pas sur ses talons avec un mouvement de colère, comme j'aurais fait à sa place; mais, sur son observation qu'elle apportait une toilette pour lady Jemima, la porte s'ouvrit devant nous.

En entrant, je pensai involontairement aux contes de fées que j'avais entendu lire par Reginald et Alice, car, à peine délivrées du dragon qui veillait à la porte, nous rencontrâmes un monstre, l'énorme chien de l'amiral, qui se mit à sentir et à flairer la veuve de façon à l'effrayer beaucoup. Satisfait sans doute de son examen et convaincu qu'il n'y avait pas



D'UN AIR IMPORTANT, IL LUI FIT SIGNE DE DESCENDRE

de trahison à craindre, il se permit d'approcher son museau du panier qui me portait, moi et ma fortune. Je sentis avec terreur son haleine passer sur nous. Par bonheur, les pommes n'entraient pas dans son régime; nous étions sauvées.

Un griffon d'Allemagne fit mine à son tour d'attaquer les jambes de la veuve, et à sa suite arriva jusqu'à Joé, la grosse chienne épagneule, grognant et jappant fièrement; mais, comme elle était asthmatique et corpulente, elle lâcha bientôt prise.

La veuve gravit le perron qui conduisait à l'entrée, heureuse d'échapper à toutes ces bêtes, quand un grand laquais, qui flânait dans le vestibule en lisant un journal, s'interrompit pour lui demander ce qu'elle voulait et d'un air important lui fit signe de descendre.

« Par la porte de derrière, allez par la porte de derrière, s'il vous plaît, ma chère; des personnes comme vous n'ont que faire ici, entendez-vous? Cherchez bien vite, en faisant le tour, la porte de la cuisine; ce n'est pas ici la place des vagabonds !

— A quel propos, monsieur, chassez-vous ainsi d'honnêtes gens? cria une voix de tonnerre que je reconnus promptement pour celle de l'amiral, entré, sans qu'on l'entendît, dans le vestibule. Je croyais que vous étiez là pour les introduire et non pour les renvoyer. Vous auriez dû conduire poliment madame jusqu'où elle désire aller, monsieur ! Je voudrais vous avoir à mon bord, monsieur, pour refaire votre éducation.

« Eh bien, madame, ajouta le vieil amiral tout échauffé, ne faites pas attention à ce polichinelle; je vais vous conduire moi-même... Oui, oui, je com-

prends, la toilette de lady Jemima, c'est très bien; vous nous êtes recommandée par mon frère Charles; je sais tout cela, vous avez un fils boiteux. J'achèterai, ou du moins Mme Parsons achètera vos pommes; mais c'est mon affaire de les payer et d'ajouter à leur prix de quoi fêter Noël.

« Quant à vous, drôle, ne vous avisez plus de renvoyer ainsi des gens honorables, entendez-vous ? »

L'amiral fit le grand tour pour conduire la veuve à l'autre porte; après quoi, jouant en l'air avec son lourd bâton de promenade et ayant sifflé tous ses chiens, il continua sa promenade avant que la veuve trouvât le temps de le remercier de la guinée qu'il lui avait mise, au dernier moment, dans la main.

M. James, le grand laquais, ne parut pas attacher d'importance à la semonce qu'il avait reçue. Évidemment il était habitué à la vivacité du vieux gentleman excentrique; mais il se plia aux désirs de l'amiral jusqu'à guider complaisamment la veuve par le plus long passage voûté que j'aie jamais vu, et nous introduisit enfin dans la chambre de la femme de charge, le cabinet d'État de Mme Parsons; après quoi, je ne doute pas qu'il ne soit retourné fort tranquillement à son journal dans le vestibule.

Le bon amiral, très distingué dans son corps (il avait commandé un vaisseau à la bataille du Nil et à Trafalgar), s'était marié tard. Sa femme, lady Jemima, était en rapport d'âge avec lui; par conséquent elle n'était plus très jeune. C'était une personne d'une intelligence médiocre, mais elle était bonne et bien élevée. J'ai souvent entendu dire que sans un bon cœur il est difficile d'être vraiment bien élevé, et cela doit être vrai. Lady Jemima, n'ayant pas d'en-

fants, s'était, pour occuper son désœuvrement, mise à avoir une santé délicate. Elle trouvait que se soigner soi-même valait mieux que de ne rien faire : cela remplissait ses journées pendant que l'amiral était à la mer ; cela lui donnait l'occasion d'aller à Bath ou sur la côte et la dispensait des choses qu'elle n'aimait pas, sans s'opposer toutefois à ce qu'elle prît part aux plaisirs qui s'offraient à elle.

Elle s'établit donc, en toute complaisance, dans cette position de femme délicate. Un peu indolente et reconnue maladive, elle abandonna le soin entier de la maison, de sa toilette et de sa famille à Mme Parsons. Celle-ci, à la fois femme de charge, femme de chambre et cuisinière, comme Hécate, de la Fable, remplissait un triple rôle. Elle gouvernait, en avait conscience et le montrait. Aussi n'était-elle pas tout à fait dans son assiette, ou pour mieux dire n'y était-elle pas du tout, quand il lui fallait obéir. C'était la redoutable présence de cette grande autorité que la pauvre veuve Jones, un peu tremblante, affrontait en ce moment. Mme Parsons menait tout le monde, excepté l'amiral, dont les voyages fréquents rompaient le joug et la forçaient de recommencer son travail quand il revenait d'une traversée.

IX

Mme Parsons était une femme impérieuse, à coup sûr, et qui avait ses défauts ; mais c'était une femme à principes autant que je pus en juger. La veuve Jones lui expliqua sa demande et elle lui répondit avec condescendance qu'elle pouvait attendre.

Je ne pus m'empêcher de regarder par les trous

du panier Mme Parsons dans l'exercice de ses pleins pouvoirs; sa voix était étrange et forte, bien différente de celle de ma maîtresse et de l'organe plaintif de Mme Jones, qui semblait avoir peur d'offenser l'air qu'elle respirait en parlant à ce grand personnage; mais, à tout prendre, sa voix n'était pas aigre comme celle de la vieille cuisinière grondeuse, ni grêle et pressée comme celle de la nourrice. C'était une voix pompeuse et tranchante; c'était bien celle qu'on attendait de ses larges mâchoires et de ses amples proportions.

Elle distribuait des serviettes damassées à une fille de service, des torchons à une autre, du thé et du café pour les maîtres à une troisième; près d'elle étaient des paquets de clefs, nombreuses comme les tiroirs et les armoires qui entouraient l'appartement. Sa toilette, toute de soie, était riche; mais comment décrire son bonnet? Les ornements en étaient d'un dessin très compliqué; d'épaisses boucles de cheveux noirs, raides, crêpés, entouraient son visage coloré; ses yeux ressemblaient à de gros pépins noirs, et enfin elle avait un nez altier et fort.

Après une demi-heure d'attente, qui me donna ainsi le temps de l'observer à fond, Mme Parsons, revenue vers la veuve, fut si contente de son ouvrage qu'elle lui en confia d'autre et en plus une commande de housses, que les enfants pouvaient facilement exécuter; par surcroît elle lui acheta ses pommes à un bon prix. Avant de savoir où j'étais, nous nous trouvâmes versées sans cérémonie sur le dressoir, et comptées par douzaines à la façon des marchandes. Chose assez mortifiante, on relégua les unes dans

des tiroirs sans air et l'on empila les autres sur de grands plats de porcelaine verte.

La teinte rosée de mes joues parut frapper Mme Parsons : elle me prit dans sa large main; après quoi, m'ayant regardée avec attention, un gouffre s'entr'ouvrit au-dessous de moi! Elle m'avait fourrée dans sa poche. Une fois là, tout ne fut plus pour moi que ténèbres ! « Ah ! fatale fraîcheur, m'écriai-je, fatale fraîcheur ! Qui m'eût dit que ce don, qui m'avait peut-être rendue un peu fière, devait me réduire à de semblables extrémités ! »

Tel était le trouble de mon esprit dans cette crise effrayante, que je perdis pendant quelque temps tout souvenir.

Le son aigu d'une sonnette impatiente rappela Mme Parsons à la conscience de ses devoirs : elle se leva pour obéir à l'appel de sa maîtresse, congédia la veuve Jones, et mes sens ranimés eurent la pénible intuition des épreuves et des misères de ma position nouvelle. Une sensation cruelle de suffocation m'oppressait; il faisait une chaleur atroce dans la poche de la femme de charge. Je souffrais aussi beaucoup plus que je ne l'aurais cru possible d'être séparée des autres pommes, mes compagnes.

Ces pommes dont j'avais à peine cultivé l'amitié, combien leur société m'eût alors été précieuse !

Le lecteur désire sans doute savoir quels étaient les habitants de la poche, prisonniers comme moi : un dé d'argent, très troué, individu utile à coup sûr, mais de peu de ressource en ce moment, que Mme Parsons employait à l'occasion pour coudre un bouton aux habits de l'amiral, ou un cordon aux pantoufles de madame. Ensuite venait une bourse qui, d'après

le gonflement de ses flancs, contenait, je le suppose, beaucoup de monnaie; puis un paquet d'aiguilles, voisines dangereuses, et une paire de ciseaux, curieusement tournés en forme de cigogne. J'observe toujours combien les hommes s'efforcent d'imiter les formes de la nature dans leurs ornements, leurs jouets, leurs inventions, et copient ses œuvres.

Je n'eus pas trop de toute ma philosophie pour supporter patiemment ma condition présente, et n'oublierai jamais les pointes de ces odieux ciseaux qui, de temps en temps, m'entraient dans les côtes. Plus loin, il y avait un bâton de cire à cacheter qui pourtant souffrait encore plus que moi de la température élevée de notre prison, car je le sentais mollir à vue d'œil. Nous avions aussi au milieu de nous un cachet de verre monté en bronze, souvenir de M. Parsons, absent comme employé à bord du vaisseau de l'amiral.

Je me serais toutefois passablement tirée d'affaire au milieu de cette société si mélangée sans un paquet de clous de girofle, que Mme Parsons portait dans sa poche pour se préserver du mal de dents. L'odeur de cette épice abattit mes esprits et me remplit d'idées mélancoliques. Les clous de girofle sont parmi nous autres pommes des emblèmes de mort. Ils sont pour les pommes les précurseurs de la compote.

Je tâchai de chasser ces idées noires et de me souvenir que les hommes meurent comme les pommes et que je n'avais pas le droit de me plaindre d'un sort commun à tout ce qui a vie. Je n'en restai pas moins triste et absorbée.

Mme Parsons monta et descendit vingt fois en moins d'une heure ; chacun de ses brusques mouvements était suivi pour moi de quelques meurtrissures. Mais le lendemain, pendant la toilette de lady Jemima, l'amiral entra pour annoncer qu'il avait organisé la fête de Noël, et en l'entendant nommer mes bons amis parmi ses futurs invités, je me ranimai sensiblement.

« J'espère que vous allez bien, ma chère, dit-il à lady Jemima, car j'ai demandé à Charles et à sa femme, à tous les enfants et à la bonne nourrice Hinton de venir passer Noël avec nous. Parsons, arrangez-vous pour qu'ils soient tous à l'aise; donnez la chambre du sud au pauvre petit Frank. Je n'ai invité que les Thompson avec tous leurs enfants, et les Neville, à dîner, tranquillement, la veille de Noël ; mais en comptant sur les quatre petits de Charles, les trois jeunes Thompson et les trois Neville, je suppose que cela marchera bien. Nous aurons une partie de cache-cache très complète, un souper et autant de jeux qu'ils voudront. »

Le bon amiral se frottait les mains à l'idée d'une soirée bien tapageuse.

Lady Jemima, très nerveuse, très souffrante toute la matinée, se ranima presque à cette nouvelle et trouva tout combiné à merveille; Mme Charles la déchargerait de tout le soin des enfants, elle s'entendait si bien à les diriger ! Parsons veillerait à tout le reste. Elle pensait bien être assez forte pour résister à cette fatigue des autres et se risquait à dire qu'elle en prendrait sa part. Avec du repos et sa potion pour les nerfs, des précautions et du calme pendant toute la journée précédente, elle serait en

état de supporter cette petite fête. L'amiral, tout joyeux, la laissa finir de s'habiller.

Mme Parsons ne se reposait jamais.

L'étendue de cette vaste et hospitalière maison de campagne me troublait beaucoup. Je ne savais jamais maintenant où j'étais; le nombre des chambres à coucher, des salons, des parloirs, des cabinets de toilette, des salles de bain, des offices que quatre servantes nettoyaient sans cesse, me remplissait d'étonnement.

« Quoi, me disais-je, tout cela pour deux personnes! » Je me rappelais la veuve Jones dans son unique chambre, de neuf pieds sur douze, où vivaient quatre personnes, outre moi et le chardonneret, au prix de moins de quatre schellings par semaine; et Rachel l'aveugle dans une seule pièce avec une famille de onze membres, et j'admirais avoir pu lui entendre dire si souvent qu'ils s'en étaient toujours bien tirés, excepté pourtant lorsque quatre des enfants prirent la rougeole en même temps.

En vérité, il me semblait parfois que bien des choses étaient un peu inégalement réparties dans ce monde, particulièrement les habitations.

La veille de Noël arriva enfin, et, si jamais femme fut affairée ce jour-là, ce fut Mme Parsons; un feld-maréchal sur un champ de bataille eût été moins occupé qu'elle au milieu de ses pâtés, de ses poudings, de ses gelées, de ses crèmes et de ses gâteaux.

Mon cœur battit au bruit des roues de la voiture qui s'approchait; l'amiral se précipitait au-devant de son frère Charles, de ma chère maîtresse, des enfants et de la nourrice Hinton, obligée de porter Frank, dont le bras était encore en écharpe. L'ami-

ral le lui prit des mains, car qui fut jamais plus doux et plus tendre pour les enfants, pour les faibles et les malades, que ce vieil et rude amiral? Que n'eût-il pas fait pour un enfant débile ou souffrant?

Depuis plusieurs jours il avait à chaque repas soustrait des raisins secs et des gâteaux de ses desserts, en vue de cet heureux moment, et les avait entassés dans ses larges poches, pour son ami Frank. Ayant pris possession de lui, il le porta partout et lui montra les écuries, les chevaux, les chenils, les chiens et leurs petits, suivi de Reginald. Pendant ce temps-là, mon maître se dirigeait vers la ferme et les jardins.

Mme Parsons et moi, nous nous mîmes aux ordres de ma maîtresse et des jeunes filles pour les conduire à leurs chambres, pendant que lady Jemima réservait ses forces pour la soirée.

Je me sentis très satisfaite à la vue de la nourrice Hinton, vêtue ce jour-là d'une robe élégante; si ce n'était pas de la soie, cela s'en rapprochait beaucoup; aussi était-elle d'humeur très placide. Toutefois, elle était bien décidée à ne témoigner devant Mme Parsons aucune surprise ou aucune approbation des magnificences de la maison de l'amiral. Elle ne voulait pas qu'elle la crût peu habituée à une pareille profusion de bougies, de glaces et de toilettes. La vérité est qu'il n'y avait rien de tout cela dans le confortable mais modeste cottage de ma maîtresse, parce qu'elle réglait toujours sa maison avec beaucoup de simplicité et de modération, d'après son revenu présent et non d'après ses espérances d'avenir.

Comme mon maître était le cadet avec famille nombreuse, on supposait bien que l'amiral, qui n'avait

pas d'enfants, laisserait sa fortune à Reginald, et pourvoirait convenablement ses autres neveux et nièces. L'opinion particulière de la nourrice Hinton à ce sujet était que ces arrangements de primogéniture lésaient fort son maître et ses enfants; elle ne se fût, pour rien au monde, fait le champion de ce droit d'aînesse qui met dans les familles anglaises l'inégalité la plus choquante. Elle se disait même, à part elle, que l'amiral jouissait un peu injustement de ce qui, devant Dieu, eût dû leur appartenir comme à lui; elle n'acceptait la bonté et l'affection de l'amiral pour son frère et pour les enfants que comme une sorte de réparation du tort légal qu'il leur faisait et en concluait qu'il avait un peu conscience de ce tort.

A son retour des écuries, Reginald se mit à courir dans toute la maison, fouillant dans tous les tiroirs et dans toutes les provisions de Mme Parsons; il appelait cela l'aider, mais en réalité il prélevait la dîme sur tout. Je m'étonne qu'elle le supportât, car les jours de réception il y avait en elle beaucoup de la tigresse, et même dans les occasions ordinaires elle n'était pas des plus patientes; cependant elle aimait tant Reginald qu'elle lui reconnaissait le droit légal de bouleverser la maison de son oncle. Il est bon de dire qu'au retour de son premier voyage, Reginald avait pensé à elle et lui avait rapporté de Malte une riche écharpe moresque, qui l'avait fermement établi dans ses bonnes grâces.

Toutefois, il mit ce soir-là son affection pour lui à de rudes épreuves, car par deux fois il égara ses clefs.

Après avoir habillé lady Jemima, qui était un être

passif et ne pouvait ou ne voulait rien faire pour elle-même, Mme Parsons procéda au dressage de ses plats de dessert.

On tira des armoires la plus belle porcelaine, les oranges, les raisins, les poires, les noix, les noisettes, les friandises de toute espèce ! Comment dire tout ce qu'elle étala devant elle? Ce n'était pas peu de chose que de marier les plats et d'assortir, sans sortir des règles, leur grandeur. Je l'entendis, après avoir arrangé les poires, appeler les reinettes dorées, mes vieilles connaissances, et puis demander comme pendants les pommes à côtes. Hélas, hélas! devais-je seule rester enfermée dans une vilaine poche ? Serais-je seule exclue des joies et des honneurs de ce jour de fête ?

X

Mon cœur se gonflait de contrariété. Les compagnons inertes contenus avec moi dans cette détestable poche aggravaient mes souffrances par leur complète insensibilité. Je n'étais, il est vrai, qu'une périssable pomme de saison; mais je me sentais supérieure à eux, argent ou fer, acier ou ivoire. Par bonheur pour eux, en ce moment ils ne pouvaient sentir comme moi! Mon angoisse me montrait combien grande était l'infériorité de leur existence passive; et dans ma passion douloureuse je les refoulais de tout mon poids et de toute mon importance dans les abîmes de la poche de Mme Parsons, quand j'entendis le bruit d'une violente altercation : Reginald avait touché aux pommes à côtes, et avait si bien décimé leurs rangs que Mme Parsons désespérait de

pouvoir jamais faire une assiettée décente avec ce qui en restait.

« Mes pommes! mes meilleures pommes à côtes disparues! Je le déclare, je n'en ai pas vingt, à peine une douzaine pour former une pyramide! Monsieur Reginald, monsieur Reginald, comment avez-vous pu me faire un tour pareil? »

« Oh! que n'ai-je une voix, pensais-je, une voix pour répondre à cette plainte pathétique, à ce touchant appel! que ne puis-je m'offrir à elle, moi et mes faibles services, et me jeter sur la brèche en ce moment d'épreuves! »

La fortune me traita en amie; Mme Parsons plongea sa main potelée dans sa poche pour y chercher la clef du tiroir aux pommes. Tandis qu'elle fouillait dans les affreux recoins de ma prison, je l'entendis s'écrier :

« Sur ma parole, j'avais oublié que j'avais la plus belle de toutes nos pommes dans ma poche! »

Qu'était sa joie en comparaison de la mienne quand je revis le jour! Que jamais créature tombée dans le gouffre de la plus grande misère ne désespère de son sort : l'heure la plus sombre est toujours celle qui précède l'aurore.

Éblouie par la clarté subite, j'aurais perdu connaissance si l'on ne m'avait rendu la vie au moyen de quelques frictions.

J'étais maintenant au sommet de la pyramide, glorieusement étendue sur de luisantes feuilles de laurier fraîchement cueillies. Le contact d'une feuille n'avait pas réjoui mon pauvre cœur depuis que j'avais quitté l'arbre paternel. La fraîcheur de ces feuilles naturelles me sauva de l'orgueil. Elle évoquait

à mes yeux le verger et les courtes heures de ma jeunesse passée, et toutes les vicissitudes de ma vie. Grâce à ces chers souvenirs, je ne me sentis pas trop émue et trop enivrée devant cette élévation imprévue. Je me dis qu'elle aussi pouvait avoir ses dangers.

Ce sentiment d'humilité m'épargna bientôt plusieurs mortifications qui atteignirent cruellement les reinettes dorées. Pauvres petites créatures! elles n'avaient pas reçu l'éducation sévère, mais saine, qui m'a faite ce que je suis; car je vis qu'elles furent très froissées, quand Mme Parsons et le domestique mirent le dessert sur le buffet, de voir donner le pas aux oranges et aux raisins, ce que, dans ma connaissance générale du monde, je trouvai parfaitement juste et dû comme privilège à ces étrangers de distinction.

Le dîner fut si long que j'eus tout le loisir d'admirer le cercle de famille fêtant Noël. Là siégeait le bon amiral au milieu de la table; son aimable et large figure respirait la bonté, et son double, que dis-je? son triple menton, un vrai menton à trois ponts, s'épanouissait en rires joyeux. A ses côtés mon bon maître, son frère Charles, découpait avec vigueur. En face présidait lady Jemima, douce et polie; sa tête s'inclinait légèrement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en signe d'assentiment à toutes les paroles qu'on lui adressait; ensuite venait M. Neville, le pasteur, l'ami du pauvre Johnny; puis ma maîtresse et Mme Thompson. Le capitaine Thompson et Mme Neville, entremêlés d'enfants au nombre de neuf en tout, autant que je puis l'affirmer, remplissaient les autres places.

Le capitaine Thompson était un vieux camarade de l'amiral; il avait navigué longtemps avec lui, et, comme il n'était pas aussi riche et aussi heureux qu'il le méritait, l'amiral lui avait donné une petite maison et un peu de terre à côté du village où il s'était lui-même établi, et le capitaine était devenu bientôt un grand homme dans la paroisse. Il recevait un journal, possédait un annuaire de l'armée et de la marine, et faisait autorité à plusieurs lieues à la ronde pour les questions militaires et navales.

Il y a, je crois, bien peu de petites villes ou de villages qui n'aient quelque officier retraité de terre ou de mer, voué spécialement à la politique, aux nouvelles et aux affaires locales. L'amiral avait aidé le capitaine Thompson dans l'éducation de son fils aîné, et avait promis de lui acheter sa commission. Il était tout simple que l'amiral regardât avec tant de plaisir les figures heureuses qui l'entouraient, puisqu'il était pour beaucoup dans leur bonheur.

On riait et parlait beaucoup; il y avait un tel bruit de couteaux et de fourchettes, un tel tapage de plats, que j'étais à moitié étourdie.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était la quantité des mets; pour quelqu'un d'habitudes modestes, comme moi, qui m'étais toujours contentée de boire la rosée goutte à goutte, c'était chose surprenante.

Il y avait une large soupière pleine d'un liquide noir, épais et brûlant, qu'on appelait une soupe à la tortue; puis on servit un grand poisson bouilli, un monstre marin, avec de grands yeux ouverts, comme je n'en avais jamais vu; ensuite un énorme morceau de bœuf rôti; un gros oiseau qu'ils appelaient un coq d'Inde, mais que je n'aurais pas reconnu, parce

qu'il était dépouillé de ses plumes, ce qui changeait son apparence naturelle. C'étaient là les vrais géants du dîner; mais il y avait sur les côtés beaucoup, beaucoup de plats remplis de mets variés, et, quand j'espérais être à la fin, on apporta une espèce de second dîner, un second service, comme ils disent, et ils se remirent à manger : ce qui devait être une grande fatigue.

Je fus choquée péniblement de voir servir un malheureux lièvre, qu'on avait rôti jusqu'à ce que sa peau fût d'un beau brun et ses oreilles grillées; il montrait ses dents d'un air terrible, comme s'il était mort dans de grandes souffrances. Je crois que les convives le pensaient, car ils avaient besoin d'une gelée de groseille pour s'aider à le manger.

Quant à faire l'énumération des poudings, des pâtés et des sucreries qui suivirent, je ne l'essayerai pas. Au moment où les parfums de tous ces plats montaient autour de moi, la veuve Jones me revint à l'esprit avec ses pommes de terre frites dans la graisse. J'aurais voulu la voir, elle et ses enfants, devant un si beau festin.

Lorsque enfin on eut mis le dessert sur la table, bien placée, comme je l'étais pour écouter tout ce qui se disait autour de moi, je m'amusai beaucoup.

L'amiral raconta nombre de bonnes histoires. Il les disait remarquablement bien, pour les avoir dites évidemment déjà très souvent, et nous sentions qu'elles devaient toutes être vraies; la présence du capitaine Thompson, qui approuvait de la tête, en était la garantie. Leur répétition avait un avantage : les enfants savaient exactement où se trouvaient les plaisanteries et quand ils devaient rire.

Reginald appelait ces histoires les longs câbles de son oncle, et je compris que c'était un mot de marin pour qualifier un récit sans fin. J'avais conscience que j'avais la même faiblesse, aussi je l'excusais facilement chez le cher et excellent amiral.

Je surpris ma maîtresse mettant de côté des raisins et des biscuits. Je devinai son projet et aurais voulu être de la partie; l'assiette était pour Frank, qui n'était pas assez rétabli pour jouer avec les autres, et pour Bertha qui était trop jeune.

Les dames rentrèrent au salon; les enfants se précipitèrent dans le vestibule pour y jouer. Ma chère maîtresse avait à aider lady Jemima dans ses ouvrages de tapisserie. Elle les commençait toujours et souvent les finissait pour elle.

Les messieurs se groupèrent autour du feu pour discuter politique et parler de leurs fermes, de leurs récoltes, de leurs moutons et de leurs bœufs. Le capitaine Thompson ne sortait pas de la question de la taxe des pauvres. Une chose ressortit pour moi de la conversation générale, à savoir que l'amiral, Reginald et un des petits Thompson s'embarqueraient dans quelques jours, et que lady Jemima devait passer l'hiver à Bath. Me séparer si promptement encore de Reginald était pour moi chose pénible.

Les messieurs rejoignirent lady Jemima et prirent le café; mais j'étais plongée dans de si tristes réflexions que je m'aperçus à peine que les domestiques desservaient et faisaient force préparatifs pour les divertissements du soir.

On emporta le dessert, à l'exception des reinettes dorées et de nous; à la recommandation particulière de Mme Parsons, on nous remit sur le buffet;

puis, après avoir roulé dans un coin le tapis turc, on apporta une table de sapin et une cuve d'eau froide dont la vue ne laissa pas de m'intriguer.

Pendant tout ce travail, nous entendions des éclats de rire retentir dans le vestibule et les cris des enfants qui jouaient à colin-maillard. L'amiral et mon maître y allaient d'aussi bon cœur que le plus gai d'entre eux. M. Neville était assis près de lady Jemima, et je ne voyais plus Alice : elle s'était glissée à l'autre étage pour aller tenir compagnie à Frank.

La joie devenait tapageuse et folle; tout à coup toute la troupe fit irruption dans la salle à manger à la suite du chef, qui était mon maître, et ils exécutèrent une belle danse, sautant à l'envi par-dessus les chaises et les tables, comme des limiers après un lièvre; j'eus alors un bien beau spectacle.

Lorsqu'un calme relatif fut rétabli, on posa sur la table de sapin une vaste terrine d'amandes et de raisins, on emporta les chandeliers, on mit un écran devant le feu, et comme je me demandais pourquoi on nous laissait dans l'obscurité, l'amiral entra portant une torche et une bouteille de rhum qu'il versa tout entière sur les amandes et les raisins, puis il alluma la liqueur, et tout le vaste plat prit feu. De belles flammes bleues léchèrent aussitôt le tour de la terrine comme de larges langues, s'élançant et se repliant comme des serpents, illuminant toute la chambre et projetant une lueur bizarre sur le visage des enfants qui dansaient alentour!

Alors le vrai jeu commença; que de cris, moitié de frayeur, moitié de plaisir! La main de Reginald armée d'une longue cuiller ne quittait pas le plat, ac-

tivant le feu de tous les côtés et distribuant le contenu de la terrine jusqu'à ce qu'elle fût vide.

Les lumières reparurent alors et le bruit s'apaisa pendant un instant. Mais ce n'était pas fini : Mme Parsons apparut encore, portant majestueusement un pouding et un grand couteau. Quel horrible instrument! Je ne puis voir un couteau sans qu'un frisson glacé parcoure tout mon être! Le couteau, à vrai dire, est l'ennemi naturel de la pomme. J'ai toujours été en sympathie avec un roi nommé Jacques dont j'ai entendu ma maîtresse parler aux enfants; le roi Jacques, depuis qu'il était né, n'avait jamais pu supporter la vue d'une lame d'acier. C'est un sentiment tout naturel.

Revenons au pouding : il avait la forme d'une solide pyramide; chaque enfant reçut à son tour une tranche de pouding. Comment ces petits êtres pouvaient-ils contenir tout ce qu'ils mangeaient? Cet immense pouding eut bientôt disparu.

Enfin l'on emporta la table, et je fus fort satisfaite de voir apporter au milieu de la chambre la grande cuve de bois dont l'apparition m'avait tout d'abord tant étonnée. J'allais donc enfin savoir à quel usage on l'avait réservée. Un cri s'éleva : « Maintenant, c'est le tour des pommes! » Et l'écho répéta de tous les côtés : « Les pommes, les pommes! » Je me sentis émue sans savoir pourquoi, mais je n'eus pas le temps d'analyser mes impressions. Déjà Reginald avait saisi les deux plats de pommes et nous avait portées brusquement au bord de la cuve.

Je vois encore la lueur des flambeaux brillant dans l'ombre, et l'eau froide au-dessous de nous; soudain, et sans le moindre avertissement, il nous pré-



Mme PARSONS APPARUT ENCORE, PORTANT MAJESTUEUSEMENT UN POUDING
ET UN GRAND COUTEAU

cipita toutes à la fois dans la cuve béante. Grand Dieu! voulait-il nous noyer?

Le choc, la surprise nous étourdirent pendant quelques secondes; mais au bout d'un instant, sentant que je surnageais, je trouvai au milieu de cette chaleur la fraîcheur de l'eau assez agréable, et, comme j'avais toujours été brave dans les orages d'été, je revins à moi; s'il ne s'agissait que d'un bain, il n'y avait pas de quoi se lamenter.

Me mettant à l'unisson de la gaieté de ceux qui m'entouraient, je tournoyai joyeusement avec mes compagnes dans la cuve. Mais je m'aperçus bientôt qu'on ne nous avait pas mises à l'eau dans le seul but de nous rafraîchir et de nous permettre quelques exercices de natation. Les enfants s'approchèrent successivement des bords de la cuve, et ce qu'ils avaient appelé le jeu de la pomme commença.

Il s'agissait pour chacun d'eux de réussir à retirer de l'eau une de nous sans faire usage de ses mains, et d'y réussir à l'aide de ses dents sans nous entamer et sans nous blesser. La question était de saisir le moment où la queue de l'une des pommes qu'il s'agissait de conquérir se présenterait au-dessus de l'élément liquide, de façon à la faire sortir de l'eau délicatement et sans la briser.

Ce n'était pas chose facile. A la moindre tentative, bien entendu, nous plongions, et il fallait voir alors le désappointement des petites bouches roses qui, dans l'ardeur de cette poursuite, avaient essayé de nous suivre dans nos évolutions sous l'eau.

Plus d'une petite tête se releva trempée jusqu'aux oreilles, le nez, les yeux tout imbibés d'eau, et tous les autres de rire devant leurs petites mines effa-

rouchées. Les reinettes, plus légères, étaient, paraît-il, d'une prise assez facile; quant à moi, je donnai à tous les joueurs tant de peine et résistai avec tant de succès à leurs efforts, que Reginald, piqué au jeu, résolut de tenter l'aventure. Il n'eut pas de peine à réussir. Sentant qu'après tout je ne pouvais tomber en de meilleures mains, je ne l'évitai pas, et avec ses dents il me retira par la queue en grand triomphe!

Cela mit un terme aux folies; toute la bande était rendue de fatigue, comme si ce jeu eût été un travail. D'ailleurs il était dix heures.

Reginald essuya ma figure et la sienne, et me glissa dans la poche de sa jaquette. Je ne puis dire que l'idée d'habiter une autre poche me fût très agréable; mais j'étais si foncièrement lasse après le tumulte de cette soirée, que je n'étais pas fâchée de me reposer quelque part; l'atmosphère de cette petite prison était fraîche et légère en comparaison de la poche profonde de Mme Parsons.

On offrit des rafraîchissements aux enfants, et une orange et un biscuit vinrent bientôt me rejoindre. Je leur fis place de mon mieux; la poche n'était pas des plus larges, et j'y avais déjà trouvé établis avant mon arrivée un mauvais canif, du fil, un porte-monnaie, et quelques petites balles qui semblaient en pleine possession.

Les invités ne se pressaient pas de prendre congé; Reginald bourra les poches de tous les garçons avec des oranges, des pommes, des amandes et des raisins; tous en partant déclarèrent que jamais ils n'avaient passé de soirée plus agréable.

J'entendis leurs plaisanteries et leurs rires pendant la descente de l'escalier, et même quand ils se

furent tous empilés dans la voiture de l'amiral, car la voiture de famille reconduisait toujours ces voisins.

XI

Lady Jemima, qui n'avait pas quitté le canapé et à qui on avait apporté son eau, son vin et ses biscuits, fut très surprise d'avoir si bien supporté la fatigue de cette soirée ; elle était à peine lasse, ce qui était une vraie merveille, surtout quand elle voyait l'amiral s'étendre dans son grand fauteuil, tout essoufflé, mais très heureux du succès de sa fête !

Reginald grimpa jusqu'à la chambre des enfants.

La lampe de nuit répandait une lueur sombre, mais douce, dans la chambre à demi obscure ; la nourrice Hinton soupait en bas ; la petite Bertha dormait dans son berceau blanc ; sa nouvelle poupée de cire, empesée et raide, reposait dans les bras doux et ronds de l'enfant ; Alice était assise près du lit de Frank, la tête à moitié posée sur l'oreiller, et le caressait pour l'endormir. Au premier bruit des pas de Reginald, il tressaillit, tout espoir de sommeil fut perdu, et Alice en fit son deuil.

Reginald s'installa sur le pied du lit et raconta à Frank tous leurs faits et gestes, avec une peinture vivante de l'amiral, quand il se trémoussait en plein colin-maillard, les larges pans de son habit retroussés, de peur que l'ennemi ne le saisît traîtreusement. Puis, vidant ses poches, il donna l'orange à Alice et me posa avec le biscuit devant Frank sur la blanche courtepointe.

Je me suis rarement sentie plus heureuse qu'en

me retrouvant au milieu de ces êtres chéris dans leur chambre si tranquille.

Frank me prit et me porta joyeusement à sa bouche ; je crus que l'heure fatale avait sonné pour moi, je sentais déjà la pression d'une rangée de dents blanches et aiguës; mais, avant que ma malheureuse peau reçût aucune incision, Alice s'interposa vivement.

« Pas ce soir, Frank, il est trop tard ; ne mange pas la pomme de Reginald; cela te ferait mal. Essaye de la garder; qui sait? elle est née peut-être dans notre verger ; oui, essaye de la garder! nous verrons combien de temps tu conserveras la pomme de Reginald. Contente-toi de ces raisins, ils te vaudront mieux ce soir. »

Je l'échappai belle cette fois, si j'en juge par les regards de regret que Frank jeta sur moi quand il me lâcha.

« Soit, je ne la mangerai pas, dit-il en soupirant; mais place-la sur le manteau de la cheminée, pour que je puisse la voir. »

Ainsi fut fait, et au même moment ma maîtresse monta. Elle fut obligée de pourchasser Alice et Reginald jusque dans leurs lits pour les forcer à comprendre que la journée était finie ; puis, après avoir arrangé l'oreiller de Frank et placé le biscuit près de lui pour le matin, elle lui donna son eau d'orge, et il s'endormit la main de sa mère sur sa joue.

Pendant ce temps, la nourrice avait fini son souper et monta pour se coucher ; préalablement elle jugea de son devoir de faire force arrangements et s'agita si bien que je m'aperçus que ma maîtresse donnait des signes d'impatience. La pauvre nourrice ter-

mina ses manœuvres en jetant, par mégarde, deux livres par terre, outre la pelle et les pincettes, dans son désir de faire le moins de bruit possible; mais après cette preuve d'adresse elle disparut derrière les rideaux de son lit.

Ma maîtresse continua à calmer Frank, qui était un peu agité. On n'entendait plus que le tic tac de la pendule sur la cheminée; la respiration régulière de l'enfant nous apprit bientôt qu'il dormait. Il fallut quelque temps à ma maîtresse pour parvenir à dégager sa main prise sous la tête du jeune garçon sans l'éveiller; elle se pencha sur lui pour être bien sûre que le sommeil était profond, embrassa Bertha, ôta doucement la poupée des bras à moitié résistants de sa fille, arrangea la veilleuse et se glissa hors de la chambre.

Je savourais la fraîcheur vivifiante de la chambre, quand la nourrice Hinton me prouva qu'elle dormait; des noires profondeurs de son lit de plume sortait un ronflement sonore qui d'une basse longue et robuste s'élevait en cadence jusqu'à un sifflement aigu. Le bruit avait quelque chose d'effrayant et de mystérieux, mais n'éveilla pas les enfants; l'habitude les avait familiarisés comme d'autres avec ce vacarme. Je serais bien surprise qu'on me parlât d'une nourrice qui ne ronflât pas.

La matinée de Noël arriva, non pas revêtue d'une cape grise, mais brillante, claire, fraîche, piquante et joyeuse. Les enfants furent habillés de très bonne heure. La journée devait être très occupée. Je savais qu'il se préparait quelque chose, car ma maîtresse et l'amiral avaient eu, la veille, plusieurs conférences sur son emploi.

Frank fut bientôt prêt à descendre ; il insista pour me mettre dans sa poche, prison étroite cette fois; pourtant, comme j'y étais seule, je m'y sentis très à mon aise. J'étais encore assez alerte pour aimer tout ce qui me promettait de mieux voir le monde; nous descendîmes donc de compagnie.

Frank avait toujours son bras en écharpe, mais par précaution plus que par nécessité, et, quand nous entrâmes dans la vaste et haute cuisine voûtée, je vis un spectacle qui me ravit. Sur la longue table étaient rangés douze paniers bien remplis chacun d'une pièce de bœuf, d'un pain, de carottes, de navets et d'oignons, flanqués d'une écuelle de bon bouillon et d'une grande cruche pleine de bière. Sous chaque panier, sur le sol, étaient une mesure de charbon et une de pommes de terre : c'était le cadeau de Noël pour douze pauvres familles, au nombre desquelles était la veuve Jones.

L'amiral, Reginald et Frank distribuèrent ces présents. Alice et Marie donnèrent des gâteaux aux enfants venus avec leur mère pour recevoir leur part de toutes ces bonnes choses. Suzanne et Jeanne, qui faisaient partie du groupe, sortirent de la foule, et à voix basse demandèrent à Reginald s'il serait assez bon pour présenter à l'amiral un petit paquet qu'elles tendaient vers lui, et pour accepter l'autre pour lui-même. La chose faite, très gentiment d'ailleurs, elles se retirèrent vivement, très contentes d'être quittes de leur message, et s'empressèrent d'aider les mères à porter chez elles le panier et les pommes de terre.

La table de cuisine fut bientôt nette, et la famille rentra dans la salle à manger, toute tendue de houx

et de lierre. En ouvrant le petit paquet destiné à l'amiral par les enfants de la veuve Jones, on y trouva un porte-montre, très habilement sculpté, avec une ancre et un câble pour ornements. C'était la preuve que Johnny, reconnaissant, était en possession de ses outils et en avait fait bon usage. Pour Reginald, il avait envoyé une règle, et pour Frank un petit modèle de barque avec des rames et son gouvernail. Les heures de travail avaient dû être douces pour le pauvre petit boiteux, quand, à la lueur de la chandelle, il façonnait ces bagatelles pour ses bienfaiteurs, et de bonne heure et tard s'efforçait de les finir pour le jour de Noël.

L'amiral et les enfants furent très touchés de l'attention de Johnny et admirèrent son bon goût et son habileté : ce qui me fit grand plaisir.

La famille alors se prépara pour aller à l'église; Frank et moi, nous remontâmes dans l'appartement des enfants. On voyait maintenant quel changement ces trois mois avaient opéré chez ce garçon; ce n'était plus l'enfant paresseux qui ne pouvait tenir en place; ce n'était plus le petit Francis courant après les oies, grimpant sur les portes et faisant des courses folles. Aujourd'hui il méritait presque le nom de petit savant; sa réclusion forcée lui avait profité.

C'est chose bien connue qu'un arbre produit quelquefois une profusion de feuilles, sans donner de fruit, par surabondance de sève mal dirigée. Un accident, une blessure de hasard, une taille faite à propos corrige ce défaut, et ce même arbre produit du fruit de première qualité : c'est ce qui était arrivé à Frank; ce que son corps avait perdu, son esprit

l'avait gagné. Je n'étais plus jeune, je sentais le poids des jours, je me réjouissais donc de ce progrès, et le calme de la vie présente de mon jeune maître allait mieux que sa turbulence d'autrefois à la tranquillité de ma vieillesse.

Ce jour de Noël fut sans doute un jour de bonheur encore pour mes chers amis. Pourtant, à la veille d'un départ, il semble qu'un nuage obscurcit le ciel et pèse sur le cœur. La maison tout entière était triste à la pensée de perdre sitôt Reginald. Ma chère maîtresse et Alice pouvaient à peine le regarder sans que des larmes leur vinssent aux yeux; elles les essuyaient en cachette et se mettaient à parler et à rire pour ne pas laisser voir leur émotion. Reginald et Marie, décidés à chasser les pensées noires, jouissaient de leur mieux du temps présent dont la fuite était si rapide. Mon bon maître dans sa gravité s'efforçait de donner à Reginald des avis et des conseils.

L'amiral, très affairé, était de la meilleure humeur. Rien ne lui plaisait plus que de s'embarquer après un an à peu près de séjour chez lui, car il aimait sa profession. Lady Jemima était émue de son départ, mais elle comptait en profiter pour essayer des eaux de Bath et les prendre dans de bonnes conditions; aussi se mit-elle à faire ses paquets, c'est-à-dire à sortir ses coffrets à bijoux et sa boîte à ouvrage. Mme Parsons ne lui confiait pas d'autre besogne. La séparation était fixée au 28 décembre. L'amiral quitterait lady Jemima à Bath après l'avoir installée confortablement dans une bonne maison; de là, accompagné de Reginald, il gagnerait Plymouth et ferait voile au commencement de janvier.

Mon maître et ma maîtresse retourneraient au cottage pour y passer l'hiver.

Je vis Alice ourlant des mouchoirs, Marie faisant des chemises et des chaussons : quelquefois des larmes roulaient et ternissaient leurs aiguilles pendant leur travail, et, si Reginald entrait dans la chambre, elles baissaient bien bas la tête, jusqu'à ce que leurs longues boucles de cheveux touchassent leur ouvrage, de peur qu'il ne vît ces larmes; car pour rien au monde elles n'auraient voulu lui ôter son courage. J'étais émue de leurs peines. On apporta la malle de Reginald dans la chambre d'enfants pour la remplir; ma maîtresse n'en voulait laisser le soin à personne. Je la vis à genoux étendre avec précaution les chemises et les gilets, ranger les livres, les albums et les crayons. Quelquefois, si personne n'était près d'elle, elle embrassait les vêtements de son fils, comme s'ils faisaient partie de lui-même, et avec une telle expression de tendresse que je bénissais le ciel de n'être qu'une vieille pomme et d'être à l'abri de pareils déchirements de l'âme.

Le 28 décembre arriva enfin; trop tôt, hélas ! pour nous tous. Le déjeuner fut silencieux, et il semblait que la nourriture que chacun prenait allait l'étouffer. Ils n'avaient que peu de chose à dire, car ils n'avaient qu'une seule pensée, les pauvres gens, et ils n'osaient l'exprimer, cette pensée : « Adieu ».

L'amiral seul ne semblait aucunement mal à l'aise : il se frottait les mains et arpentait de long en large le vestibule en faisant craquer ses bottes, ravi de lever enfin l'ancre.

La voiture, surmontée d'une impériale, s'avança;

lady Jemima descendit, enveloppée de vastes fourrures, de façon à être presque invisible; une chancelière attendait ses pieds; on porta dans la voiture des châles et des oreillers pour son dos, et enfin elle s'établit chaudement dans l'intérieur. Mme Parsons la suivit avec un vaste manteau, un panier couvert, un sac et une boîte à linge, et quelque chose encore enveloppé dans un mouchoir. Elle ouvrit un feu roulant d'instructions contre les servantes qu'elle laissait à la maison, tout en enterrant ces paquets étranges dans la voiture.

L'amiral, dont la patience débordait vite, n'y pouvait plus tenir; il la poussa brusquement dans l'intérieur, ferma lui-même la portière, et les amples formes de Mme Parsons disparurent. Ses dernières paroles se perdirent pendant qu'elle s'asseyait à sa place, en face de lady Jemima.

Où était Reginald ? Il apparut bientôt, les yeux gros et pleins de larmes, qu'il n'essayait plus de retenir. Il serra la main de son père, et, faisant un effort, sauta lestement et rejoignit son oncle sur la banquette extérieure; son dernier regard s'arrêta longuement sur les fenêtres d'en haut, et, tout étant prêt, ils se mirent en route.

XII

Le départ est rude pour ceux qui s'en vont, mais combien encore plus pour ceux qu'ils laissent derrière eux ! J'entendis mon maître se moucher beaucoup, puis prendre son chapeau et se diriger vers les champs; nous ne le revîmes plus de longtemps. Les hommes luttent mieux seuls et sans être vus

contre un chagrin semblable. Ma pauvre maîtresse alla s'asseoir sur le lit vide de Reginald, le visage plongé dans l'oreiller où avait reposé sa tête chérie; quelques objets à son usage traînaient par la chambre vide et en désordre. Alice, restée à la fenêtre, se fatiguait les yeux à saisir une dernière fois l'ombre de la voiture au tournant de la route.

Marie sanglotait, comme si elle n'avait jamais cru qu'il partirait véritablement. Frank avait l'air très grave, et Bertha s'étonnait et paraissait effarée à la vue de la pauvre nourrice Hinton qui pleurait tout en lavant les tasses du déjeuner et s'essuyait les yeux avec son tablier. Les larmes des grandes personnes étonnent toujours les enfants. Ils ne savent pas encore que la douleur est de tous les âges, et que de toutes les larmes celles de l'enfance sont les moins amères.

La matinée se traîna tristement; elle paraissait si longue! Ma maîtresse s'efforça de reprendre son calme apparent. La réunion à l'heure du dîner fut assez lugubre; tous étaient là, un seul excepté, et la place habituelle de celui-là restait vide!

Après dîner, Alice et Marie passèrent en revue tous les endroits où ils étaient allés ensemble si récemment que la trace de l'absent était encore marquée sur la terre ou imprimée sur le gazon; les chiens suivaient d'un air morne, les oreilles pendantes, dolents et abattus, comme s'ils comprenaient que leurs maîtres étaient partis.

Heureusement nous quittâmes bientôt le vestibule pour retourner au cottage : cela ranima un peu nos esprits : moi aussi, j'avais ma part de chagrin, moins violent peut-être, mais plus désespéré; eux rever-

raient sans doute cette joyeuse figure; ils avaient des années devant eux; je savais que je ne reverrais pas Reginald, la brièveté de ma vie excluait cette idée.

Nous sortions de la grande maison, si brillante de joie tout à l'heure, maintenant nue, froide, désolée et déserte; entraînés par les chevaux, nous arrivâmes au cottage vers l'heure du thé. Une fois encore je me retrouvai en vue de mon verger natal, revenant, comme le cardinal Wolsey, me reposer au milieu des arbres de ma jeunesse!

Le soir, comme Frank était dans les bras de sa mère qui semblait trouver une consolation en serrant plus étroitement les enfants qui lui restaient autour d'elle, il parut deviner et comprendre le cours de ses pensées, et me tirant de sa poche il s'écria :

« Maman, je garderai toujours cette pomme! Te rappelles-tu cette soirée, la veille de Noël, où Reginald me l'a donnée? Il l'avait pêchée dans la cuve et posée sur mon lit. Jamais je ne la mangerai, maman : je la conserverai toujours; je l'aime bien maintenant, mais pas pour la manger; non, je ne la mangerai pas. »

Ici je ne fus plus maîtresse de mes émotions; jamais je n'avais été aussi remuée, et j'aurais voulu avoir comme l'homme le don de la parole pour dire au cher enfant combien sa bonté me touchait profondément; mais des mots n'auraient pu rendre ce que je sentais. Que moi, une pauvre pomme, on pût assez m'aimer pour me conserver comme un souvenir, c'était trop pour moi!

« Maman, comment la conserverai-je? Je voudrais

garder ma belle pomme jusqu'au retour de Reginald !

— J'ai peur, Frank, répondit sa mère, que ce ne soit impossible; les pommes ne se gardent pas pendant deux ans.

— Mais, reprit l'enfant, ne pourrais-je pas garder la graine, comme je fais pour les pois et les fèves du jardin, quand elle sera toute vieille?

— Oui, Frank, tu le peux; tu pourras même planter ses pépins, et dans quelques années Reginald et toi vous mangerez des pommes dont tu auras semé et planté la graine, et dont la pomme de Reginald sera la maman. »

Frank était ravi : il prit une jolie boîte, présent de sa tante; elle était faite à moitié en verre et ornée de papier doré; elle avait été pleine de bonbons qui avaient bientôt disparu. Il me plaça dans cette cage légère et gaie avec quelques autres de ses trésors : une petite toupie d'ivoire, un portecrayon d'argent; et, comme il savait écrire en ronde, il n'eut pas de cesse qu'il n'eût obtenu un morceau de papier, qu'Alice régla et sur lequel il écrivit l'inscription suivante :

« Cette superbe pomme m'a été donnée par mon frère Reginald, la veille de Noël, 24 décembre 18**, et je l'ai gardée pour la planter plus tard, en mémoire de lui. »

Il enroula cette flatteuse inscription autour de ma queue et le couvercle se referma. C'était l'heure du coucher; la nourrice Hinton le remonta dans la chambre d'enfants; la boîte passa cette nuit-là sur une table tout près de son oreiller.

Le lendemain matin, je fus placée sur un rayon de

sa jolie bibliothèque, de peur qu'il n'arrivât quelque accident à ma boîte, et je découvris avec joie qu'à travers la glace de mon ermitage je pouvais apercevoir les branches brunes de mon arbre paternel, balancées par la brise. Le tic tac régulier de la pendule me berçait doucement; ce bruit porte en soi sa morale et avertit de la fuite des heures. Je vois les enfants passer et repasser et à l'occasion me regarder sur ma tablette. Mes journées s'écoulaient ainsi dans le calme et la méditation.

Comme Frank ne reprenait pas sa fraîcheur, ma maîtresse dut le conduire à Bath chez lady Jemima, et Alice resta chargée de soigner son maître, sa sœur et moi. Elle s'en acquitte à merveille. Elle vient à bout même de la revêche cuisinière; comme ma chère maîtresse, elle est à la fois aimable et ferme.

Je trouve que ma santé s'altère beaucoup : à mon grand étonnement, je diminue, et personne, à me voir aujourd'hui, ne pourrait reconnaître la fraîche et grosse pomme que je fus aux belles heures de ma jeunesse. J'ai perdu la moitié de ma taille, et je tâche de me préparer à ma fin prochaine. Par quelles épreuves j'ai passé! Que de menaces de mort! — par la dent ou par le couteau! — Comme je leur ai miraculeusement échappé! car il est rare qu'une pomme ne finisse pas de mort violente. La raison me disait que mourir est le sort de tout ce qui est né. Mais l'homme a l'espérance de cet autre monde lointain vers lequel il lève les yeux dans ses heures les plus sombres; je ne pouvais l'avoir. « Pourquoi, me disais-je, tout ce qui est né n'est-il pas assuré de se survivre après sa mort? » Et j'étais triste.

Ce fut dans un de ces moments d'abattement que la phrase de Frank me revint en mémoire : « Je planterai cette pomme. » Mais alors mes graines ne pourraient-elles pas repousser?

Il est inutile de décrire la révolution que cette pensée opéra dans mon esprit; elle me réveilla de cette lugubre apathie, que dis-je ? de ce sombre désespoir; elle s'empara de moi; j'oubliai toutes les épreuves passées et l'inquiétude présente, la solitude, ma captivité, la vieillesse, — tout s'effaça de ma mémoire. Je pourrais revivre ? Mon ambition, « cette dernière infirmité des nobles esprits », se réjouissait à l'idée que je renaîtrais moi aussi, non plus à l'état de simple fruit, mais pour devenir un arbre tout entier, source d'une série de générations de pommes comme moi, et qu'à mon ombre des plantes, des fleurs charmantes, — multitude innombrable, — sortiraient de terre. Revivre! et revivre encore jusqu'à la fin de la machine ronde. Je bénis la pensée d'une mort, qui me montrait l'immortalité, et je cessai d'envier tant aux hommes leurs plus hautes destinées, car moi aussi je revivrais à ma façon. Ces idées élevées d'avenir m'ont enseigné la satisfaction de mon sort présent, la patience et la résignation. Puissent mes rejetons abriter les enfants de ceux qui m'ont abritée et que j'ai aimés si longtemps et si fidèlement : telle est ma prière.

CONCLUSION DE L'AUTEUR

Mes lecteurs désirent peut-être connaître en détail les dernières heures et la fin de la pomme dont

ils viennent d'achever l'histoire; je dirai donc ici ce que j'ai pu recueillir dans le cottage où elle termina sa première vie.

Au commencement de mai 18**, Frank, tout à fait guéri, revint de Bath avec sa mère. Un jour qu'il avait descendu sa boîte de verre de sa tablette pour voir sa pomme, il l'ouvrit; un peu de poussière s'envola, et il trouva à la place de la plus belle des pommes une petite boule brunie et ridée, presque réduite à rien; un papier y était attaché, jaune et très effacé, mais sur lequel cependant il parvint à déchiffrer les mots suivants : « Cette superbe pomme m'a été donnée par mon frère Reginald, la veille de Noël, 24 décembre 18**, et je l'ai gardée pour la planter plus tard en mémoire de lui. »

Son vœu de planter cette pomme lui revint à l'esprit; immédiatement il chercha au cœur de la petite boule desséchée les pépins qui devaient s'y trouver, et sa sœur et lui les semèrent dans un pot à fleurs. Trois seulement poussèrent qu'on transplanta, à l'époque voulue, après les avoir bien greffés. Un d'eux remplaça dans le verger au midi le vieil arbre noueux qu'une violente rafale avait renversé; on planta l'autre dans le jardin de la grande maison; le troisième fut placé dans le verger de M. Neville, au presbytère. Plus heureuse encore qu'elle ne l'avait espéré, la pomme de Reginald et de Frank fut donc la mère de trois jolis pommiers dont les fruits firent bien des heureux.

Frank devint un savant, ainsi que la pomme l'avait prédit, et, comme sa vocation était sérieuse, il entra dans l'Église et succéda à la cure de M. Neville.

L'amiral, qui avait perdu lady Jemima, morte à

Bath, hélas ! d'une vraie maladie, pria son frère Charles et sa belle-sœur de venir vivre avec lui dans la grande maison, afin que la société de ses joyeuses nièces, Marie et Bertha, pût distraire et même égayer sa solitude ; on abandonna le cottage au jeune Thompson, qui, après s'être distingué dans l'armée et avoir gagné son grade de major, revint chez lui et épousa la petite Alice toujours si calme.

Reginald aussi a marché vite dans sa carrière et, comme il a été promu très jeune, il commande un vaisseau. Souvent, quand il revient passer les fêtes avec l'amiral et ses parents, il se souvient de cette veille de Noël et de la pêche aux pommes qu'il avait accomplie juste deux jours avant son embarquement, et il est charmé de penser que les descendantes en ligne directe de cette pomme qu'il donna ce même soir au petit Frank sont empilées dans le plat qui est devant lui !

Mme Parsons, très vieille sans doute, mais toujours bien portante, n'a jamais quitté Bath depuis la mort de lady Jemima : elle vit là d'une rente annuelle avec Zoé, la chienne toujours grasse, mais plus calme que jamais, puisqu'elle est empaillée. La veuve Jones n'est plus de ce monde ; mais elle a assez vécu pour voir Johnny devenu un très habile sculpteur en bois. Constamment employé à des œuvres d'ornementation pour différentes cathédrales et galeries particulières, il est en passe de devenir le Gibbons ou le Willis de son temps. Déjà il a réalisé un revenu qui assure le bien-être et l'indépendance de ses deux sœurs, Suzanne et Jeanne, qui vivent avec lui ; sa santé toujours délicate a besoin de leurs soins affectueux. Jamais ces trois personnes ne

célèbrent Noël sans se rappeler le dénûment dont elles avaient eu à souffrir dans l'hiver de 18**, et elles tâchent à chaque retour de cet anniversaire de venir en aide aux malheureux du voisinage, en souvenir des secours charitables qu'on leur avait donnés à cette époque. Rachel l'aveugle a été recueillie par eux jusqu'à sa mort. La nourrice Hinton est parvenue à une grande vieillesse. Frank a dit pour elle le service funèbre, il n'y a pas plus de douze ans. La cuisinière habite le village et est encore si bien portante et si forte que je sais de bonne source qu'on l'a entendue gronder ferme les enfants des enfants qu'elle avait si souvent grondés, rabroués et gâtés, pour avoir fait du bruit au sortir de l'école. Stephan est sommelier de l'amiral.

On ne me reprochera pas, je l'espère, d'avoir imité tant d'auteurs qui ne parlent que d'eux dans leurs mémoires et oublient de rendre un compte complet de tous les personnages nommés dans leurs histoires; je crois donc pouvoir solliciter l'aimable indulgence de mes lecteurs et lectrices en faveur de ce conte d'hiver.

(D'après miss CAMPBELL.)

UNE BONNE INTENTION

C'était le jour de Noël. Pierre était au comble de la joie. En se couchant, il avait mis ses souliers vides dans la cheminée. En se réveillant, il les avait trouvés pleins de joujoux et de bonbons. Pierre

était très content du bonhomme Noël. Quel polichinelle! et quelles dragées!... Jamais ce vieil ami des enfants n'avait mieux fait les choses. Cependant la joie de Pierre n'était pas complète. Il n'était pas égoïste, le bon petit Pierre, et il avait bien vu que, seul dans la maison, il avait eu ses cadeaux de Noël. Pourquoi? Était-ce une injustice? Mais ça n'est pas bien, les injustices, et le bonhomme Noël était incapable d'être injuste. Pierre cherchait le mot de l'énigme. Son petit visage, rendu sérieux par l'effort de la réflexion, trahissait son secret souci. Tout à coup il s'éclaira. Pierre avait trouvé! On voyait passer sur ses lèvres roses de petits sourires qui indiquaient qu'il y avait dans la tête de maître Pierre quelque chose qu'il fallait y laisser enfermé, mais qui avait bien envie d'en sortir. Toutefois, Pierre faisait bonne garde, Pierre ne disait rien. Il attendait courageusement l'heure propice. La journée passa, très lentement; le dîner vint, qui n'en finissait pas! Pierre n'avait jamais été si pressé de descendre de table. Enfin son père se lève : Pierre va à lui. « Père, père, tu vas aller dans ton cabinet?

— Tout à l'heure, mon enfant. »

Pierre ne put que soupirer et se taire.

Au bout d'un quart d'heure environ, un quart d'heure plus long que les autres, le père y entra, dans son cabinet...

Il y était à peine qu'il se sentit saisi à la gorge par une forte odeur de roussi.

D'où pouvait venir cette affreuse odeur? Il regarde autour de lui, il se retourne du côté de la cheminée et voit avec stupéfaction, délicatement posées sur un bon petit feu et rôtissant tout doucement..., ses

deux pantoufles! « Qui est-ce qui a pu avoir l'idée de mettre mes pantoufles dans le feu? » s'écrie-t-il. Vous l'avez deviné, c'était Pierre!

Si le bonhomme Noël n'avait pas donné de polichinelle à son papa, c'était, bien sûr, parce que son papa avait oublié de mettre ses chaussures dans la cheminée: petit Pierre, à force d'y penser, en était arrivé à se le dire, et, dans la journée, il s'était évertué à réparer, à sa façon, cette omission. Seulement il avait compté sans le feu qui dormait sous les cendres et qui s'était réveillé!

L'intention de Pierre avait été bonne; mais il ne suffit pas de vouloir une bonne chose, il faut encore savoir la bien exécuter. M. D... se passa pendant cinq ou six jours de pantoufles. Heureusement qu'au jour de l'an, il en eut pour ses étrennes une paire toute neuve et superbe, que M[lle] Louise, la sœur aînée de maître Pierre, brodait en cachette pour leur papa depuis trois mois et qui fit oublier à M. D... celles que son Pierre avait fait cuire.

Cette histoire authentique a été écrite en collaboration par un académicien et par un papa, pour montrer à un petit garçon que, de notre temps, dès qu'on fait une bêtise, on court risque de la retrouver dans les journaux ou même dans les livres.

LA PEUR D'ÊTRE MENÉ

Ce qu'on redoute le plus quand on va s'embarquer pour faire une sottise, c'est un bon conseil. Passe encore pour un mauvais, car un mauvais n'est pas à suivre; mais un bon, c'est l'épouvante des mal engagés, des malavisés et des malintentionnés : il leur ôte jusqu'aux prétextes.

Quoi ! je suis venu à bout d'endormir et ma conscience et ma raison, il n'y a debout en moi que mon caprice, ou ma passion, ou mon intérêt du moment, et voilà que vous vous placez en face de ma résolution comme une seconde conscience, comme une autre raison sur laquelle je suis sans pouvoir; voilà que vous faites à ma folie un obstacle dont je ne suis plus le maître, et vous vous dites mon ami !... A d'autres ! Bien plutôt, vous êtes mon ennemi.

« Mais ce conseil, vous me l'avez demandé !

— Ce conseil ? non pas. C'en est un tout autre au contraire que j'attendais de votre bon vouloir pour moi. Est-il d'un ami de contrarier son ami ?

— Alors ce n'est pas un conseil que vous vouliez; c'était une approbation ?

— Approbation ! — approbation ! — oui, — non. Eh bien, au fait, pourquoi ne vous aurais-je pas demandé une approbation ? N'est-il pas agréable dans un cas difficile de s'entendre dire par celui qu'on consulte : « Vous parlez d'or, je pense comme vous » ? Mais, alors qu'on attend un bon « oui » qui vous aide, voir arriver un « non » importun qui vous coupe les

bras, qui vous paralyse, que voulez- vous qu'on en pense, sinon que celui qui vous apporte ce « non » est un importun, lui aussi?

— A la bonne heure, et me voici pour l'avenir averti. Je saurai désormais à quoi m'en tenir sur vos demandes de conseil, et, si jamais le cas d'aujourd'hui se représente entre nous, je sais ce que j'aurai à faire.

— C'est-à-dire que?

— C'est-à-dire que je vous répondrai net que je n'ai rien à vous répondre.

— Ah, pardieu, vous avez aussi trop de présomption d'imaginer qu'on se doive rendre à votre premier avis. Me prenez-vous pour quelqu'un qu'il soit facile de mener?...»

Le mot est dit. Le grand mot. On ne veut pas être *mené*.

Il est toute une catégorie de bonnes gens, et dans cette catégorie bon nombre d'aveugles, qui n'ont qu'une terreur, c'est que quelqu'un puisse jamais se piquer de les avoir, comme on dit, fait aller. Il s'ensuit que les trois quarts de ces gens-là quand il faudrait marcher s'arrètent, trop heureux s'ils ne prennent pas à droite, quand à gauche serait leur chemin.

Cette préoccupation puérile de n'obéir qu'à sa seule impulsion est le fait des esprits faibles, bien plus encore que celui des esprits opiniâtres. On est indécis comme un lièvre, on se fait âne ou mulet de peur d'être cheval.

Un homme qui se sent en possession de son propre jugement, un homme en équilibre avec lui-même, loin de redouter les avis, les recherche. Et s'ils sont

bons, c'est-à-dire de ceux auxquels il est sage de se rendre, fussent-ils le contraire de ce que peut-être il eût désiré, il dit : « Grand merci! » à qui veut bien les lui donner.

Quoi! un point me paraît douteux, obscur; — un ami y fait la lumière et je ne saurais pas gré à cet ami de m'avoir prêté sa lanterne! mais ce serait de l'ingratitude et de la démence.

L'homme qui ne sait écouter ni un conseil ni une critique est bien près d'être un sot, car tout au moins il est infatué de lui-même, et aucune infatuation, fût-ce celle du génie, ne va sans sottise.

En fait de conseil, comme en fait de critique, l'homme vraiment judicieux doit savoir tout entendre. Il y a souvent profit à écouter, en matière d'avis, même les mauvais, et en fait de critiques, celles mêmes qui seraient les plus injustes du monde. Car enfin on n'a pas pour juges que les gens qui pensent comme vous. On n'agit pas pour les sages seulement. Il n'est donc pas inutile d'être mis en garde sur la façon dont les ignorants, les malveillants ou les esprits mal faits pourront prendre telle ou telle de vos actions, envisager telle ou telle de vos œuvres.

Certes, ce n'est pas le jugement des mauvais juges qui doit faire loi pour vous; mais il ne saurait pourtant être inutile de savoir par où votre action, par où votre œuvre pourront être attaquées, même à tort, soit par ceux-ci, soit par ceux-là.

Les bonnes gens timides ou quinteux qui ne redoutent rien tant que d'être conduits par les autres vont presque infailliblement de travers. Contradiction n'est pas raison, et, pour faire le contraire de

ce que l'on voudrait vous persuader, il n'est pas prouvé qu'on fasse bien.

Ces rétifs d'ailleurs finissent toujours par rencontrer un cavalier qui les dompte, et ce cavalier est le premier qui a surpris le secret de leur faiblesse, le défaut de leur allure. Je désire que mon âne aille à droite, mais je sais que mon âne n'a qu'une idée : faire le contraire de ce qu'on lui demande. Si je veux qu'il aille à droite, je le pousserai à gauche ; — si à gauche, je le pousserai à droite. De cette façon, mon âne et moi sommes contents. Mon âne croit faire à sa tête, je sais qu'il fait à la mienne, je ne lui en demande pas davantage. Mais, me direz-vous, votre âne n'est qu'une bête ! — D'accord ! Mais qui vous dit que, quand vous reculez devant un bon avis, devant une sage critique, vous ne soyez pas aussi..., ma foi, passez-moi le mot, aussi bête que mon âne, et avec moins d'excuses.

Rien ne fausse l'esprit et les mouvements comme l'idiote résistance des faibles à l'empire qu'ils ont peur de donner sur eux aux meilleurs et aux plus forts.

En ce qui me concerne, si je suis aveugle sur un point, je suis tout prêt à réclamer l'aide d'un caniche, plutôt que de m'aller embourber pour le seul honneur de ma vanité sur le point que j'ignore.

Être mené, mais, grand Dieu ! si l'on était sûr de l'être bien et toujours, ce serait la joie des joies en ce monde. Combien de responsabilités évitées, que toutes celles qui nous dépassent et que souvent nous assumons comme des fous ! Pourquoi n'êtes-vous pas votre cocher à vous-même ? Pourquoi ne prenez-vous pas sa place sur son siège et ne lui donnez-

vous pas la vôtre dans la voiture? Pourquoi montez-vous dans l'intérieur des wagons, au lieu de grimper sur la machine et de prétendre conduire le train? Parce que vous n'avez pas pour les choses de la vie matérielle le sot amour-propre de prétendre savoir ce que vous ne savez pas.

Eh! mon brave homme, n'en ayez pas plus au moral, car au moral il manque aux mieux organisés plus de choses qu'au physique. Au physique, la bonne nature a donné à chacun à peu près tout ce qu'il lui faut pour se tirer d'affaire; mais au moral on ne possède que ce qu'on a acquis par la science, le travail et la réflexion. D'où il suit que pour un grand nombre qui n'ont pas assez de souci de s'élever en proportion de leurs besoins, les lacunes sont à la fois et plus importantes et plus nombreuses au moral qu'au physique. Il n'est personne, si parfait qu'il se suppose, qui dans l'ordre moral n'ait besoin de l'aide d'autrui. Cette aide peut remonter du plus infime au plus grand; une fourmi intelligente pourrait, à tel moment donné, rendre de signalés services à un rhinocéros. Les sociétés n'ont pas d'autre raison d'être que cette nécessité pour tous les hommes de s'unir, de se cotiser dans l'intérêt commun. L'impossibilité où est l'individu isolé de se suffire à lui-même, en démontrant à chacun son insuffisance, a montré à tous que le seul remède à nos infirmités individuelles est dans l'association de toutes nos insuffisances. Un fil réduit à lui-même est bien vite cassé; une association de fils constitue une corde qui peut défier tous les efforts.

N'en doutez pas. Tout homme peut rencontrer dans le voyage de la vie un autre homme mieux renseigné que lui-même sur l'état des chemins qui

lui restent à parcourir. Bien sot qui se sentirait humilié de demander sa route à ceux qui l'ont faite avant lui.

Je ne vous dis pas : Suivez, comme un aveugle suit son chien, quiconque s'offrira pour vous guider; mais je vous dis : Avant de vous engager dans une voie de vous inconnue, consultez, écoutez ceux qui la connaissent. Puis, après avoir contrôlé ce que vous aurez entendu, mais alors seulement, décidez-vous à marcher.

Le pire assurément serait toujours de partir à l'étourdie, sans avoir dans sa tête ou dans sa poche la carte du terrain qu'on prétend parcourir.

En un mot, n'ayez pas peur d'être mené; mais ayez peur, faute d'un bon guide, de perdre vos pas.

Il n'a jamais été vrai que tout chemin mène à Rome, sinon au temps de l'empire romain (et au matériel seulement), parce qu'alors toutes les routes qu'on faisait convergeaient sur Rome, et c'est de là qu'est venu, avec le dicton, l'abus qu'on en fait quand on l'applique au moral

LE TRAVAIL DES AUTRES

Tu estimes ton œuvre, l'objet de ton travail a du prix pour toi, tu y emploies, suivant qu'il l'exige, toutes les forces de ton intelligence et celles de ton corps. Tu as raison.

Mais où tu aurais tort, ce serait si, pour estimer

trop ce que tu fais, tu en arrivais à méconnaître ou à dédaigner ce que, à côté de toi, font les autres. Le travail de l'individu n'est jamais qu'une note ajoutée au travail de tous. Chacun de nous, quoi qu'il fasse, n'apporte que sa part de concours à l'œuvre générale. Tu rirais du musicien jouant sa partie, fût-ce avec supériorité, dans l'exécution d'une symphonie, tu rirais de lui, s'il prétendait être le seul exécutant nécessaire dans l'orchestre. Eh bien, tu es ce musicien vaniteux, quand tu ne rends pas justice à l'utilité du concours, plus modeste que le tien peut-être, de ceux qui, avec toi, contribuent à la perfection de l'ensemble.

C'est la pire des sottises de se hausser, de s'exalter par le dédain des autres. Ce déplaisant orgueil, au lieu d'élever tes mérites, les efface. Si tu te payes toi-même, nous ne te devons rien.

Mais, dis-tu, le chef de l'État est au-dessus de son peuple, le général d'armée au-dessus de son armée. D'accord! Cependant, sépare le chef de l'État de son peuple, sépare le général de son armée; et, si ce premier de tous est sage et si ce général est sensé, ils te répondront l'un et l'autre : « Je n'étais chef d'État que par mon peuple; je n'étais général que par mon armée; que veux-tu que je fasse, si tu ne me les rends pas? Loin d'eux je ne suis plus qu'une inutile unité. »

DU PASSAGE DE LA VIE DE FAMILLE A LA VIE DE COLLÈGE

APRÈS LA LECTURE D'UNE LETTRE DU PÈRE LACORDAIRE A L'ABBÉ PERREYVE

Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet délicat: le passage brusque de la vie souvent trop douce de l'enfant dans la famille à la vie relativement dure de l'enfant dans le collège. La transition de l'une à l'autre est souvent pénible. Rien ne la ménage : aujourd'hui sur les genoux de sa mère, demain en face du maître; aujourd'hui jouant avec un frère ou une sœur, demain ayant à batailler avec de petits inconnus qui, oublieux de leurs chagrins de la veille, sont trop souvent sans bonté et sans pitié pour l'embarras et l'inexpérience du nouveau venu.

Les caractères rudes et difficiles peuvent gagner à ce changement d'atmosphère; mais les doux et les timides en souffrent nécessairement. Les premiers ont des angles qu'il peut être nécessaire de frotter un peu et d'arrondir; les autres ont des mollesses qu'il serait bon sans doute de combattre et de raffermir, mais avec précaution. Ce sont ces derniers qu'on doit plaindre; c'est à eux qu'il serait indispensable de préparer et de faciliter la transition : un peu plus de fermeté dans la maison, un peu plus de ménagement et d'aménité au collège y suffiraient. Cet *un peu plus* — dans les deux sens, — voilà le difficile à obtenir soit de la famille, soit du collège.

Ce plus de fermeté à la maison paternelle, ce

plus de douceur dans la maison commune, c'est là le double problème à résoudre.

La question est posée : espérons que le progrès des mœurs la mènera à bonne fin ; mais, en attendant que la réforme s'opère, il faut y aider dans le présent, et c'est y aider déjà que d'indiquer une des sources du mal.

Nous avons été amené à ces quelques réflexions par la lecture des lettres du P. Lacordaire publiées par l'abbé Perreyve, et surtout par un passage d'une de ces lettres adressée par l'illustre dominicain à son jeune ami. Le nom de celui-ci est devenu cher depuis à quiconque a connu sa personne, sa vie et son œuvre; mais l'abbé Perreyve, chargé de l'éducation d'un enfant, ne demandait alors à son maître et à son ami que des conseils pour le diriger dans cette tâche.

Le P. Lacordaire a été, parmi ceux qui ont eu la préoccupation de l'éducation de l'enfance, un des hommes qui ont laissé les meilleurs préceptes et les meilleurs exemples. Il a compris qu'il fallait, pour arriver à son but, parler aux maîtres, aux instituteurs de l'enfance et aux parents aussi bien qu'à l'enfance elle-même. La page qui nous a frappé s'adresse au maître, non à l'enfant; mais il nous a paru utile de la mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs et de leur faire voir ce qu'un maître accompli croyait devoir dire sur un des points les plus délicats de la question, sur les dangers de la faiblesse de certaines mères à l'égard de leurs enfants. Quelques mots dans cette page pourront mal sonner aux oreilles de nos jeunes amis et leur paraître d'un ton un peu dur. Il est pénible, en effet, de s'entendre dire par un homme

qui fut la bonté, la mansuétude mêmes, que les petites douleurs qui attendent les enfants à leur entrée au collège, que les brutalités auxquelles ils peuvent être en butte de la part de leurs camarades, si blâmables qu'elles soient d'ailleurs, sont trop souvent des correctifs salutaires aux trop grandes douceurs, aux gâteries de la famille; mais, pour peu qu'ils sachent lire cette page avec intelligence, ils en tireront un enseignement.

Elle leur fera comprendre la nécessité de ne pas abuser des bontés maternelles, elle leur montrera qu'ils ne rencontreront pas partout cette aveugle tendresse de leurs parents, et qu'aimés dans le cercle de leur famille malgré leurs défauts, ils ne pourront, en dehors de ce cercle, être aimés que pour leurs qualités, c'est-à-dire à la condition d'être bons et aimables. Ils se prépareront donc, avant l'entrée au collège, à l'exercice des qualités qui pourront leur mériter l'estime d'abord, et ensuite l'affection des indifférents, des étrangers, de ceux qui, n'ayant plus pour eux les yeux trop souvent prévenus d'un père et d'une mère, ne sauraient les apprécier que pour ce qu'ils valent strictement.

Il est triste de le dire, mais l'excessive bonté des parents peut faire les enfants égoïstes. En leur épargnant toutes les peines dans le présent, on les rend impropres à supporter celles qu'on ne pourra leur faire éviter dans l'avenir. L'apprentissage de la vie doit avoir, à côté de ses heures douces, ses heures sévères. La vie est un combat; il faut que l'enfant comprenne de bonne heure qu'y entrer capricieux, volontaire, amolli par de trop grandes indulgences, c'est y entrer désarmé.

La vie est aussi, il faut dire le mot, un commerce, c'est-à-dire un terrain de transactions, une société d'échanges. Dans la famille, il semble que le rôle de l'enfant soit de tout recevoir, de tout demander, de tout prendre sans rien rendre. Avec un baiser il paye tout. Encore est-il des enfants secs ou inattentifs qui ne savent pas le donner, qui le donnent mal, ce pauvre baiser. Dans la vie, c'est une autre affaire. Tout se règle par *doit* et *avoir*. C'est donnant donnant. Les objets matériels ont leur prix matériel; ils se payent en argent. De même les satisfactions morales ont leur prix moral : un acte de bonté répond à un acte de bonté; un service reçu est l'engagement tacite d'un service à rendre. Ce n'est plus gratis qu'on peut espérer d'être aimé, ou servi, ou aidé, et le bien ne vous vient qu'autant qu'on le mérite. Encore est-il sage, dans ce commerce, dans cet échange de sentiments et de bons offices, de se faire le rôle du plus généreux et de mieux donner qu'on ne s'attend à recevoir. La compensation du trop s'établira par la bonne conscience qu'on aura de n'être point en reste. Celui qui donne est toujours devant Dieu et devant les honnêtes gens plus méritant que celui qui reçoit, à plus forte raison que celui qui prend.

On nous pardonnera cette longue préface aux passages que nous allons citer de la lettre du P. Lacordaire. Écrite pour un homme, dans l'intimité d'une correspondance privée, elle avait peut-être besoin de ces quelques préliminaires pour que ses fruits fussent à la portée de nos jeunes lecteurs, sans leur paraître trop amers.

« A L'ABBÉ H. PERREYVE

« Rien n'est plus difficile que l'éducation d'un enfant; et je ne sais s'il est possible de réussir dans les circonstances ordinaires, tant il y a d'obstacles de la part de tous ceux qui entourent ordinairement, dans une famille, l'enfant le mieux né et le mieux disposé. Vous pourriez lire dans les œuvres de Fénelon ce qui concerne l'éducation du duc de Bourgogne. Votre élève n'est pas un prince, mais c'est un homme, et il n'y a pas grande différence de l'un à l'autre. . . . .

« Il faut aimer son élève d'une affection sincère, qui sache conserver la fermeté. L'enfant doit craindre, plus que toute autre chose, de faire de la peine à son maître, et trouver sa récompense dans la satisfaction qu'il lui fait éprouver. Mais pour cela, il faut qu'il aime aussi lui-même, qu'il aime sincèrement, et il est difficile de faire naître ce sentiment dans une âme qui ne connaît rien de la vie, qui se voit entourée de soins et de caresses par tout le monde, et ne cherche naturellement dans ses parents et ses maîtres que des dispensateurs de ses plaisirs. La plupart des enfants sont nourris dans un affreux égoïsme, par l'affection même qu'on leur témoigne; affection désordonnée, qui se fait leur esclave, et caresse en eux l'épouvantable penchant de tout rapporter à soi, sans jamais rien rendre spontanément, par le plaisir de donner de la joie aux autres. Comment faire pour éviter cet écueil? Comment se faire aimer, sans développer dans l'enfant l'égoïsme, au lieu du retour cordial? Au collège, on a au moins cet avantage d'avoir des rivaux, des adversaires, des ennemis;

de recevoir en face *des vérités et des coups*, ce qui est une admirable révélation du peu que l'on est, et fait estimer à son juste prix l'amitié gratuite que nous montrent quelques-uns de nos camarades. Au sein de la famille, cette initiation douloureuse manque tout à fait. L'enfant n'a point de rivaux ni d'ennemis; personne ne lui jette durement ses vérités ; il ignore la douleur, faute d'être frappé quelquefois par une main mal disposée pour lui. C'est une sorte de momie enfermée dans un vase de soie, et qui finit par se croire un petit dieu.

« Il faut donc punir l'enfant quand il fait mal, lui imposer des privations, lui dire la vérité sur ses défauts, lui montrer, au besoin, un visage sévère et froid, l'exposer à quelques épreuves qui ouvrent sa sensibilité, à quelques légers périls qui lui donnent l'idée de ce que c'est que d'avoir du cœur; lui faire demander pardon, même à des serviteurs, quand il les a offensés ; le condamner de temps en temps à quelques travaux grossiers, pour lui ôter le mépris des occupations inférieures. Et que sais-je ? Ces détails sont infinis. Il faut saisir l'occasion d'allumer dans cette âme la flamme du sacrifice, sans laquelle tout homme n'est rien qu'un misérable, quel que soit son rang.

« Le Père Lacordaire. »

« *Des vérités et des coups !* » Le P. Lacordaire, on le voit, n'écrit pas de main morte à son cher et bien-aimé disciple devenu maître à son tour. Cette confusion apparente entre « *la vérité et les coups, admirable révélation du peu que l'on est* », on ne la trouve pas sans surprise sous la plume du P. Lacor-

daire. Mais pourtant qu'on se rassure, il ne convient pas de prendre au pied de la lettre, dans sa franchise hardie, cette parole de l'illustre écrivain. Le P. Lacordaire (est-il besoin de le dire?) n'aimait pas plus la guerre, la lutte brutale entre les enfants, qu'il ne l'aimait entre les hommes. Ce qu'il entend dire, ce n'est pas que les coups puissent faire du bien par eux-mêmes, soit à ceux qui les reçoivent, soit à ceux qui les donnent; ce n'est pas que ceux qui les dispensent ne soient pas de mauvais petits drôles, ce n'est surtout pas que la violence puisse avoir une excuse. Il ne veut que faire comprendre à son jeune ami qu'étant donné ce fait regrettable de la dureté de certains enfants envers leurs petits camarades, il y a à tirer pour les battus, de ce mal même, un enseignement. Ces violences feront sentir à l'enfant gâté qu'il est d'autres enfants gâtés, plus gâtés et pires que lui-même, dont il aura à subir les défauts un jour, et devant lesquels il sera d'autant plus faible et sans défense qu'il aura dans sa famille plus abusé de la trop grande indulgence de ses parents.

ESCALIERS ET CARACTÈRES

Il y a des escaliers dont toutes les marches sont difficiles à monter, la première même vous fatigue.

Il en est d'autres qui se montent aisément. Un étage, deux, trois, quatre ne sont rien, ils conduisent au but sans qu'on soit essoufflé.

A quoi cela tient-il? A un peu plus ou moins de raideur ou de hauteur de chacune des marches.

L'architecte de l'escalier raide a voulu économiser le nombre des marches.

L'architecte de l'escalier commode n'a pas fait cette économie; mais sa maison se loue et on loue sa maison.

Il y a de grandes ressemblances entre ces divers escaliers et certains caractères.

— L'escalier le plus raide n'est pas le plus court à monter.

— Le caractère le plus rude n'est pas celui qui arrive le plus vite au but.

— Ce n'est pas en fatiguant les autres qu'on se fait le mieux suivre.

FOLLE HISTOIRE DE LA FAMILLE POUPARD

Il était une fois une famille extrêmement singulière du nom de Poupard.

Ce nom ne lui venait d'aucun grand-père ni d'aucune grand'mère et je suis obligé d'avouer qu'il lui avait été donné, pour ainsi dire, par raccroc, par une petite fille et pour la simple raison que cette petite le trouvait à son goût.

La famille se composait de M. et Mme Poupard et de leurs trois enfants adoptifs : Grâce, Diomède et

la petite Dulcamara, auxquels il faut ajouter Mäuselein, une petite fée très drôle et très bonne, d'origine danoise.

Eugène Poupard, le chef de la famille, était un être superbe, né à Paris. Il avait de brillants yeux noirs, des cheveux frisés et une longue moustache admirablement cirée et tortillée; en tirant un fil de fer on lui faisait ouvrir et fermer les yeux, et même, au moyen du même fil, sa tête pouvait tourner à droite et à gauche, en avant et en arrière : ce qui lui permettait d'exprimer clairement ses volontés.

Mme Wilhelmina Poupard était une jolie personne avec des cheveux jaunes et des yeux ronds, clairs et bleus. « Bleus comme l'azur des cieux, » disait souvent M. Poupard lorsqu'il eut le plaisir de faire sa connaissance; mais il avait depuis longtemps oublié cela. Wilhelmina n'avait pas une beauté très expressive, mais son apparence était extrêmement fraîche et propre : ce qui tenait en partie à ce qu'étant en porcelaine, elle pouvait se laver facilement. Sa taille dépassait un peu celle de M. Poupard. Il était visible qu'ils n'avaient pas été faits l'un pour l'autre, et néanmoins le caractère de Wilhelmina était si égal, que les deux époux avaient toujours vécu ensemble d'une façon très calme. Quant à M. Poupard, il possédait une dose effroyable d'esprit de contradiction.

Mlle Grâce Poupard était toute gracieuse; c'est même cette qualité qui lui avait fait donner le nom qu'elle portait.

Le capitaine Diomède Poupard était un jeune et fier militaire; la petite Dulcamara, lorsqu'elle était de bonne humeur, était tout ce que l'on pouvait voir

de meilleur; malheureusement ses bras avaient été mal attachés, ses pouces étaient tournés en dedans, et l'on pensait que cela avait eu quelque influence sur les bonnes dispositions naturelles de son esprit. Sa famille pensait quelquefois qu'elle avait peut-être eu tort de l'adopter.

Mäuselein la fée avait généralement la forme d'une souris, mais pas toujours; malgré cela, comme elle était agile, obligeante, fidèle, son prix était inestimable.

Tel était le personnel complet de la famille Poupard.

LA VILLA CHIFFON

La famille Poupard habitait une maison agréable et bien distribuée, que le parrain de la reine avait appelée la Villa Chiffon. Cette villa était située dans un coin de la chambre des enfants, et haute à peu près comme vous, mon cher lecteur et ma chère lectrice, lorsque vous aviez six ans. Si vous les avez encore, tant mieux pour vous, c'est un joli âge.

Au rez-de-chaussée on trouvait la salle à manger et la cuisine.

Dans la salle à manger il y avait une table, des chaises, des tableaux et un beau buffet; dans la cuisine, un fourneau, des seaux, des fers à repasser, une cafetière, un gril; en un mot, tout ce qu'il est possible de désirer dans une cuisine.

Venait ensuite le salon, qui était une merveille : il y avait là des tapis blancs avec des dessins rouges; le dessus de la cheminée était orné de flambeaux munis de vraies bougies en cire et de magnifiques

vases remplis de fleurs artificielles très nature; les murs étaient tapissés d'un superbe papier fond blanc avec des fleurs d'or. Quand les bougies roses étaient allumées, l'effet était étourdissant.

L'étage supérieur était occupé par des chambres où l'on voyait des meubles très bien peints, de jolis couvre-pieds blancs, des taies d'oreiller brodées et des rideaux de lit en gaze.

Dans toute la maison il n'y avait certainement rien à critiquer.

AGRÉMENTS ET DÉSAGRÉMENTS

Les membres de la famille Poupard étaient très heureux pendant la nuit; mais pendant la journée c'était bien différent. La nuit, ils étaient libres et pouvaient agir comme bon leur semblait; mais le jour, ils étaient sans pouvoir, sans voix et soumis à une reine.

Cette reine, nommée Mary Dale, était une gentille petite fille ayant beaucoup de temps à dépenser avec les Poupard; c'est même cela qui rendait leurs journées, à eux, souvent désagréables. Ils ne pouvaient se plaindre ni de sa douceur ni de sa bonté; mais son caractère était si changeant qu'ils ne savaient jamais à quel nouvel ennui s'attendre. Ainsi, par exemple, un matin, l'idée lui prenait de les déshabiller tous et de les coucher, puis elle sortait avec sa maman et les oubliait; de sorte que les pauvres malheureux, qui n'avaient de pouvoir que la nuit, étaient obligés de rester au lit toute la journée.

C'était d'autant plus triste que, de toute la famille,

M. Poupard était le seul qui pût dormir. En poussant son fil de fer, ses yeux se fermaient, de sorte qu'après tout, il ne se faisait pas trop de mauvais sang; mais la pauvre Mme Poupard et les autres avaient de grands yeux bien ouverts; aussi quelle torture pour eux!

Cependant, aussitôt que l'heure fatale de neuf heures et demie était arrivée, dès que la reine Mary et sa maman étaient endormies, ils pouvaient se lever, et c'était là un agrément.

Une autre source d'ennui était leur habillement.

M. Poupard portait le plus souvent un costume de velours noir fait pour lui à Paris, des souliers de cuir brevetés et une casquette avec un galon d'or; Mme Poupard avait une superbe robe de soie marron ornée d'une ceinture verte; Mlle Grâce portait généralement une toilette de bal en gaze blanche avec des nœuds roses; elle était décolletée, avait des manches courtes, des fleurs dans les cheveux et une écharpe sur les épaules.

Le capitaine Diomède avait un bel uniforme gris avec des brandebourgs rouges et des boutons de métal; il possédait même un canon et un sabre.

La petite Dulcamara portait en tous temps un charmant costume bleu cousu à son corps : ce qui avait son bon côté.

Imaginez donc la détresse de M. Poupard lorsqu'il lui fallait changer son habillement pour revêtir une robe de chambre à ramages, que sa reine avait de ses propres mains faite pour lui, trop serrée aux épaules, rouge avec une cordelière bleue et avec une manche plus courte que l'autre!

Mais que pouvait-on attendre d'une reine dont les

mains étaient si petites que l'aiguille piquait toujours ses doigts où le dé ne voulait pas rester !

Ce pauvre M. Poupard était plongé dans le désespoir le plus profond.

« A tant faire que d'avoir un maître, je préférerais un roi à une reine, s'écriait-il; une femme manque d'originalité et de génie; quand elle a la puissance, elle devient fière, arrogante, tyrannique et perd la tête. Mme Poupard aurait pu mieux tailler ma robe de chambre que la reine Mary, et cependant son talent en couture ne peut se comparer à celui d'une couturière de Paris. »

Enfin il se serait arraché les cheveux, s'il n'avait pas su que dans le pays qu'il habitait personne n'aurait pu les friser de nouveau.

« Hélas, continuait-il, pourquoi ai-je quitté Paris ? Dans cette robe de chambre je suis fagoté comme un... » — Il disait bien d'autres choses encore, mais je ne veux pas les répéter.

Mais qu'étaient les malheurs d'un homme, en matière de toilette, à côté de ceux de même genre qui pesaient sur les autres personnes de la famille, lesquelles, à cause de leur âge ou de leur sexe, semblaient avoir le droit d'être plus coquettes?

Que pouvait, ou plutôt que ne pouvait pas penser l'infortunée Mme Poupard, quand elle se voyait dans une robe du matin couleur café au lait, trop longue de taille, trop courte de jupe ?

Et la pauvre Grâce, ornée d'un tablier à grandes manches afin de tenir chaudement ses bras et son cou, où elle n'avait jamais froid !

Et le capitaine Diomède, avec des habits si étriqués qu'on aurait dit qu'il avait pleuré pour les avoir ! —

C'était bien tout le contraire. — Car ce fut le jour même où il en avait été affublé que la source de ses larmes s'ouvrit.

Quant à la petite Doucette, elle avait, nous l'avons dit, la chance d'avoir ses habits cousus à son corps.

Tous ces malheureux vêtements avaient été taillés et confectionnés par leur reine avec des chiffons trouvés dans le sac de débarras de sa maman.

La reine Mary était, il est vrai, obligée de prendre en considération la forme bizarre des morceaux d'étoffe, ce qui l'empêchait de ne consulter que son goût; mais cela était vraiment bien mortifiant.

Il y avait pourtant un agrément : comme la reine elle-même n'aimait pas autant ces vêtements que les jolis habillements avec lesquels ses sujets étaient arrivés à sa cour, les membres de la famille Poupard n'étaient pas, eux, obligés de les porter aussi souvent.

LEUR VIE PASSÉE

M. Poupard était et avait toujours été un homme comme il faut; de toute sa vie, il ne s'était jamais donné le moindre mal; mais Mme Poupard avait, au contraire, beaucoup joué, dansé et chanté.

Grâce avait toujours été la même charmante jeune personne; le capitaine Diomède avait reçu l'éducation sévère et rigide d'un soldat : ne possédant pas d'articulations, il était particulièrement apte à remplir les devoirs d'une sentinelle, qui consistent, comme chacun le sait, à se promener d'avant en arrière et d'arrière en avant.

La vie de la petite Dulcamara semblait avoir été

un mélange de douceur et d'amertume, une sorte de succession de bonnes et de mauvaises chances. Ainsi elle avait été trouvée dans la rue — bonne chance, — mais elle avait été perdue — mauvaise chance.

PLANS D'AVENIR

M. Poupard se proposait de vivre en gentilhomme autant que cela lui serait possible.

Mme Poupard désirait se dévouer à son pauvre mari (un homme hors de son élément, disait-elle) et aux enfants.

Grâce savait bien ce qu'elle désirait; mais le charmant petit garçon qui logeait dans la maison voisine n'en savait rien du tout : il ne se doutait pas de l'intention qu'avait la demoiselle de percer son cœur avec les regards de ses brillants yeux d'émail et de faire ainsi de lui son petit camarade de jeux et de promenade.

La petite Doucette, c'est ainsi qu'on nommait Dulcamara dans l'intimité, voulait devenir grande et forte, afin d'avoir des robes qu'elle pourrait mettre et ôter, et ne pas rester toujours avec la même robe cousue à son corps. A la fin, avoir toujours la même robe finit par être ennuyeux, pour une fille, si peu coquette qu'on la suppose. Mais ce qui était particulièrement insupportable à Doucette dans son costume, toujours le même, c'est que sa ceinture était fixée autour de sa taille par de grandes épingles, qui étaient plantées tout droit dans son estomac comme des clous dans une planche. Cela la gênait beaucoup.

AVENTURES

La famille Poupard avait éprouvé une grande perte. Cynthia, la préférée, la gloire de la famille, une poupée étonnante qui avait toutes ses articulations, la seule de la famille qui pût marcher le jour et la nuit, Cynthia était partie ! Où était-elle ? personne ne le savait, — elle était partie dans un bateau. On ignorait le reste.

Ses parents la reverraient-ils jamais ? Là était la question.

Voici comment cela était arrivé :

La maman de la reine Mary lui avait enseigné, ainsi qu'à son amie Minny, à rassembler des joncs, à les attacher sept ou huit ensemble, à les superposer et à en entrelacer deux ou trois par-dessus et transversalement, de façon à former une sorte de bateau ou de canot.

Dès que les petites filles furent parfaitement au courant de cette sorte de construction, elles eurent l'idée d'envoyer un des membres de la famille Poupard faire un petit voyage maritime d'agrément. Comme le bateau ne pouvait porter qu'une seule personne, leur choix tomba naturellement sur M. Poupard, le chef de la famille.

Celui-ci avait horreur d'un bateau humide qui, disait-il, gâte les souliers et même les fonds de culotte ; en outre, il avait eu le mal de mer en venant de Paris, de sorte que, lorsque Mary essaya de lui ouvrir les yeux, qu'elle avait fermés pour faire plaisir à son amie Minny, il se mit à les faire tourner d'un côté et de l'autre d'une façon très alarmante,

et la reine fut enfin obligée de conclure que quelque chose s'était détraqué dans la constitution intérieure de M. Poupard ; elle le laissa donc à la maison avec Mme Poupard pour le garder.

La toilette de miss Grâce n'était pas convenable pour le voyage; le capitaine Diomède, privé d'articulations, ne pouvait s'asseoir convenablement dans un bateau; la petite Doucette était trop jeune et sa robe, d'une nuance délicate, aurait passé : d'ailleurs elle avait été trouvée, et il ne fallait pas risquer de la perdre encore une fois.

Il s'ensuivit que la charmante Cynthia fut la première à s'embarquer. Elle avait une toilette de promenade, ce qui était tout à fait de circonstance.

La reine et son amie firent de grands préparatifs pour le voyage.

« Il lui faudra son ombrelle, disait Mary.

— Et sa brosse à dents, ajoutait Minny.

— Et son voile bleu.

— Et son châle épais.

— Et son mouchoir. »

Elles lui donnèrent aussi une boîte d'allumettes et un panier avec quatre noisettes, trois boules de gomme, deux amandes et un morceau de sucre.

Tandis que tout cela s'accomplissait, Cynthia jetait de tristes regards sur ses amis qui ne pouvaient lui parler, car il faisait jour.

Elle vit son respectable père avec ses yeux à l'envers, sa tête presque renversée et ses bras raidis contre son corps : il avait certainement une attaque de nerfs.

Cynthia ne s'alarma pas ; elle savait le motif de la conduite de son papa, qui déjà plusieurs fois avait



« ADIEU, MA CHÈRE CYNTHIA, BON VOYAGE! »

exécuté cette manœuvre avec succès, de sorte qu'elle en avait pris l'habitude. Près de lui étaient assises la maman, sa sœur Grâce et la petite Doucette ; son frère le capitaine avait eu le malheur de tomber dans un coin, et la reine était trop occupée pour songer à le remettre sur ses jambes. Cynthia regarda une dernière fois les membres de sa famille, en se disant que peut-être elle ne les reverrait jamais. Si elle en avait eu le choix, elle aurait certes préféré ne point partir ; mais ce qui lui arrivait était un événement indépendant de sa volonté. Après tout, son voyage serait peut-être une agréable promenade ; elle reviendrait. Elle aurait été heureuse de voir le jeune Waldemar Pantinowitch ; il était loin, bien loin, de l'autre côté de l'eau. Mais si elle le retrouvait, quelle joie !

Toutes ces réflexions fortifièrent l'aventureuse Cynthia ; elle marcha bravement sur le bord de la rivière et se laissa asseoir dans le bateau avec son voile bleu sur le visage, son ombrelle ouverte, son panier de provisions au bras et son mouchoir à la main.

La reine lui dit : « Adieu, ma chère Cynthia, bon voyage ! » et elle poussa au large le petit bateau. Le vent rencontra l'ombrelle qui fit l'office de voile, et la voyageuse s'éloigna doucement vers le milieu de la rivière. Elle regarda au fond de l'eau et vit les poissons nager ; leurs gros yeux ronds, qui la fixaient effrontément, lui donnèrent presque peur, mais le mouvement du bateau était agréable, la pensée d'une rencontre possible avec son ami Waldemar lui revint à l'esprit, et elle continua plus rassurée à descendre le courant.

Lorsque la petite reine la vit si loin, elle se désola et commença à pleurer; il était, hélas! trop tard pour avoir des regrets : elle et son amie ne purent que faire des vœux pour qu'une brise favorable ramenât la fugitive.

Quand la nuit arriva, bien des larmes furent versées par la famille Poupard.

M. Poupard dit : « Faites bien attention à mes paroles : la colle qui attachait le cou de Cynthia à son corps va devenir humide et la tête tombera.

— D'autres ont été sur l'eau et sont revenus bien portants, » dit Mme Poupard, qui voulait rassurer son mari. Mais, en prononçant ces mots, elle s'essuya les yeux.

Grâce dit : « Ma sœur! ô ma sœur! » et elle pleura en silence, bien que Cynthia ne fût pour elle qu'une sœur assez peu tendre.

« Dieu des batailles, s'écria le capitaine Diomède, c'est pis que d'être tué au champ d'honneur! » et pendant presque toute la nuit il resta la main sur son visage.

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! » soupira Doucette.

Ce fut un bien cruel moment.

Il y avait longtemps de cela, plus de deux mois.

Et jamais plus ils n'avaient eu de nouvelles.

La fée Mäuselein alla plusieurs nuits de suite au bord de la rivière prendre des informations auprès de grenouilles récemment arrivées, mais toutes lui répondaient : « Elle a descendu le courant. » Cela était si navrant qu'il aurait presque autant valu n'avor point de nouvelles. Enfin, désespérée, Mäuselein fit une dernière tentative, sortit par une sombre

nuit, prit un ver luisant pour s'éclairer, et chercha jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un trèfle à quatre feuilles. Elle jeta la fleur dans la rivière et s'en revint convaincue qu'elle avait fait tout ce qu'il lui était possible d'accomplir pour ses protégés.

LES AMIS

La famille Poupard possédait un petit nombre de vieux amis, parmi lesquels on comptait la famille Poupin et le jeune Waldemar Pantinowitch, ainsi que les Poupons, gens riches qui habitaient du côté du parc.

Waldemar Pantinowitch, l'ami que la belle Cynthia espérait rencontrer sur l'eau, était Russe, ou Hongrois, ou Polonais, ou quelque chose comme cela. Comme il y a déjà longtemps que je ne l'ai rencontré, j'ai un peu oublié sa physionomie.

C'était une poupée à ressorts, comme Cynthia ; il avait été lieutenant à bord d'un vaisseau, mais il avait quitté le métier pour s'établir pirate.

Il existe pas mal de préjugés contre cette profession. Ceux qui cherchaient à l'excuser alléguaient que cela dépend de la personne qui l'exerce. Pour moi, je ne suis pas de l'avis du proverbe qui dit qu'il n'y a pas de sots métiers et qu'il n'y a que de sottes gens. Il y a certainement de vilains métiers, qu'un galant homme ne voudrait pas faire, et celui de pirate me paraît être du nombre. Après cela Pantinowitch n'était peut-être qu'un étourdi à qui ceux qui l'avaient élevé n'avaient pas suffisamment appris à bien peser toute chose.

Les Poupard se rappelaient la dernière visite qu'il leur avait faite. En arrivant et en partant, il les avait tous embrassés, car il avait pour eux de bons sentiments; mais chaque fois l'impression qu'ils avaient ressentie avait été celle de la fumée de cigare, odeur qui du reste n'est pas absolument désagréable à tout le monde.

Waldemar avait la réputation d'être un charmant garçon, et M. Poupard le comparait volontiers à Alcibiade. Un jour qu'il avait à rejoindre son navire, les Poupard allèrent tous l'accompagner au bord de la rivière pour le voir naviguer dans son canot.

En disparaissant dans l'éloignement, il leur fit ses adieux en chantant une petite romance fort connue.

« Adieu, adieu, chers amis, disait-il, je pars ; que mon absence ne vous fasse pas verser trop de larmes ; adieu, adieu, mes chers amis. »

Ils n'en purent entendre davantage, parce qu'il faisait un peu de brise : ce qui empêchait les paroles de parvenir jusqu'à eux ; mais Cynthia, qui n'était pas toujours modeste, avait compris que la romance de Waldemar s'adressait surtout à elle.

LES ENNEMIS

Les Poupard avaient plusieurs ennemis.

Le plus puissant et le plus dangereux de tous, je suis fâché de l'avouer, c'était Minet, le chat blanc de Sa Majesté la reine Mary.

Sa visite était une terreur pour eux, et Mäuselein, les jours surtout où elle se métamorphosait en souris, était sans cesse préoccupée de l'idée de

trouver une façon quelconque de l'éloigner. Le temps venait à leur aide, non pas en faisant disparaître Minet, mais en le rendant si grand et si gros qu'il ne pouvait plus du tout se glisser par la porte de la Villa Chiffon.

Songez donc, aussi ! Lorsque Minet, dans son bas âge, alors qu'il était fluet et agile, arrivait, il se mettait sur le dos, sur le beau tapis du salon, et se roulait à droite et à gauche, égratignant le piano, les rideaux, les tableaux, tout enfin, et de la façon la plus brutale et la plus horrible. Mme Poupard était une excellente femme de ménage à qui ces manières ne pouvaient convenir : pour elle, c'était déjà beaucoup que de trouver les fleurs rouges du tapis toutes couvertes de poils blancs ; mais Minet commettait d'autres crimes plus graves encore. Un tel laisser-aller, dans une maison qui se pique d'être bien tenue, était du dernier choquant.

De plus, M. Minet regardait souvent Mäuselein quand elle avait à sortir pour quelque commission importante. Ce n'était pas après tout bien sérieux, car Mäuselein n'avait pas peur, et il lui suffisait de se changer en gros chien pour faire prendre à Minet une fuite honteuse ; mais enfin c'étaient des retards, et les retards sont toujours désagréables à une personne aussi naturellement active que la petite fée souris.

Les autres ennemis des Poupard étaient l'Araignée et son grand-père le Faucheux. L'Araignée ennuyait les Poupard en filant ses toiles dans tous les coins, et, on peut bien le dire, sur toute la maison. Cette créature maussade ne pensait jamais qu'à ses seules convenances.

Croiriez-vous qu'un jour le respectable M. Poupard se réveilla en plein jour, parce que quelque chose de tout à fait inaccoutumé semblait lui tirailler l'extrémité du nez? C'était un fil que l'Araignée n'avait pas eu honte de fixer au bout de cet organe délicat du chef de la famille, pour le tendre à l'un des angles de la maison.

Quel réveil pour M. Poupard! Toute la Villa Chiffon en trembla. Quant au grand-père le Faucheux, il filait beaucoup moins, c'est vrai, mais il était toujours par vaux et par chemins, et nul n'était à l'abri du contact de ses longues jambes; cela glaçait le sang des plus stoïques dans leurs veines, quand tout à coup, pendant la journée, alors qu'ils ne pouvaient ni parler, ni remuer, ils le sentaient se promener sur toutes les parties de leurs individus avec autant de tranquillité que s'il eût marché sur des matières inertes.

UNE SURPRISE

Enfin brille une lueur d'espoir!

Mäuselein avait rencontré une grenouille de sa connaissance à laquelle, par le plus grand des hasards, M. Poupard avait autrefois été présenté, et cette grenouille avait bien voulu se charger de porter une lettre de l'autre côté de l'eau et de la remettre à Cynthia si la jeune personne pouvait s'y retrouver. Dans le cas contraire, cette lettre devait être détruite.

On décida que cette lettre se composerait de quelques lignes écrites par chacun des membres de la famille.

Tandis que la reine était endormie, Mäuselein apporta une plume, de l'encre, du papier aux armes des Poupard, et M. Poupard écrivit :

« Mon ange, pourquoi m'as-tu quitté? Pourquoi ma fille a-t-elle été enlevée de ma maison d'une façon tellement incérémonieuse et contre ma volonté? Ce n'est pas ainsi que se font les choses dans ma belle France!

« N'abîme pas ta robe.

« Reviens, je t'en supplie!

« Au revoir. »

Voici la lettre de Mme Poupard :

« Ma Cynthia chérie, reviens, nous t'attendons les bras ouverts. »

Celle de Grâce était un peu plus longue.

Elle lui faisait mille questions sur les contrées qu'elle avait traversées, et lui recommandait de bien tenir compte de ses impressions de voyage pour en amuser la famille, si le bonheur voulait que jamais elle leur fût rendue.

La lettre du capitaine Diomède Poupard était digne d'un soldat :

« Ma sœur, où est le misérable qui t'empêche de revenir dans tes foyers? Dis-le-moi, afin que je puisse déchaîner les dogues de guerre; dis-le-moi, afin que je puisse le transpercer de mon sabre, le cribler de mes balles. »

Et la petite Doucette ajouta :

« Chère sœur, reviens vite à la maison, Mäuselein nous a apporté de la tarte. »

Quand la lettre fut écrite et cachetée, on l'adressa à Mlle Cynthia Poupard, aux bons soins du lieutenant Waldemar Pantinowitch, car on supposa qu'en

cette affaire, puisqu'il connaissait l'autre rive, il pourrait plus que tout autre se rendre utile. Mäuselein la plia proprement dans un morceau de toile cirée et elle allait l'attacher sur la tête de l'obligeante grenouille, qui avait promis de faire son possible pour ne pas la mouiller, lorsqu'on aperçut...

J'oubliais de dire que les Poupard, avec l'aide de Mäuselein, avaient fini par descendre tout au bord de la rivière pour assister à l'importante cérémonie de la remise de la lettre. La nuit était admirable : la rivière, à la lueur de la lune, ressemblait à un serpent d'argent ; aucun bruit ne se faisait entendre, excepté les voix des Poupard et celles des grenouilles. Tout à coup apparut un beau navire, la *Sardine*. Il s'approchait du rivage toutes voiles dehors et les couleurs battant le mât.

Un coup de canon retentit ! Tous frémirent d'effroi.

Mais une voix suave et bien connue s'éleva dans le silence, et, au même moment, on distingua Cynthia depuis si longtemps perdue et le jeune Waldemar Pantinowitch, qui se promenaient sur le pont, faisant des signaux et agitant leurs mouchoirs avec impatience. Bientôt un canot se dirigea vers la terre et, une minute après, Cynthia était dans les bras de sa maman.

Les épanchements d'affection une fois un peu calmés, elle baissa timidement les yeux et présenta à sa famille étonnée, mais heureuse de l'avoir retrouvée, le lieutenant Waldemar Pantinowitch... en leur disant : « Cher papa et chère maman, permettez-moi de vous apprendre que Pantinowitch est votre gendre.

— Comment! quoi! qui! lui, lui, un pirate! mon gendre... C'est impossible! s'écria M. Poupard exaspéré. Jamais, jamais, au grand jamais, jamais!

— Attendez, mon père, ne nous maudissez pas; dans un instant vous saurez tout, et vous verrez qu'en tout cas nous aurons tous eu, j'ose le dire, beaucoup plus de peur que de mal.

— J'attendrai donc, » dit M. Poupard d'une voix digne.

Mme Poupard, oubliant tout pour ne penser qu'à sa fille, ne cessait de contempler avec délices les traits de Cynthia, qui lui était si miraculeusement rendue.

Grâce ne put s'empêcher de jeter un regard de satisfaction sur le sémillant jeune lieutenant des pirates; le capitaine Diomède hésitait entre la paix et la guerre, il attendait l'occasion de faire usage de son sabre, et la petite Doucette avait suivi Mäuselein, qui était allée remercier l'obligeante grenouille et lui faire accepter une légère rémunération pour ses bonnes intentions.

Cynthia pria tout le monde de vouloir bien venir à bord de la *Sardine*, où un banquet les attendait et où des *explications de tous points satisfaisantes* leur seraient données. M. Poupard, que la promesse de Cynthia avait un peu rassuré, se sentait malgré lui revenir de la mauvaise impression qu'il avait conçue tout d'abord; il entra dans le canot et le reste de la famille suivit son exemple.

Ils ne tardèrent pas à prendre place dans le salon du gracieux navire, excepté toutefois le capitaine Diomède, qui préféra monter la garde à la porte. Ce salon était éclairé d'une façon splendide et les mu-

railles étaient ornées de coquillages; on pouvait même y admirer les portraits de plusieurs ravissantes sirènes vêtues du plus élégant costume de bain et occupées à crêper leurs cheveux.

Sur la table était servi un dîner exquis, composé de mets étrangers bien connus : nids d'hirondelles, fruits d'arbres à pain, noix de coco et autres.

Le moment des éclaircissements était venu.

Cynthia expliqua alors comme quoi, en quittant sa famille, le courant lui avait rapidement fait descendre la rivière et au bout d'un jour et d'une nuit l'avait conduite en pleine mer.

Elle était brisée de fatigue, ses provisions étaient épuisées, sa brosse à dents était tombée par-dessus bord, elle allait se laisser aller au désespoir, quand elle aperçut au loin une voile blanche; cette vue ranima son courage : elle se leva, attacha son mouchoir au bout de son ombrelle, dont le manche, heureusement, était en fer, alluma une allumette et mit le feu à son mouchoir, qu'elle agita vivement. Waldemar remarqua ce signal et vint à son secours. Quand elle se sentit en sûreté, elle reconnut son sauveur et s'évanouit; mais en revenant à elle, dans le salon qui avoisinait la cabine du commandant du bord, elle vit le jeune Waldemar respectueusement agenouillé (il était articulé), à l'autre bout de ce salon. Il respirait à peine et la conjurait, avec des larmes dans la voix qui auraient attendri un rocher, de combler ses vœux en consentant à devenir son épouse.

Cynthia demanda sept minutes pour considérer la proposition sous tous ses aspects avec le sang-froid et la prudence qu'elle comportait : 1° elle était

séparée de sa famille qu'elle ne reverrait peut-être jamais; 2° Waldemar lui avait sauvé la vie; 3° il lui paraissait juste de payer la dette de la reconnaissance à son sauveur. Elle accepta; mais à deux conditions : l'une était que son époux se retirerait de la piraterie à la première occasion, et l'autre que, dès qu'un bon vent soufflerait, il lui promettait que son navire mettrait à la voile pour le pays qui lui avait donné le jour, et qu'ils iraient ensemble et sans retard demander la bénédiction de sa famille. Elle ajouta que dans la cruelle nécessité où elle se trouvait, elle regrettait d'avoir à prendre, sans avoir pu les consulter, une si grave résolution.

Sur le premier point, Waldemar n'avait pas été embarrassé de lui répondre. La guerre de la Sécession venait de prendre fin, et il était déjà rentré dans la marine régulière.

« Ouf! s'écria M. Poupard, j'ai un hippopotame de moins sur la poitrine. »

Quant à la seconde, leur prompt retour prouvait de reste à tous que son époux avait tout fait pour se rendre à ses désirs.

Elle entra alors dans quelques détails intéressants sur la façon dont son mariage s'était accompli. Il y avait heureusement à bord une toilette de mariée, avec une jolie robe de noce en satin rose; c'était la dernière part de prise de l'ex-pirate, qui ne se doutait certainement pas de l'usage auquel elle devait être destinée. Bref, le mariage s'était fait, et elle osait espérer que sa conduite, eu égard aux circonstances, aurait l'approbation de tous les siens.

M. Poupard, ému, tendit la main à son gendre et serra sa fille sur son cœur. Il se déclara satisfait

des explications qu'il venait d'entendre, tout en exprimant ses regrets de ce que la robe de mariage ne vînt pas directement de Paris, et qu'elle eût été rose au lieu d'être blanche.

Mme Poupard embrassa sa fille en pleurant et ne dit rien.

« Oh ! que c'est charmant, soupira Grâce.

— Si je n'étais pas soldat, je voudrais être amiral ! » s'écria le capitaine Diomède.

La petite Doucette ne parla pas. Outre qu'elle n'avait pas entendu le commencement de la conversation, elle était trop occupée à tirer parti d'un nid d'hirondelles qu'on lui avait servi. Le banquet s'achevait quand Mäuselein arriva prévenir que l'aurore allait paraître et qu'il était temps de se séparer.

La *Sardine* était obligée de mettre à la voile au lever du jour pour une mission importante dans l'empire de la Lune ; il fallut se résigner à se séparer de nouveau. Après de tendres adieux, les parents descendirent dans le canot et ne tardèrent pas à être déposés sur le rivage.

Ils venaient d'arriver dans la chambre des enfants; le soleil se levait radieux et dorait de ses rayons les rideaux de la fenêtre. Ils virent la *Sardine* disparaître comme un oiseau dans le lointain.

« Nous avons perdu une fille, dit Mme Poupard.

— Nous avons gagné un fils, dit M. Poupard.

— Que le ciel qui les couvre soit toujours azuré ! dit Grâce.

— Mort à leurs ennemis ! » dit le capitaine.

La petite Doucette dit : « Oh! je voudrais... »

Mais en cet instant la cloche du matin retentit.

« Lève-toi, Mary, » dit la maman de leur reine; et



M. POUPARD, ÉMU, TENDIT LA MAIN A SON GENDRE ET SERRA SA FILLE CONTRE SON CŒUR

la famille Poupard commença une nouvelle journée de silence.

« Je ne vous donne pas cette histoire comme un chef-d'œuvre de raison, nous dit mon bon oncle, après nous l'avoir racontée. Elle est bien nommée: *Folle Histoire;* mais elle m'a amusé autrefois quand on me l'a dite à moi-même. Mettez- la au chapitre des contes de simple fantaisie. Si elle ne vous a pas fait grand bien, elle ne vous fera pas plus de mal qu'elle ne m'en fit quand j'étais un petit enfant, je suppose.

— Elle est très jolie, très jolie, et même très drôle, lui répondîmes-nous; en sais-tu d'autres?

— D'aussi folles? ma foi non! s'écria l'oncle en riant. Si je connaissais l'auteur, tout en lui faisant mon compliment sur les détails de ce récit, je lui recommanderais de ne pas abonder dans ce genre. »

[(Adapté de l'anglais d'après la traduction de THOULET.)

A NOS ENFANTS

CONSEILS POUR L'HEURE PRÉSENTE

Extrait du dernier numéro paru en 1870 du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, au moment de l'investissement de Paris.

Nous engageons nos jeunes lecteurs et nos jeunes lectrices à être, aujourd'hui et pendant toute la durée du siège de Paris, bons, doux et patients, meilleurs enfin que jamais pour tout ce qui les entoure. Ils sont ce qui peut rester de bonheur dans la maison; il faut qu'ils aient, dans les douloureux

moments que nous avons à traverser, conscience de la mission de l'enfant dans la famille. Ils en doivent rester la consolation, l'espérance suprême. Pendant que leurs pères et leurs aînés seront occupés de la défense de la patrie, qu'ils soient donc, pour leurs mères inquiètes, tout ce qui peut reposer le cœur et l'esprit. Le père absent doit les trouver au retour les bras ouverts; c'est sur leurs petites joues, dans leur regard plein de tendresse, qu'il puisera force et courage. Qu'ils se disent que c'est en pensant à eux surtout qu'il aura, loin d'eux, les forces nécessaires au succès de la tâche commune.

Dieu mesure à chaque âge son devoir. Le devoir des enfants, aujourd'hui plus que jamais, c'est la sagesse, l'obéissance, la patience, l'étude encore, la lecture de livres bien choisis, et par-dessus tout la bonté. Donc, point d'exigences comme aux jours où ils pouvaient se faire gâter à loisir. L'heure est sérieuse pour eux aussi. Il faut que leur jeune cœur le comprenne, et que, par leur conduite exemplaire, ils ne troublent pas, pour ceux qui les aiment, alors que la guerre sévit autour de nous, le calme et la paix que nous avons tous le devoir et le pouvoir de maintenir dans la maison.

Le courage est de tous les âges, et même la raison. C'est à nos enfants à le prouver aujourd'hui. Donc, pour eux, point de craintes puériles, point d'imaginations absurdes : leur mère est là, Dieu est là-haut.

Je ne dois pas, mes chers enfants, omettre une recommandation dont je voudrais bien que vous ne sentissiez pas de sitôt l'importance : c'est qu'il vous faudra peut-être oublier, pendant de longues semaines, qu'il y a eu des pâtissiers à Paris, pour vous

dire qu'il est bien plus nécessaire qu'il y reste toujours des boulangers. Oui, oui, il peut arriver que nous soyons tous un de ces matins au pain sec; — il peut arriver que toute friandise soit impossible à se procurer dans ce grand Paris, où il y en a tant d'ordinaire. C'est une pénitence que nous aurons tous à faire là. Pourquoi? Il n'est pas bien facile de vous l'expliquer. Je puis pourtant, jusqu'à un certain point, vous le faire comprendre. Vous rappelez-vous l'histoire des sept vaches grasses et des sept vaches maigres de l'Histoire sainte? — Eh bien, il se peut que cette année nos sept vaches soient si maigres qu'elles n'aient plus ni lait ni beurre à nous offrir, soit pour nous faire des brioches, soit pour nous donner notre bon café au lait tous les matins.

Ne vous inquiétez pas de cela plus qu'il ne faut. Si vous étiez par hasard un peu gourmands, ce sera pour vous une occasion à jamais fameuse de vous en corriger. C'est avec raison et courage qu'il faudra prendre ces petits mécomptes s'ils vous arrivent. Il n'est peut-être pas tout à fait mauvais, pour les petits enfants aussi bien que pour les grands, pour les peuples aussi bien que pour les individus, qu'une heure vienne dans leur vie qui leur fasse voir de combien de choses en somme on peut se passer. J'espère bien que l'épreuve ne sera pas trop rude pour cela; mais je suis assuré qu'une fois passée, vous sentirez que la pénitence a du bon, alors même qu'on ne sait pas toujours très bien en quoi on peut l'avoir personnellement méritée.

Vous verrez, vous verrez comme, plus tard, vous reconnaîtrez tout le prix des choses dont vous jouissez ordinairement sans en comprendre assez la

valeur. « Combien j'étais heureux sans m'en apercevoir ! » vous direz-vous; et vous ajouterez : « Mais, c'est égal, je saurai l'être bien davantage quand l'heure des vaches grasses sera enfin revenue. »

Or elle reviendra, mes chers petits, gardez-vous d'en douter. Dieu n'était peut-être pas tout à fait content de nous. Il nous donne une leçon; les leçons, j'en conviens, c'est dur quelquefois; mais, quand on a le caractère bien fait, on finit tôt ou tard par en tirer profit. Le bonheur égoïste ne porte pas toujours ses fruits; mais le malheur courageusement subi et partagé, — comme le froid hiver qui semble ne rien épargner, — contient toujours, même en les cachant, les germes d'une future moisson.

Vous avez beau vous croire tous bien gentils, vous savez que vous n'êtes pas sans péché. D'ailleurs, quand on n'est pas coupable par soi-même, on l'est quelquefois par les autres. Qui est-ce qui n'a pas à se reprocher d'avoir laissé faire à autrui des fautes qu'il aurait pu empêcher? Eh bien, ces fautes-là, ces fautes indirectes, ces fautes inconscientes, ces fautes qu'on commet ou qu'on laisse commettre par indifférence ou faiblesse et dont ainsi on est complice, sans même s'en être assez rendu compte, la justice de Dieu a le droit de vouloir que, comme les autres, on les expie. Quand un grand malheur public arrive, il est bien rare qu'à des degrés divers, tous, plus ou moins, n'y aient pas, chacun pour sa part, petits ou grands, contribué.

Nul, en ce monde, n'est jamais tout à fait innocent des fautes dont un jour tous ont à souffrir. Mais il est un moyen d'être moins coupable, c'est de reconnaître qu'on l'a été.

Supposons, en effet, un exemple du contraire :

Si un homme, seul entre tous les autres, pouvait être justement accusé d'être l'auteur d'une immense calamité publique, savez-vous ce que je lui pardonnerais le moins? Ce ne serait pas d'avoir commis le crime, ce ne serait pas d'avoir attiré sur tous un châtiment qui peut-être n'aurait dû retomber que sur sa tête, ce serait de n'avoir su demander « pardon » ni à Dieu ni aux hommes. Mais ce qu'à coup sûr nul ne lui pardonnerait..., pas même Dieu, dont pourtant la pitié est infinie, ce serait (et nous supposons toujours qu'un tel homme ait jamais pu exister) ce serait que, dans une heure d'exécrable duplicité, il eût essayé de tromper tout à la fois Dieu et les hommes en disant : « Ce n'est pas moi qui ai commis le crime, ce sont ceux-là que j'ai entraînés à ma suite. » Nier son crime, c'est une misérable faiblesse; mais en accuser un autre, c'est la plus abominable, la plus irrémissible des lâchetés, une lâcheté telle, pour tout dire, qu'il faudrait la signaler à tous, la faire juger à tous, — même aux enfants.

Il n'est pas si bon qu'on croit d'épargner aux enfants toutes les douleurs. Si l'on veut qu'ils deviennent de vrais hommes un jour, il convient qu'ils aient tous les contre-coups sacrés : leur laisser ignorer les deuils privés, la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur, serait un outrage à la nature; leur laisser ignorer les deuils publics et leur sens général serait une éducation à rebours.

Quiconque a mission d'instruire la jeunesse lui doit donc la vérité. Même sur ce qui, pour un temps, peut dépasser sa portée, l'absolu devoir est de lui dire toujours en quoi le mal diffère du bien.

Il est de tels événements contemporains qu'alors même que l'enfant ne saurait en avoir la perception exacte, il faut que quelque chose les marque dans sa vie. Il est nécessaire que plus tard, alors que, devenus des hommes, l'histoire aura pour eux toute sa lumière, nos fils puissent du moins se dire : « J'ai eu dans mon cœur d'enfant, sinon dans ma raison, le tressaillement, la palpitation de toutes ces choses, et si jeune que je fusse, je n'y assistais pas indifférent ; moi aussi j'ai souffert en l'année 1870, avec la patrie. »

LA SCIENCE INFUSE

Il est une certaine éducation qui rend à peu près possible à un homme modeste et bien élevé de tenir, comme on dit, son bout dans toute conversation sans s'exposer à dire de trop grandes sottises.

Toutefois, quand l'entretien porte sur quelque sujet spécial, l'homme le plus intelligent n'aura pas assez de tout son tact et de toute sa réserve pour ne pas détonner à côté des gens qui ont étudié le sujet qu'il ignore. Rien n'est plus rare cependant que le silence des ignorants dans les matières dont ils ne savent pas le premier mot. Pour bon nombre de fils de famille sans instruction réelle, il est admis que l'habitude du monde, et pour eux le monde est un salon quelconque rempli d'hommes et de femmes non moins quelconques aussi, il est entendu, dis-je, que l'habitude du monde tient lieu de tout et supplée

à tout. Ce qu'ils respectent le moins dans autrui, c'est le savoir spécial qui leur manque à eux-mêmes.

Écoutez-les : « Je ne croirai jamais que A... soit un savant illustre, que B... soit un homme de guerre distingué, que C... soit un peintre de génie, que D... soit un musicien de très grand mérite, que E... soit un esprit politique et un publiciste de premier ordre, que F... soit un grand orateur. Votre général A... semble ne savoir jamais sur quel pied danser; votre M. B... est muet comme un fantôme. C... a un chapeau de l'autre monde, un chapeau mou de vieux rapin. Si encore il avait l'esprit de laisser au vestiaire son vieux feutre! Personne n'a jamais vu D... aux Bouffes-Parisiens; où va-t-il donc ce musicien? E... n'a jamais signé un article dans le *Figaro;* et quant à votre F..., il parle du nez. On ne peut d'ailleurs rien tirer de ces gens-là en dehors de leur spécialité. Ils ne savent rien de rien. Ils tombent de la lune à propos de tout. On ne les voit nulle part, ni au Bois, ni aux courses, ni dans nos théâtres. On n'a jamais dit un traître mot d'eux dans le *Sport*. Ils ne savent le nom ni des journaux qui disent tout ce qu'il faut taire, ni des livres qui font du scandale, ni de nos chevaux, ni de nos actrices célèbres. Ils étaient là tous les six en un tas. Qu'est-ce qu'ils se disaient? Je leur ai parlé des dernières opérettes à la mode, ils se sont tous regardés comme si je leur avais proposé une énigme. Pas un ne savait que tout cela fût au monde. Ce sont des imbéciles fieffés. »

Parlez-moi de la science infuse, de celle qui s'acquiert en fumant son cigare sur le boulevard ou d'une manière analogue. Celle-là c'est la vraie, la seule science, la science universelle. Elle vous tient un

homme, au jour le jour, au courant de tout ce qui se passe et passe. Les adeptes de cette science-là n'ignorent rien, absolument rien de ce qu'il est inutile de savoir et bon de n'avoir point appris. De plus, elle a sur toutes les autres l'avantage d'être à la portée du premier oisif venu.

Dans la moitié des salons et des cercles de Paris, le dé de la conversation est tenu le plus souvent par ces jolis messieurs qui parlent indistinctement de tout devant les hommes les plus compétents avec l'aplomb de Gros-Jean en voie d'en remontrer à son curé. Qui n'a encore les oreilles déchirées, saignantes de tout ce qui s'est dit d'insensé, d'exécrable, de démoralisant et de ridicule à propos de nos désastres par des gens capables de tout, à les en croire, et qui dans leur vie privée ont grand'peine à se tirer des plus minces embarras ?

Quel est le peintre, le musicien de talent dont les cheveux ne se sont jamais dressés sur sa tête en écoutant discourir de leur art tel ou tel brave homme plus incapable d'en juger qu'un aveugle des couleurs, qu'un sourd de la justesse d'un son quelconque?

Je voudrais qu'il fût bien entendu qu'il ne sied de parler que de ce qu'on sait, et de professer, même gratis, que ce qu'on a appris. Je voudrais qu'on eût tout au moins le respect de ce qu'on ne sait pas et la modestie de son ignorance.

Il s'agit d'agriculture et de reconnaître quelle semence convient à tel sol. Le petit comte de ***, qui s'est fait une célébrité dans les petits journaux par la grâce et l'aplomb avec lesquels il a conduit tel fameux cotillon dans la fameuse soirée de Mme de R..., dont personne que lui ne se souvient plus, M. le comte

de *** laissera-t-il parler son fermier? Non, il parlera pour lui et surtout plus que lui. Il est vrai qu'il se gardera bien de semer son blé lui-même ou de conduire sa charrue. Sur ce point seul il aura raison.

Que penserait M. X..., un docteur en renom, si M. le général A... ou le peintre E... s'offraient à le guérir d'un bobo ? Il les croirait fous, à coup sûr, et n'aurait rien de plus pressé que de faire appeler pour soigner sa précieuse santé le plus expérimenté et le plus attentif de ses confrères. Cependant est-il plus sage quand il prétend refaire le siège de Paris, et tout ce qu'il n'a jamais fait ?

J'ai eu à faire réparer, à Bellevue, une bibliothèque dont les Prussiens avaient eu la bonne grâce de ne brûler que les rayons. Un ouvrier de Paris vint me faire cette petite restauration à domicile. Je fus émerveillé de la facilité avec laquelle la besogne avançait sous sa main habile. Cela allait si bien et si vite que, ma foi, il me sembla que cela devait se faire tout seul et, pour tout dire, que j'en ferais bien autant. Je lui demandai de me prêter son rabot; au bout d'une demi-heure, j'avais très chaud, j'avais gâté une planche, ébréché son rabot, et je m'étais coupé le doigt. Ma blessure n'était rien; il se mit à rire de ma déconvenue. « Ma foi, bourgeois, me dit-il, à chacun son métier. Il faut une année d'apprentissage au plus malin pour apprendre à bien raboter une planche, et cinq ou six par-dessus la première pour faire un ouvrier passable. Il ne vous manque rien que ces années d'apprentissage pour être un menuisier comme moi et gagner 5 ou 6 francs par jour, sans nuire aux matériaux qu'on vous confie et sans détériorer des outils et vos doigts. » Je tombai

d'accord avec lui qu'il avait raison et, par conséquent, que j'avais tort, et je lui dis que la leçon me servirait et qu'à l'avenir je ferais tout le cas qu'il mérite du grand art de raboter les planches et de les ajuster. Ce petit incident nous avait faits bons amis, et, pendant que j'admirais la façon dont il s'y prenait pour réparer mes bévues, la conversation continua. Elle tomba, je ne sais comment, sur le siège de Paris; qui est-ce qui n'en reparle pas, quelquefois? Je découvris alors dans ce brave ouvrier, tout à l'heure si sensé, une idée fausse passée chez lui à l'état d'idée fixe. Il avait assisté, d'assez loin, à la bataille de Champigny, et il s'efforça de me démontrer, avec une naïveté égale à celle qui m'avait conduit à faire ma petite, mais malheureuse, expérience du rabot, qu'il aurait bien mieux combiné cette attaque. J'essayai en vain de lui retourner en faveur de l'art de la guerre les excellents arguments dont il s'était servi avec tant de raison contre moi à propos de menuiserie. Je ne pus parvenir sur ce point à raboter son opinion. Le brave homme, qui savait si bien qu'on ne peut s'improviser menuisier, était convaincu que rien n'est plus facile que de s'improviser général ou tout au moins critique de général.

Son tort, et celui de bien d'autres, c'est de croire que, s'il faut un long apprentissage pour se mettre en état d'exercer une profession manuelle, de faire en un mot ce qui se fait avec la main, cet apprentissage est superflu sitôt qu'il ne s'agit que de ce qui peut se faire avec l'esprit. Le respect réciproque des difficultés qu'offre tout apprentissage, qu'il s'agisse des choses de l'ordre moral ou des choses de l'ordre matériel, est une des qualités qu'il nous

faut à tout prix acquérir. Au nombre des points sur lesquels notre éducation est à refaire, n'oublions plus celui-là. On demande, avec grande raison, l'instruction obligatoire pour les gens qui ne savent rien. Je pense que l'instruction obligatoire pour les gens qui se croient instruits et qui ne le sont pas, dès qu'ils le sont mal, pourrait donner lieu, elle aussi, à de très intéressantes pétitions. Ce qui est à refaire est quelquefois plus difficile que ce qui n'est pas fait du tout, puisque cela oblige à une opération préalable de plus, dont les difficultés sont évidentes, celle de défaire. Qui nous débarrassera de nos préjugés? Qui de nous fera comprendre à tous les autres que des écoles de professeurs dégagés des errements du passé seraient plus nécessaires encore à instituer tout d'abord que des écoles d'élèves? Qu'on ne croie pas que pour cela je n'accepterais pas avec reconnaissance le don qu'on devrait bien nous faire de l'éducation obligatoire des ignorants complets. Faute de grives, on mange des merles.

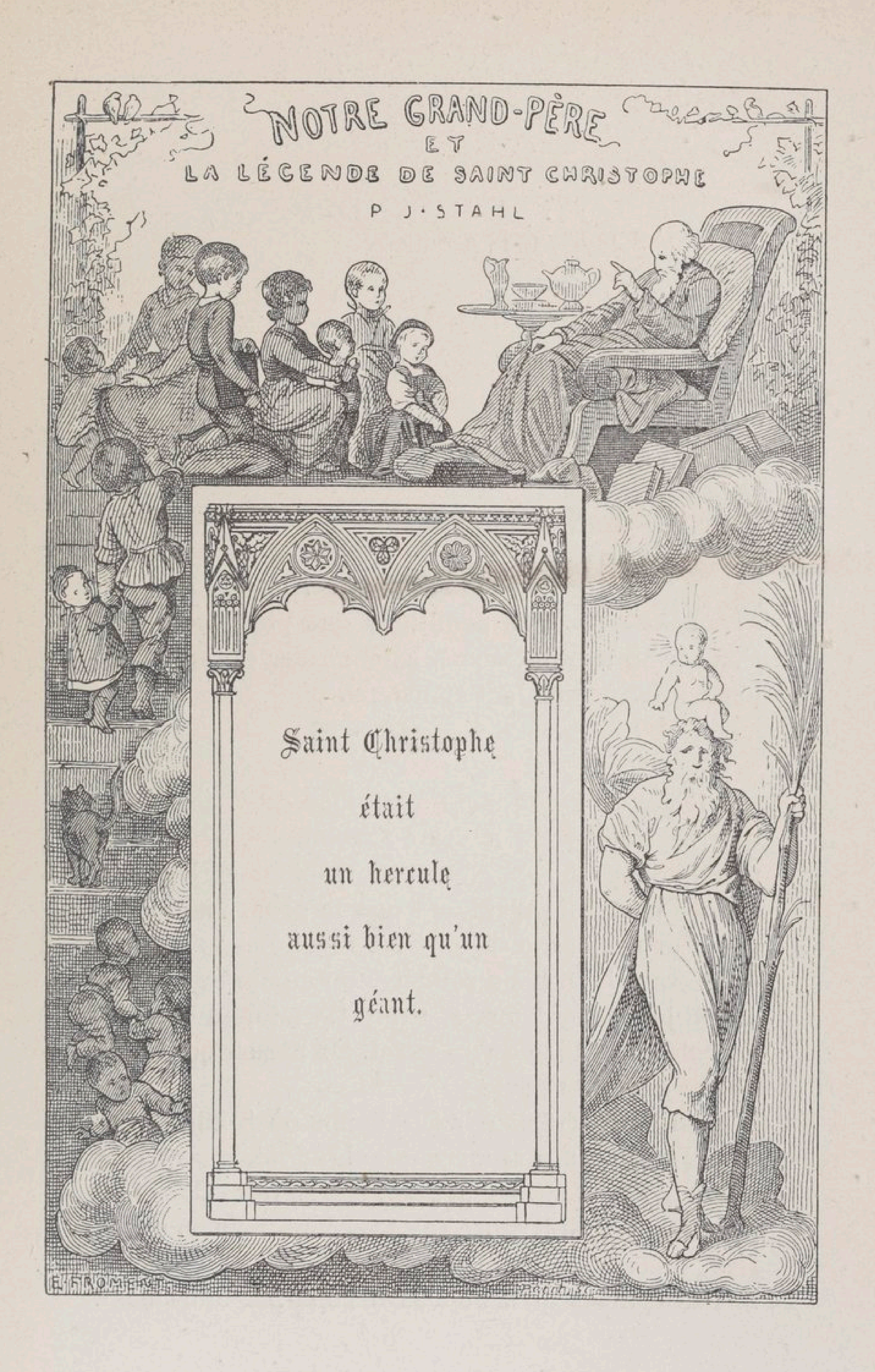
Notre demi-éducation, notre demi-instruction ont encombré le monde de sots qui ne doutent que des autres et jamais d'eux-mêmes. Ils n'ont jamais rien fait, on ne saurait les reprendre sur leurs œuvres ; donc la critique est leur fort. Pauvre critique, qui ne devrait appartenir qu'aux maîtres de l'esprit humain, en quelles mains n'es-tu pas exposée à tomber d'heure en heure? Que de supplices ont subis des personnages du plus haut mérite aux prises avec l'aplomb imbécile de ces diseurs de riens, de ces parleurs à vide qui manquent imperturbablement toutes les occasions de se taire!

Quel est l'homme au sens et à l'oreille justes qui

n'est pas sorti horripilé de cet odieux et grotesque charivari qui compose la conversation des inutiles, des incapables de toute classe et de tout rang?

Qui délivrera le vrai monde, le monde sérieux des arts, des lettres, des sciences, de la politique et de l'industrie de cet absurde faux monde de faquins riches ou pauvres, qui se font à tort et à travers les juges de ce qui est lettre close pour eux? Qui remettra à leur place tous ces débagouleurs de balivernes saugrenues qui font la joie, que dis-je? la gloire de ces innombrables lieux où il est admis qu'on peut parler familièrement de tout ce qui vous dépasse et mettre, si petit, si infime, si nul qu'on soit, une main inepte sur l'épaule de toutes les grandes renommées? Qui rendra à la France le service de lui démontrer enfin qu'on ne sait ce qu'on dit, en rien et même dans les choses de petit esprit, que quand on a, par une éducation solide, acquis en même temps que le droit de discourir sur tel ou tel point plutôt que sur tel autre, le tact de se taire sur tous ceux où l'on ne se sent pas en fond de savoir véritable?

Il est une race pire mille fois que celle des simples d'esprit qui sont tout bonnement et honnêtement bêtes et ignorants, mais qui s'en rendent compte, c'est celle de ces bavards qui ne savent rien, pas même qu'ils sont nuls, et qui dissertent de tout sans propos et hors de propos; c'est celle, pour tout dire, de ces sots prétentieux qui trouvent le moyen, à force de l'afficher, de gâter jusqu'à leur sottise, laquelle serait à tout prendre supportable sans l'intolérable aplomb de leur suffisance et de leur insuffisance.


NOTRE GRAND-PÈRE
ET
LA LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE
P. J. STAHL
Saint Christophe
était
un hercule
aussi bien qu'un
géant.
E. FROMENT

NOTRE GRAND-PÈRE

ET

LA LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE



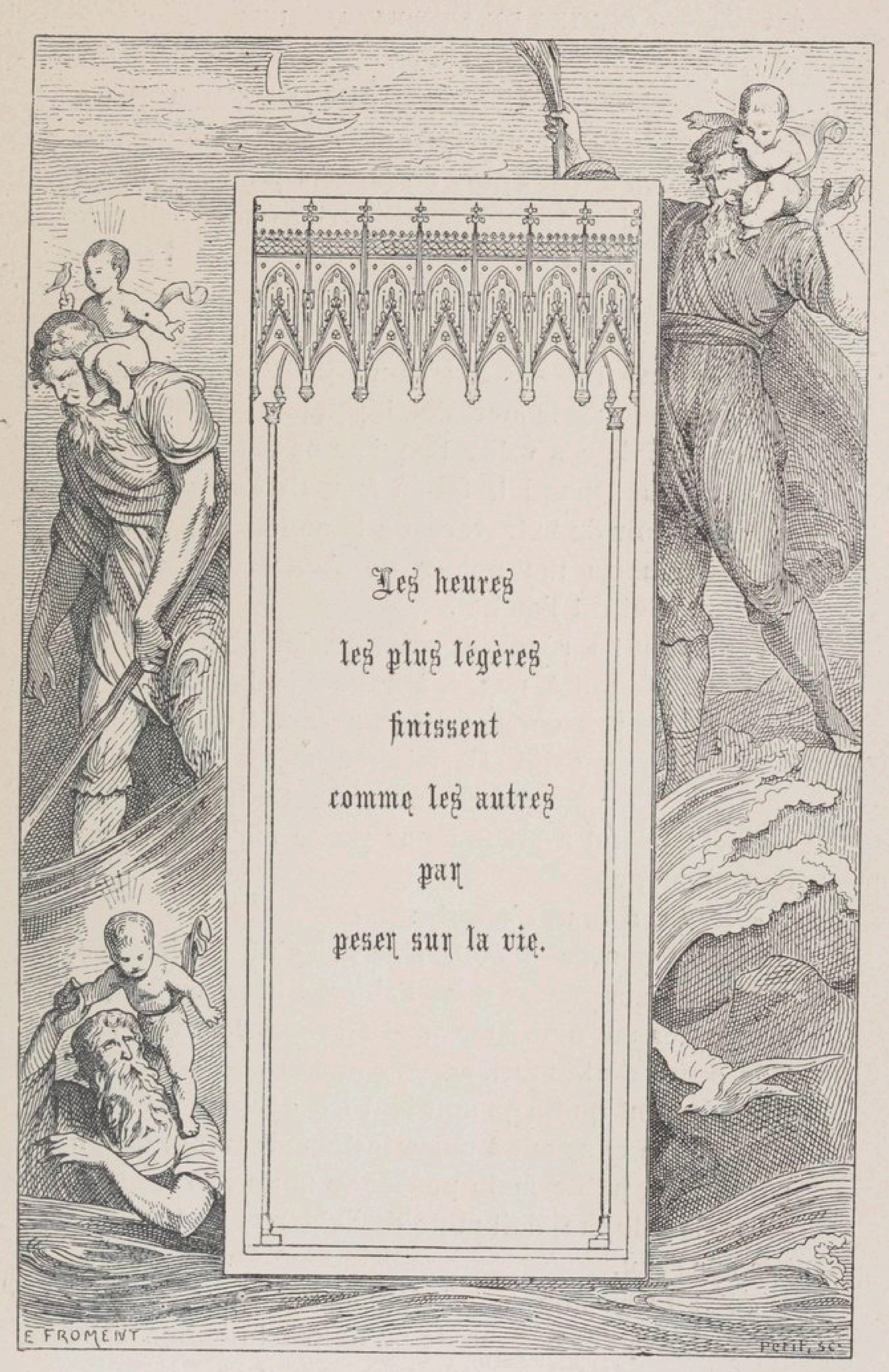
RAND-PÈRE ne parlait pas souvent; mais, quand il parlait, c'était une fète pour nous de l'entendre. Il avait le don de dire gaiement les choses les plus sérieuses. Nous ne l'en écoutions que plus volontiers. Ses sermons eux-mêmes, sans cesser de nous toucher, nous semblaient amusants.

« Il y a cent cinquante ans, nous dit-il ce soir-là, que je n'ai pensé à saint Christophe. Dites-moi pourquoi je me rappelle en ce moment sa légende.

« Je n'en sais d'ailleurs que le gros, mais il importe peu. Chacun raconte les légendes à sa façon, ou suivant qu'il les a retenues ou comprises.

« Si je ne me trompe, saint Christophe était un hercule aussi bien qu'un géant. On assure qu'il avait douze pieds de haut.

« Un jour, c'était dans le temps où il faisait son grand voyage à la recherche de la vérité, il s'aperçut qu'un petit enfant s'était posé sur sa tête. Comment l'enfant s'y était-il pris? saint Christophe n'en savait rien, mais le poids était si peu lourd pour ses robustes épaules qu'il ne s'en occupa pas autrement.


Les heures
les plus légères
finissent
comme les autres
par
peser sur la vie.
E FROMENT
Petit, sc.

« Il marcha, marcha comme si de rien n'était. Peu à peu cependant, et après qu'il eut marché longtemps, il commença à avoir plus de respect pour son menu fardeau ; ce n'était décidément pas rien que ce petit être qui s'était fait son compagnon. A la longue, un oiseau lui-même aurait son poids. Les heures les plus légères finissent comme les autres par peser sur la vie.

« Le vent fraîchissait ; saint Christophe comprit que le rivage de la mer n'était pas loin. Saint Christophe était de ces vaillants qui ne se détournent pas pour si peu. Quand il fut en face de l'Océan, il se mit en devoir de le traverser à la nage.

« Pourras-tu me porter de l'autre côté de ces « flots? » lui dit l'enfant.

« Pardine ! » répondit saint Christophe.

« Et il se mit à nager, à nager. Mais l'Océan ne se traverse pas comme un ruisseau. Il y avait une semaine que saint Christophe nageait, lorsqu'il sentit que les forces commençaient à lui manquer. Le petit enfant avait fini par peser sur lui comme une montagne.

« Enfin, à bout d'efforts :

« Mon pauvre enfant, s'écria saint Christophe, « je me sens glisser dans l'abîme : tu as eu tort de « compter sur moi. Que vas-tu devenir? Je vais être « la cause de ta mort. »

« L'enfant quitta en souriant les épaules de saint Christophe et se mit à nager lestement autour de lui; puis, de sa petite main passée sous un des bras de saint Christophe, il fit mine de l'aider et de le soutenir sur l'eau.

« Saint Christophe, qui s'épuisait de plus en plus, sut gré au petit nageur de sa bonne intention et le


Mon enfant,
mon maître,
je crois
que vous pouvez
tout.
Petit Sc.
E. FROMENT

lui témoigna. Cependant il laissa voir qu'il ne comptait pas absolument sur un si débile secours.

« Le petit enfant ne s'en formalisa pas; mais, se mettant à revers de saint Christophe afin de pouvoir être vu de lui bien en face, il plongea dans les yeux du géant, que l'inquiétude commençait à gagner, ses deux beaux yeux pleins de calme et d'innocence :

« Aie la foi, lui dit-il. Crois que par moi seul « tu peux être sauvé, et je te sauverai. »

« Saint Christophe, se sentant soudain ranimé par la toute-puissance de ce doux regard, s'écria :

« Mon enfant, mon maître, je crois que vous « pouvez tout. »

« L'enfant le poussa alors, comme en se jouant, vers la rive.

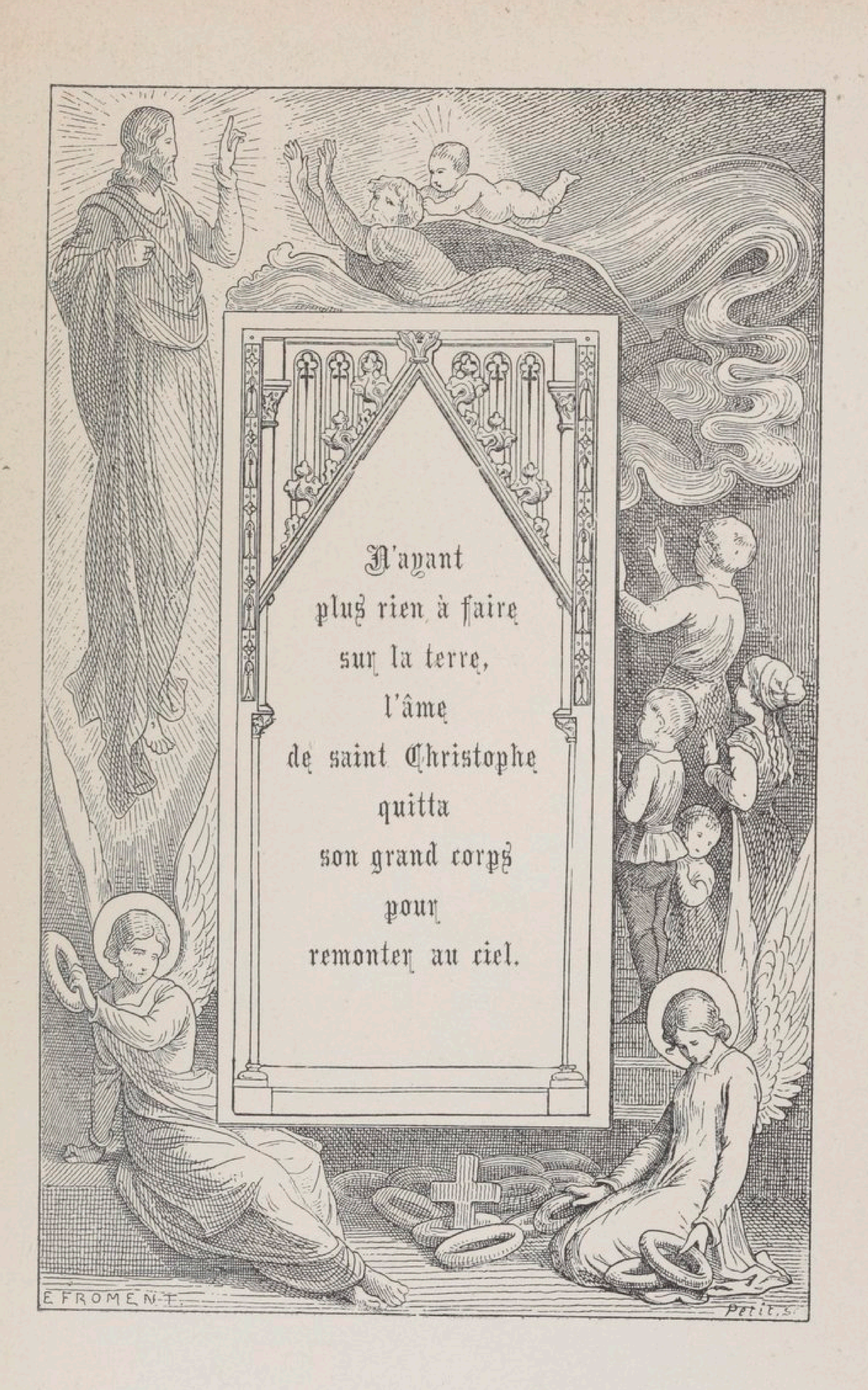
« Quand ils eurent abordé, saint Christophe se jeta aux pieds de son sauveur pour le remercier.

« Mais déjà l'enfant n'était plus un enfant. En un instant il avait grandi, grandi de plus de cent, de plus de mille coudées. Et, bien que ses pieds touchassent encore la terre, sa tête s'élevait jusqu'au ciel. L'enfant était transfiguré.

« Jésus était son nom, et saint Christophe avait atteint le but de son voyage.

« N'ayant plus rien à faire sur la terre, l'âme de saint Christophe quitta son grand corps pour remonter au ciel. »

Jamais nous n'avions vu sur le front de grand-père une plus douce lumière que celle qui l'éclairait pendant qu'il nous fit ce récit. Quand il l'eut ter-


N'ayant
plus rien à faire
sur la terre,
l'âme
de saint Christophe
quitta
son grand corps
pour
remonter au ciel.
E FROMENT.
Petit. S.

miné, il nous donna à tous son baiser du soir, plus tendre encore que de coutume. Puis, nous faisant signe qu'il allait se reposer, il regagna sa chambre et s'y endormit.

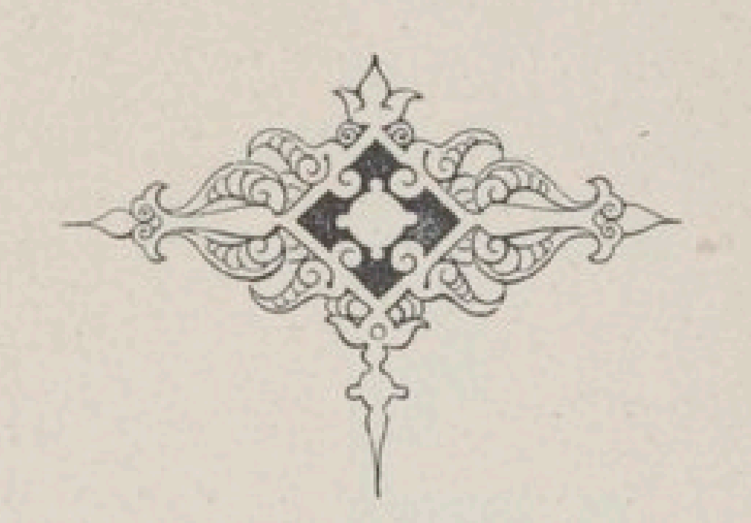
Ce fut son dernier sommeil en ce monde.

Notre cher grand-père ne devait plus se réveiller que dans la vie éternelle.

S'était-il rendu compte, pendant qu'il nous parlait, que, comme celle de saint Christophe, sa tâche était achevée? Cette légende n'avait-elle été pour lui qu'un moyen discret de nous faire ses adieux et de nous préparer à une séparation qu'il sentait prochaine? Aucun de ceux qui l'écoutaient ce soir-là n'en douta quand nous apprîmes le lendemain que notre bien-aimé grand-père n'était plus.



TABLE



P.-J. STAHL



Œuvres pour l'Enfance

ET LA

JEUNESSE

Les Quatre Peurs de notre général *(couronné)*.
Contes et Récits de morale familière *(couronné)*.
Les Histoires de mon Parrain.
Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles *(couronné)*.
Maroussia *(couronné)*, d'après Marko Wovzog.
Les Patins d'argent *(couronné)*, d'après Mapes Dodge.
Les Quatre Filles du docteur Marsch, d'après Alcott.
Contes de l'Oncle Jacques.
Jack et Jane, d'après Alcott (Stahl et Lermont).
La petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins, d'après Alcott (Stahl et Lermont).
Les Aventures du véritable Tom Pouce.
Les Contes de tante Judith, d'après Gatty.

Œuvres de P.-J. Stahl

POUR L'AGE MUR

LES BONNES FORTUNES PARISIENNES :

Les Amours d'un Pierrot. 1 vol.

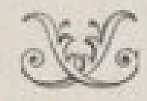
Les Amours d'un Notaire. 1 vol.

Histoire d'un homme enrhumé. / Voyage d'un étudiant. — 1 vol.

L'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit. / Histoire de l'Amour et de la Jalousie. — 1 vol.

Histoire d'un prince et d'une princesse. / Voyage où il vous plaira (DE MUSSET et STAHL). — 1 vol.

Animaux peints par eux-mêmes. / Diable à Paris. — Nombreux articles.



Albums Stahl

Bibliothèque de Mademoiselle Lili
et de
son cousin Lucien

L'A perdu de Mlle Babet.	Dessins de Frœlich.
Bonsoir, petit père.	— —
Les Commandements du grand-papa.	— —
La Crème au chocolat.	— —
Un drôle de Chien.	— —
La Fête de Papa.	— —
La Journée de Mlle Lili.	— —
Jujules à l'École.	— —
Le Jardin de M. Jujules.	— —
Le petit Diable.	— —
Mlle Lili à la campagne.	— —
La Fête de Mlle Lili.	— —
Le premier Chien et le premier Pantalon.	— —
L'Ours de Sibérie.	— —
Cerf-agile.	— —
La Salade de la grande Jeanne.	— —
Les Jumeaux.	— —
La Journée de M. Jujules.	— —
Mlle Lili en Suisse.	— —
La Poupée de Mlle Lili.	— —
Pierre et Paul.	— —
La première Chasse de M. Jujules.	— —
Les petits Bergers.	— —
Le Royaume des Gourmands.	— —

ŒUVRES DE P.-J. STAHL

Les petites Sœurs et les petites Mamans.	Dessins de Frœlich.	
Voyage de Mlle Lili autour du monde.	—	—
Voyage de découvertes de Mlle Lili.	—	—
La Révolte punie.	—	—
Monsieur Jujules.	—	—
Histoire d'un pain rond.	Dessins de Froment.	
La Boîte au lait.	—	—
La Chasse au volant.	—	—
Petites Tragédies enfantines.	—	—
Odyssée de Pataud et de son chien Fricot.	Dessins de Cham.	
Histoire d'une Mère.	Dessins de Coinchon.	
Les bonnes Idées de Mlle Rose.	Dessins de Detaille.	
Le Docteur Bilboquet.	Dessins de Fath.	
Pierrot à l'école.	—	—
Gribouille.	—	—
Méfaits de Polichinelle.	—	—
Jocrisse et sa sœur.	—	—
Une folle Soirée chez Paillasse.	—	—
La Famille Gringalet.	—	—
Le Paradis de Toto.	Dessins de Geoffroy.	
La première Cause de l'avocat Juliette.	—	—
La Découverte de Londres.	Dessins de Griset.	
L'École buissonnière.	Dessins de Jundt.	
Le Rosier du petit frère.	Dessins de Lalauze.	
Caporal, le chien du régiment.	Dessins de Lançon.	
Le petit Tyran.	Dessins d'Adrien Marie.	
Histoire de Bob aîné.	Dessins de Pirodon.	
Histoire d'un Perroquet.	—	—
La Pie de Marguerite.	—	—
Les Travaux d'Alsa.	Dessins de Schuler.	
Mon petit Frère.	Dessins de Valton.	

L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris. — 6536.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02518168 7